L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN
de la Société Royale du Canada

AU PAYS
DE
MGR DE LAVAL

LETTRES DE VOYAGE

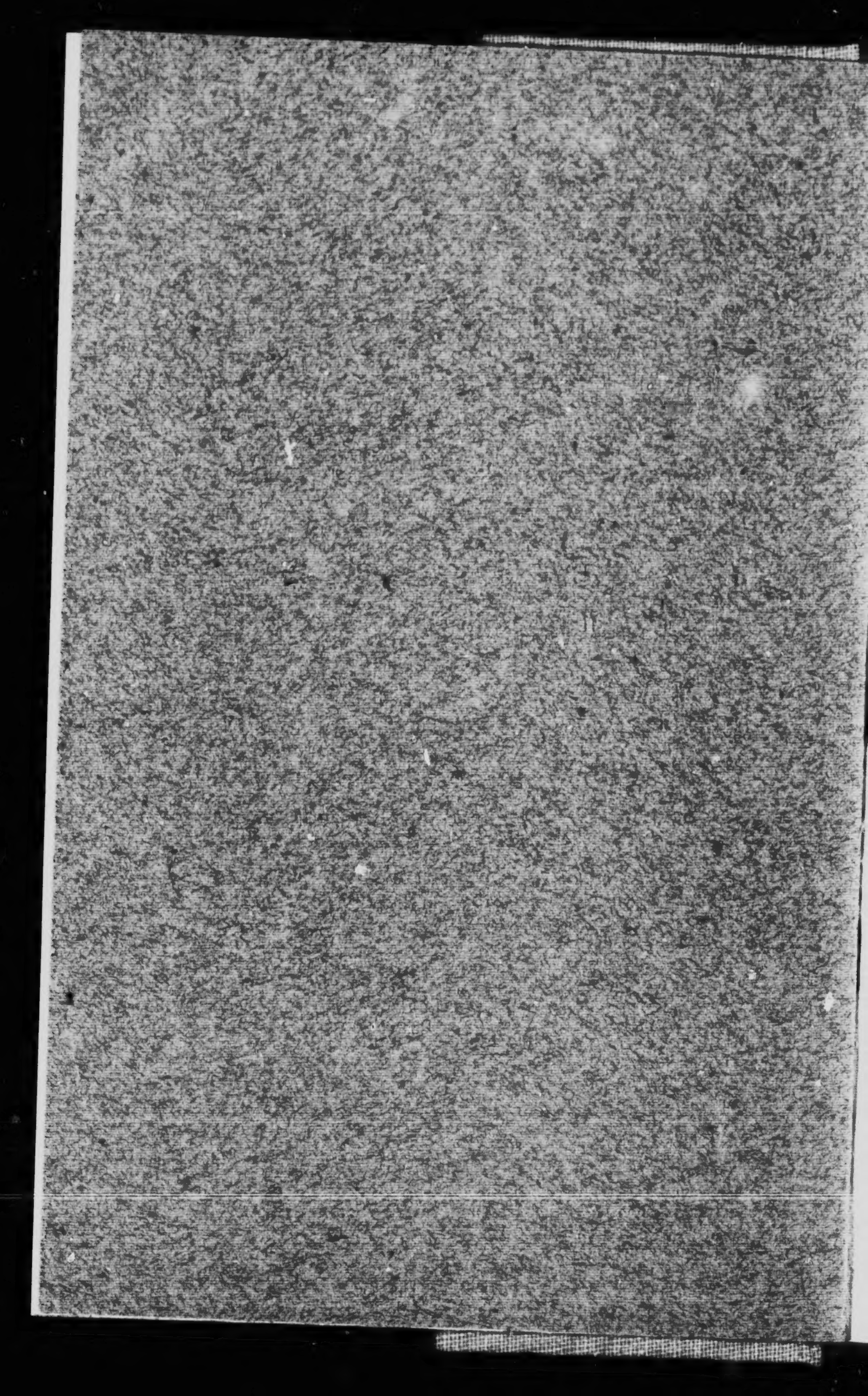
PARIS. — CHARTRES. — MONTIGNY-SUR-AVRE.
EVREUX. — CAEN. — BAYEUX. — TOUROUVRE.
SAINT-MALO. — BELLEFONTAINE. — ROUEN.

DIJON. — CANNES. — ROME. — INTERLAKEN.



QUÉBEC
TYP. LAFLAMME & PROULX

1910



AU PAYS
DE Mgr DE LAVAL

L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN
de la Société Royale du Canada

AU PAYS DE MGR DE LAVAL

LETTRES DE VOYAGE

PARIS. — CHARTRES. — MONTIGNY-SUR-AVRE.
EVREUX. — CAEN. — BAYEUX. — TOUROUVRE.
SAINT-MALO. — BELLEFONTAINE. — ROUEN.

DIJON. — CANNES. — ROME. — INTERLAKEN.



QUÉBEC
TYP. LAFLAMME & PROULX
1910

Imprimatur:

† L.-N. Archiep. Quebecen.

Quebeci, 5â die Maii

AVANT-PROPOS

—

« Le voyage, a dit quelque part notre historien Garneau, est bien l'image de la vie, où les hommes font quelques pas ensemble, et se quittent ensuite pour jamais [1]. »

Il y a pourtant un moyen de perpétuer le plaisir et l'utilité d'un voyage : c'est d'en écrire le récit, jour par jour, d'enregistrer fidèlement les choses et les faits qui nous ont frappés, et tels qu'ils nous ont frappés, de photographier, pour ainsi dire, nos impressions personnelles, autrement si fugitives et si mouvantes. Plus tard, rentré chez soi, on parcourt son journal, on lit ses notes, et l'on converse de nouveau avec les personnages que l'on a connus, on revit vraiment dans les lieux que l'on a visités.

---

1 *Littérature canadienne*, Québec, 1863, p. 208.

« J'ai été par ces beaux chemins, écrit M. de Vogüé, regardant les paysages et les hommes, m'amusant aux idées qu'ils font lever. En parcourant les routes, l'enfant chasse aux papillons, l'homme chasse aux idées ; jolies prises sur l'heure où on les fait ; mais quand on vide sa boîte, le soir, elles ont déjà les aîles pâles et l'insignifiance des choses mortes. N'importe, il faut toujours collectionner ; c'est une passion tranquille, on ne saurait trop l'encourager [1]. »

Pour ma part, je l'ai fait. Ayant eu l'avantage d'aller deux fois en Europe, et de visiter bon nombre de pays, je me suis toujours astreint, chaque soir, à « collectionner » les faits et les impressions de ma journée. Je rapportai ainsi de mon premier voyage un *Journal* assez volumineux, que je revois toujours avec plaisir, et du second, qui remonte déjà, lui aussi, à bon nombre d'années, les *Lettres de voyage* que je publie aujourd'hui sous le titre : « *Au pays de Mgr de Laval.* »

Quelques-unes de ces lettres ont déjà paru

---

1 *Souvenirs et visions*, par Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie française.

dans la *Semaine Religieuse* de Québec, ou ailleurs. La plupart, cependant, sont tout-à-fait inédites ; et le fait qu'elles sont restées dix-huit années entières dans « ma boîte », prouve bien que, dans ma pensée, elles n'étaient point destinées à la publication. Mais comme elles regardent, la plupart, du moins, le « pays de Mgr de Laval », qui avait été le but spécial de mon voyage, on a fini par me convaincre que je devais les mettre au jour.

Je crains bien que le lecteur ne trouve « qu'elles ont déjà les aîles pâles et l'insignifiance des choses mortes ». Qui sait cependant si le souvenir encore vivant des grandes fêtes de Mgr de Laval ne leur donnera pas un regain d'actualité ?

AU PAYS
DE
MONSEIGNEUR DE LAVAL

LETTRES DE VOYAGE

I

Paris, 30 avril 1891.

Vous vous intéressez à mon voyage, M. le Principal [1], parce que vous en connaissez le but : visiter en France le lieu de naissance de Mgr de Laval, les principaux endroits où il a vécu avant de passer au Canada, et compléter mes recherches historiques sur ce grand évêque, en vue d'une seconde édition de ma *Vie de*

---

1. M. l'abbé Verreau, Principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, Montréal. Toutes ces Lettres de voyage lui sont adressées, excepté celles qui ont une suscription spéciale, ou qui ont déjà paru dans la *Semaine Religieuse* de Québec, ou le *Paris-Canada*. Ces dernières ne regardent pas, il est vrai, à proprement parler, « le pays de Mgr de Laval » ; je les donne ici, cependant, comme complément de mon voyage. — M. Verreau, à qui sont adressées mes lettres inédites, est décédé le 15 mai 1901.

Mgr de Laval [1]. Vous avez hâte d'avoir de mes nouvelles. « Soyez sûr que je vous tiendrai au courant », vous ai-je dit, en vous quittant le 9 avril. Quel plus beau jour pour commencer à vous écrire que l'anniversaire même de la naissance du premier évêque de Québec !

Un mot, tout d'abord, de la traversée.

Des voyages en mer, même sur un paquebot confortable comme la *Gascogne*, je crois qu'il faut dire ce que saint François de Sales écrit des champignons : les meilleurs ne valent pas grand'chose. C'est monotone et ennuyeux. A plus forte raison, lorsque la traversée est orageuse, comme celle que nous avons eue. Fort heureusement, je n'ai pas été malade.

Le 20, au matin, j'étais à Paris. J'ai revu [2] avec un immense plaisir ses beaux monuments, ses parcs et ses jardins publics, ses grands boulevards et ses larges avenues, mais surtout son incomparable promenade des Champs-Elysées, de l'avenue de l'Arc de l'Etoile et du Bois de

---

1. Cette seconde édition, revue, corrigée et abrégée, a été publiée en 1901, puis suivie d'une troisième édition, dédiée à Mgr l'archevêque Bégin, qui parut en 1906. La première édition, en deux volumes, dédiée à S. E. le cardinal Taschereau, date de 1890.

2. L'auteur avait déjà passé en Europe dans l'automne de 1883.

Boulogne, probablement la plus longue, la plus délicieuse et la plus agréable du monde entier [1]. En deux ou trois jours, j'ai traversé Paris en tous sens.

Du haut de la tour Eiffel, ce prodige de la mécaniqne moderne, il est facile aujourd'hui de se faire une juste idée de la position de cette grande capitale : elle est située dans un « bassin » vaste, mais peu profond, qu'entoure une ceinture de collines verdoyantes sur lesquelles reposent les villes de Saint-Germain-en-Laye, de Saint-Cloud, de Meudon, etc [2]. Par une échancrure, la Seine, cette *Cabir-Coubat* [3] de la France, écoule tranquillement ses eaux vers la mer. On assure qu'il n'y a pas plus de cent pieds de niveau entre Paris et le Havre.

Les plus hauts monuments de Paris, le Grand-Opéra, la basilique de Montmartre [4], la tour Saint-Jacques, le Panthéon, les Invalides, le Trocadéro, l'Arc de Triomphe de l'Etoile,

---

1. « Je n'ai jamais rien vu de plus beau de plus gai que Paris . . . » (La reine Vtctoria, dans sa *Correspondance*).

2. « Les hauteurs qui boident le bassin de Paris. » (Le *Correspondant* du 10 novembre 1896, p. 409.)

3. Nom que les Sauvages du Canada avaient donné à la rivière Saint-Charles, près de Québec, à cause de ses nombreux méandres.

4. *Mons Martyrum*, la colline des martyrs.

etc, surnagent, pour ainsi dire, au-dessus de ce « bassin », comme des navires sur la mer.

La lumière électrique qui brille, le soir, sur le sommet de la tour Eiffel, nous fait l'effet d'une étoile fixe sur la voûte céleste.

L'Ile de la Cité, l'ancienne Lutèce des Gaulois et des Romains, était encore tout Paris, à la fin du neuvième siècle :

« Renfermé tout entier dans l'île, dit M. Douhaire, Paris ne communiquait alors avec la plaine que par deux ponts en bois qui formaient estacade et commandaient le cours du fleuve [1]. »

Il eut à soutenir à cette époque (885) son premier siège [2] : c'était contre les Normands, qui voulaient remonter la Seine pour aller piller la Bourgogne. Paris fut alors sauvé surtout par le courage intrépide de son évêque. Gotfried, le chef des barbares, va le trouver, et le menace de sa colère, s'il ne laisse passer sa petite flotte et sa bande de pillards : « Aie pitié de toi », dit-il à l'évêque Gozlin. — « L'empereur Charles (le gros) nous a confié la garde de cette ville, répond l'évêque, et nous ne pou-

---

1. Le *Correspondant* du 10 septembre 1870, p. 963.

2. Il n'en a eu que deux, depuis, celui par lequel Henri IV s'en empara, en 1594, et celui de 1870.

vons la livrer sans manquer à notre serment. »

Réponse vraiment digne de celle que fit un jour notre immortel Frontenac aux Anglais, lorsqu'ils voulurent s'emparer de Québec en 1690!

Les évêques ont souvent été les soutiens les plus efficaces de leur pays; et le courage patriotique de l'évêque Gozlin à Paris, en 885, ne nous rappelle-t-il pas celui de Mgr de Laval à Québec, en 1690? Vous savez les accents émus qu'il fit alors entendre, et le concours énergique qu'il donna à Frontenac par son attitude courageuse, par sa parole et par ses prières [1].

C'est ainsi que l'idée de Mgr de Laval me suit partout. Rien ne donne de la vie et de l'intérêt à un voyage comme de le faire avec un but précis. Les souvenirs historiques, surtout, embellissent alors toutes choses.

Voyez, par exemple, le Palais-Royal. Vous vous rappelez sa situation délicieuse sur la rue de Rivoli, tout près du Théâtre-Français, son architecture sévère, ses pavillons et ses arcades où s'étalent les plus beaux bazars du monde, ses fontaines et ses jardins magnifiques. Tout

---

1. *Vie de Mgr de Laval*, t. II, p. 416. — *Histoire de l'Hôtel Dieu de Québec*, par Sœur Juchereau, p. 326.

cela est ravissant, sans doute. Mais quel intérêt vient s'y ajouter, lorsqu'on se représente ce palais habité par Anne d'Autriche et sa cour, par Mazarin, Colbert, hanté par les principaux personnages de notre histoire, qui y sont venus à maintes reprises discuter avec les ministres du grand Roi les questions les plus vitales pour l'avenir de notre pays, Mgr de Laval, par exemple, et aussi M. Dudouyt, qui eut là, avec Colbert, l'un de ses fameux entretiens sur la Traite de l'eau-de-vie [1] !

Et le Louvre, en face du Palais-Royal, entre la rue de Rivoli et la Seine, avec ses cours spacieuses, et son admirable colonnade de Perreault qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois, combien souvent Mgr de Laval a dû s'arrêter devant ce merveilleux édifice ! Commencé sous Philippe-Auguste, on y a travaillé jusque dans ce siècle. C'était, du temps de Louis XIV, une des résidences royales ; et il est probable que le premier évêque de Québec eut occasion d'y aller maintes fois dans les nombreux voyages qu'il fit en France pour les affaires de son Eglise.

En continuant plus loin, au delà de Saint-

1. *Vie de Mgr de Laval*, t. II, p. 177. — *Rapport sur les Archives du Canada*, Ottawa, 1885.

Germain l'Auxerrois, on arrive à la tour Saint-Jacques, splendide monument gothique, qui a plus de deux cents pieds de hauteur et faisait autrefois partie de l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Il y avait dans ce quartier sept ou huit petites paroisses, Saint-Merry [1], Sainte-Opportune [2], Saint-Bon, Saint-Josse, Saint-Jacques-de-la-Boucherie, Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, etc, que le souffle de la Révolution a fait disparaître, à l'exception de Saint-Merry.

J'avais hâte de refaire dans mon esprit la petite paroisse de Saint-Josse, qui eut longtemps pour curé M. Poitevin, l'ami intime de Mgr de Laval, et son vicaire général à Paris, celui-là même auquel il annonçait en 1668 la fondation de son Petit Séminaire de Québec.

J'entre à Saint-Merry, vieille église ogivale très bien conservée, et rencontrant un des vicaires, l'excellent abbé Pinet : « N'y avait-il pas autrefois dans ce quartier, lui dis-je, une

---

1. C'est sur cette paroisse, rue Saint-Avoye, que naquit en 1577 le Père Joseph (François le Clerc du Tremblay), l'illustre capucin, qui fut le grand ami et le bras droit de Richelieu. (*Le P. Joseph et Richelieu*, par Gustave Fagniez, t. I. p. 41).

2. Sainte-Opportune était « une église royale. » (*Table méthodique des Mémoires de Trévoux*, par le P. Sommervogel, t. I, p. 4).

paroisse appelée Saint-Josse ? — Parfaitement, à quelques pas d'ici, sur la rue Aubry-le-Boucher. C'était une très petite paroisse, qui ne contenait que quelques familles. — Alors, le curé avait tout le temps de s'occuper des affaires de l'Eglise du Canada, pour Mgr de Laval, dont il était le grand vicaire. Mais n'auriez-vous pas quelque gravure représentant cette petite église ? — Je n'en ai jamais vu. Mais tenez, voici Lebœuf ; regardez ce qu'il peut dire de Saint-Josse. »

Et il me passe l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par Lebœuf.

D'après cet auteur, la paroisse Saint-Josse fut le premier démembrement d'une autre appelée Saint-Laurent :

« Saint Fiacre y avait logé, dit-il, à son arrivée d'Irlande, au septième siècle, ainsi que saint Josse. fils d'un roi de la Petite-Bretagne, dans l'une des occasions qu'il eut de passer par Paris vers le même temps. . .

« L'édifice de l'église de Saint-Josse, ajoute-t-il, est fort petit, et mal orienté ; c'est une espèce de chapelle de forme carrée.

« Son territoire comprend un quarré où il y a en tout vingt-neuf maisons. Il n'y a aucune communauté sur ce territoire. »

Comme j'allais prendre congé de l'abbé

Pinet, après l'avoir remercié de sa bienveillance : « Voici, me dit-il, tout ce qui reste de cette ancienne église... »

Et il va me chercher un magnifique reliquaire en cuivre doré, renfermant une relique insigne de saint Josse, patron de l'église de M. Poitevin :

« Cette relique, ajoute-t-il, a été authentiquée par Mgr Belloy, premier évêque de Paris, après la Révolution, et porte son cachet. Saint-Merry en a hérité, comme il a hérité des paroissiens de Saint-Josse. »

Je la vénère avec dévotion, et me retire, tout heureux de ma visite à Saint-Merry.

Je traverse alors la Seine et l'île de la Cité ; puis je gagne le quartier Latin pour y visiter l'ancien collège de Clermont, où le jeune de Laval fit ses études théologiques, après avoir fait son cours littéraire et philosophique à La Flèche. C'est aujourd'hui, vous le savez, le Lycée Louis-le-Grand. On est en train de le rebâtir à neuf, ainsi que la Sorbonne. Je me hâte de contempler ce qui reste de ses vieux murs et de visiter l'intérieur du bâtiment, avant que le démolisseur achève son œuvre.

Ce quartier de Paris s'appelait déjà le quartier Latin, du temps de Mgr de Laval, et même dès le commencement du dix-septième siècle.

Quarante collèges, paraît-il, s'étageaient à cette époque sur la colline Sainte-Geneviève, et le latin y était de rigueur :

« Toute autre langue était interdite aux maîtres et aux élèves, aussi bien pendant les récréations qu'en classe. Les domestiques, les cuisiniers, les fournisseurs eux-mêmes étaient astreints à cette règle, et il va sans dire qu'ils s'en vengeaient cruellement [1]. »

De là, sans doute, l'origine de l'expression *latin de cuisine.*

L'auteur d'où j'extrais cette citation dit en parlant de Richelieu : « Comme à la plupart des hommes de son temps, la langue latine lui était très familière, et il s'en servait au besoin dans ses lettres d'ami. » C'était bien le cas, on le sait, pour Mgr de Laval.

La congrégation du P. Bagot ne devait pas être loin du collège de Clermont, alors sous la direction des Pères Jésuites. Mais à quel endroit précis, et qui peut me le dire ?

Les Eudistes ont une maison dans le quartier Latin, rue Saint-Jacques. Si le P. Le Doré [2] était là !

---

1. *Richelieu à Luçon*, par l'abbé L. Lacroix, p. 26, 28.

2. Le clergé de Québec se rappellera longtemps la belle retraite pastorale que lui prêcha le P. Ange Le Doré en 1904.

J'y cours ; et rencontrant un Père à la porte du monastère : « Le P. Le Doré est-il ici ? » lui demandai-je. — C'est moi-même. — Alors, l'auteur de la *Vie de Mgr de Laval* a l'honneur de présenter son respect au supérieur de la Congrégation du Vén. Jean Eudes. »

Je renonce à vous décrire la joie de ce bon Père et la mienne. Après avoir correspondu plusieurs fois ensemble, nous pouvons nous entretenir de vive voix de deux hommes qui, après avoir été très unis durant leur vie, seront peut-être un jour honorés sur les autels, et que l'Eglise a déjà déclarés vénérables [1].

Notre Père Eudes était ami de Mgr de J[illegible] me dit le P. Le Doré ; ils étaient tous de[illegible] en parfaite communauté d'idées et de sentiments. Leur théologie, comme celle de M. de Bernières, me rappelle la théologie des Pères grecs des premiers siècles de l'Eglise. Après la mort de M. de Bernières, on abusa du mysticisme, à l'Ermitage de Caen. Mais n'abuse-t-on pas souvent des meilleures choses ? »

Le bon Père a mis à ma disposition les Annales de sa Congrégation et plusieurs autres

1. Le Vén. Jean Eudes a été béatifié par Pie X, cette année même (1909), en même temps que Jeanne d'Arc.

ouvrages. Je reviendrai ici pour consulter ces sources précieuses.

En quittant le P. Le Doré, je descends au boulevard Saint-Germain, pour me rendre à l'endroit où se trouvait l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui a donné son nom au boulevard.

De cette abbaye bénédictine, si fameuse par la science de ses moines, par ses richesses, son influence, sa renommée littéraire, et dont les bâtiments et les dépendances occupaient une si vaste étendue de terrain, il ne reste plus que l'église, cette église gothique si belle et si pieuse que vous connaissez.

C'est à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés que Mgr de Laval a été consacré évêque. Mais dans quelle chapelle ? et à quel endroit précis ? Le curé de Saint-Germain, que je rencontre, me renvoie à l'un de ses vicaires, l'abbé Vanel, « parfaitement renseigné, me dit-il, sur tout ce qui regarde l'histoire de l'abbaye ».

En effet, l'abbé Vanel, homme aussi instruit qu'aimable et obligeant, me montre plusieurs dessins et gravures qui représentent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à diverses périodes de son histoire, et donnent une idée parfaite des transformations, agrandissements et améliorations qu'elle a subis avec le temps. A

l'époque du sacre de Mgr de Laval, il y avait dans l'enclos de l'abbaye, en dehors de l'église, mais y attenant, une grande chapelle de la Vierge. « C'est probablement là, me dit M. Vanel, qu'a été consacré votre évêque. »

Il ouvre la grande *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez*, par Dom Jacques Bouillart, religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Paris, 1724, et après l'avoir feuilletée un peu, il me montre à la page 256, le passage suivant :

« Le vingtième octobre (1658), Ferdinand de Villeroy, évêque de Chartres, assisté de ceux de Poitiers et de Saint-Papoul, sacra évêque de Fréjus, Zongo Ondelay, dans la grande chapelle de la sainte Vierge. Le nonce du pape, Piccolomini, évêque de Césarée, fit la même fonction, à l'égard de M. de Montigni, nommé à l'évêché de Pétrée ; les évêques de Rhodès et de Toul servirent d'assistants... »

Il ne peut donc plus y avoir de doute : Mgr de Laval a été sacré évêque dans la chapelle de la sainte Vierge, attenante à l'abbaye.

Cette chapelle n'existe plus. A l'endroit où elle s'élevait passe maintenant la rue dite *de l'Abbaye* [1].

---

1. C'est sur cette rue que furent assez longtemps les bureaux du *Correspondant*. Je les visitai en 1883.

C'était, me dit l'abbé Vanel, un vrai bijou d'architecture. Elle avait été construite par Hugues de Montreau sur les mêmes plans et avec les mêmes dimensions que la Sainte-Chapelle. L'ornementation et les fresques étaient admirables [1].

Du reste, la seigneurie de l'abbaye de Saint-Germain était immense ; elle s'étendait, sur la rive gauche de la Seine, jusqu'à Sèvres. Ce sont probablement les magnifiques prés qu'elle possédait à l'origine qui lui valurent son nom.

L'endroit où se trouve le séminaire des Missions-Etrangères appartenait autrefois à cette abbaye. J'aurais voulu visiter de suite ce séminaire, qui durant si longtemps ne faisait qu'un avec le séminaire de Québec ; mais la journée était trop avancée. Je m'y rendis le lendemain, jeudi de la semaine dernière [2].

Il est situé au coin des rues du Bac et de Babylone. Voilà des noms qui nous reportent à un âge bien reculé. Où est le temps où l'on traversait la Seine en bac ? Le bac a fait place

---

1. *Mabillon et la Société de Saint-Germain-des-Prés*, par E. de Broglie, t. I, p. 18.

2. Je l'avais déjà visité, dans l'automne de 1883, en compagnie de Mgr Eugène Roy, alors élève de l'école des Carmes ; et j'assistai, dans la tribune, à la cérémonie si touchante du « départ des missionnaires ».

au magnifique Pont-Royal : c'est sans doute plus commode, mais moins poétique.

Quant à la rue de Babylone, elle doit son nom à Mgr Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone, qui vendit aux Missions-Etrangères une maison qu'il possédait sur cette rue, laquelle maison devint le berceau du séminaire.

La mémoire de Mgr de Laval est en grande vénération aux Missions-Etrangères, dont la plupart des fondateurs furent ses amis intimes. J'ai vu son portrait dans la grande salle du réfectoire, à côté de ceux de Mgr Pallu, de Mgr de Lamothe-Lambert et de quelques autres.

Historien de Mgr de Laval, j'ai été accueilli par M. Delpech et ses confrères avec une bienveillance que je n'oublierai jamais.

Mon livre paraît avoir été lu avec intérêt ; et l'on m'a promis de me donner quelques notes pour rectifier, dans une deuxième édition, certains passages relatifs à l'origine du séminaire des Missions-Etrangères.

Le jour où il nous sera permis d'honorer Mgr de Laval sur les autels sera célébré avec autant d'enthousiasme à Paris qu'à Québec.

Et ce n'est pas seulement aux Missions Etrangères que la mémoire du premier évêque

de la Nouvelle-France est en vénération, c'est aussi dans plusieurs nobles familles de la grande capitale. Permettez-moi de vous donner ici quelques détails.

La branche cadette de Montmorency, celle de Laval, ne s'est éteinte, pour le nom, qu'en 1851, par le décès d'Eugène-Alexandre de Montmorency-Laval, qui s'était marié deux fois, mais n'avait pas eu d'enfants.

Il avait pris le titre de duc de Laval en 1837, à la mort de son frère aîné Adrien de Montmorency, prince-duc de Laval, qui, sous la Restauration, fut ambassadeur de France en Espagne, à Rome, à Vienne et à Londres.

Adrien de Montmorency-Laval eut un fils et deux filles. Mais son fils, Henri, qui aurait continué le nom de Laval, mourut, jeune encore, à Naples, en 1819. De ses filles, l'aînée, Charlotte, épousa en 1817 Gustave de Lévis, duc de Mirepoix, et mourut en 1872. Elle était la grand'mère du marquis actuel Gaston de Lévis. L'autre, Marguerite-Pauline-Emmanuelle, épousa le marquis de Couronnel, dont elle eut deux fils et une fille, laquelle épousa en 1855, George de Rarécourt de la Vallée, marquis de Pimodan, le héros de Castelfidardo, père de Gabriel, duc et marquis de Pimodan.

Les deux fils du marquis de Couronnel vivent encore [1].

---

1. Depuis que ceci a été écrit, l'aîné des deux frères est mort en 1901 ; l'autre, le comte de Couronnel, en 1907. Sa fille, la comtesse Marguerite de Couronnel, me faisait l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps ; sa lettre est datée du Château Magnac-Laval, Haute-Vienne :

« Monsieur l'abbé, Vous avez été jadis en relations avec mon père, au sujet de votre saint évêque, notre glorieux ancêtre, Mgr François de Montmorency-Laval. Mon père nous a quittés pour une vie meilleure, il y aura bientôt trois ans. Mais il n'est pas parti tout entier : outre ses souvenirs et ses exemples, il nous a laissé des notes intimes, écrites au jour le jour, dans le secret de son âme avec Dieu. J'ai eu la bonne fortune de les trouver dans son bureau, et je n'ai pu résister au désir de les faire éditer pour l'édification de ses amis. Permettez-moi de vous en envoyer un exemplaire.

« Le Vén. François de Montmorency-Laval n'habitait pas ici ; mais ses proches parents y vivaient, et ont donné leur nom à notre petite cité : Magnac-Laval. Je voudrais donc y faire un peu connaître l'Apôtre du Canada... »

La comtesse de Couronnel me priait ensuite de lui envoyer quelques biographies et des images de Mgr de Laval ; puis elle ajoutait :

« Je souhaite que Jeanne d'Arc, maintenant bienheureuse, hâte la cause de son compatriote. Ce serait un beau jour pour le Canada, pour sa sœur aînée la vieille France, et aussi pour nous. Les fêtes de l'année dernière au Canada ont dû aider à la réalisation de nos désirs.

« Laissez-moi vous dire, longtemps après, M. l'abbé, combien la lecture de la *Vie de Mgr de Laval* m'a intéressée et attachée à sa personne. Veuillez agréer en même temps l'expression de mon profond respect. »

L'ouvrage dont la comtesse de Couronnel a bien voulu m'envoyer un exemplaire est intitulé *Notes intimes d'un gentilhomme, recueillies par sa fille.* Il faut lire cet ouvrage, où respire la plus solide piété, l'amour passionné du devoir, l'attachement inébranlable aux principes de l'honneur et de la vertu, pour se faire une idée de ce que sont les bons Français.

La branche cadette des Montmorency-Laval est donc représentée aujourd'hui par la Maison de Lévis-Mirepoix, celle de Couronnel, et celle de Rarécourt-la Vallée-Pimodan.

La famille même de Mgr de Laval, éteinte au siècle dernier, n'était qu'une subdivision de cette branche. Le comte de Couronnel, le marquis de Lévis, le marquis de Pimodan sont, à n'en pouvoir douter, parents du premier évêque de Québec.

Je leur devais une visite. Je commençai par le marquis de Pimodan [1], avec lequel j'avais déjà eu l'honneur de correspondre [2]. Je visitai ensuite le marquis de Lévis. Tous deux me firent le plus bienveillant accueil.

La *Vie de Mgr de Laval*, richement reliée, est dans leur bibliothèque. Il l'ont lue avec intérêt et professent la plus grande vénération pour leur parent, le premier évêque du Canada.

Le marquis de Lévis, en me voyant, est allé de suite me chercher un paquet de cheveux de Mgr de Laval, avec des linges trempés dans son sang, le tout authentiqué par le Frère

---

1. Aujourd'hui duc de Rarécourt-Pimodan, Conseiller général de la Haute-Marne, Président de l'Association des Chevaliers Pontificaux.

2. *Vie de Mgr de Laval*, t. II, p. 675.

Houssart, « précieux héritage, me dit-il, que je tiens de la famille de ma grand'mère, où cette relique avait toujours été pieusement conservée. »

Pourquoi le F. Houssart, du séminaire de Québec, avait-il envoyé ces reliques à cette famille Montmorency-Laval ? sinon parce qu'il la savait unie de parenté avec le premier évêque de Québec et remplie de vénération pour sa sainteté dont la renommée avait traversé les mers.

Je n'ai pu encore aller visiter le comte de Couronnel. Lui aussi garde un précieux souvenir de Mgr de Laval, son portrait, qui se trouve dans sa famille de temps immémorial.

Une autre famille où l'on vénère beaucoup Mgr de Laval, c'est la famille Cauchy, de Paris, propriétaire actuelle du château de Montigny-sur-Avre, où elle réside durant l'été. Là aussi j'ai reçu l'accueil le plus cordial, et l'on m'a gracieusement invité à aller visiter le lieu de naissance du premier évêque de Québec.

Le marquis de Lévis, dont je parlais tout-à-l'heure, est un grand ami du Canada [1]. Il

---

1. Il a fait deux fois le voyage du Canada : une première fois, il y a quelques années, lors de l'inauguration de la statue de Lévis, au parlement de Québec ; et l'année

appartient à l'illustre famille qui donna à notre pays le grand général de Lévis, ainsi qu'un de ses premiers vice-rois, Henry de Lévy, duc de Ventadour (1625-1627).

Un autre ami du Canada, c'est le marquis de Montcalm, petit-fils du héros de Carillon. Il demeure rue Casimir-Périer, près de Sainte-Clothilde. C'est un petit vieillard de soixante ans, spirituel, délicat, plein de bonhomie et de cordialité. Etant allé lui présenter mes hommages, il n'a cessé de me dire combien ma visite lui était agréable.

Je ne pouvais oublier M. Marmier, cet autre Français si canadien de cœur, qui connaît si bien notre pays et s'intéresse à tous ses progrès. Lorsque je le vis, il y a sept ans [1], il demeurait près de Saint-Thomas d'Aquin. Il est maintenant fixé sur la rue de Babylone, à peu de distance des Missions-Etrangères, en face d'un joli square garni de bosquets.

Il est toujours frais et dispos, malgré son grand âge [2], toujours bien mis comme un jeune

---

dernière, pour les grandes fêtes de Montmorency-Laval et de Champlain.

1. Grâce à lui, j'avais pu assister, le 15 novembre 1883, à une séance de l'Académie française, présidée à cette date par M. Rousse, dont les lecteurs du *Correspondant* ont pu admirer les *Lettres à un ami*.

2. M. Marmier et le marquis de Montcalm sont décédés, depuis, il y a quelques années.

homme, toujours souriant. Il aime passionnément le travail. Je l'ai trouvé la plume à la main, préparant sans doute quelque nouvel ouvrage. « Je suis trop vieux maintenant, me dit-il, pour entreprendre un travail fatigant ; je me contente de recueillir les plus belles pensées que je trouve dans les livres. » Il m'a fait promettre de retourner le voir avant de partir pour le Canada.

Entre toutes ces visites, je n'ai pas oublié, M. le Principal, les recherches que vous m'avez prié de faire pour vous à la Bibliothèque et aux Archives Nationales. Je vous en rendrai compte bientôt.

Il me tarde maintenant de visiter le lieu de naissance de Mgr de Laval et les principaux endroits qu'il a habités en Normandie. Je pars ce soir pour Chartres et Montigny-sur-Avre, d'où je tâcherai de vous adresser quelques lignes.....

II

Chartres, dimanche, 3 mai 1891.

Me voilà, depuis quelques jours, dans l'ancienne capitale des Carnutes, ce petit peuple intéressant qui opposa à Jules César une si vigoureuse résistance pour conserver son indépendance nationale.

Cette ville était, si je ne me trompe, le siège principal des Druides : « Certain temps de l'année, écrit Jules César, les Druides se rassemblent dans le pays des Carnutes, au centre des Gaules, et siègent dans un lieu sacré [1]. »

Quel était ce lieu sacré ? sinon peut-être l'endroit même où s'élève aujourd'hui, sur une colline de l'Eure, la grande, la magnifique, l'admirable cathédrale de Notre-Dame de Chartres. Suivant une tradition bien étrange,

---

1, *Commentarii de Bello Gallico*, lib. VI, n° 13. — Dans ce chapitre, Jules César nous donne une haute idée de l'organisation du clergé druidique, et de l'influence qu'il exerçait non seulement dans les affaires religieuses mais même dans les questions civiles et temporelles.

et pourtant bien établie, il y avait à cet endroit, avant l'ère chrétienne, un temple payen consacré à « la Vierge qui devait enfanter, *Virgini parituræ.* »

Qui sait si la Providence, admirable en toutes choses, n'avait pas inspiré à nos ancêtres dans les Gaules quelque chose d'analogue à ce qui fut révélé, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, au prophète Isaïe : « Voici qu'une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils [1] ? » D'ailleurs, cette prophétie même de nos saints Livres avait bien pu arriver à la connaissance des prêtres druides.

La statue miraculeuse que l'on vénère dans la crypte de Notre-Dame-sous-terre ne serait, dit-on, que la reproduction de la Vierge druidique.

Cette crypte, comme son nom l'indique, est tout-à-fait « sous terre » ; et cependant il y a un endroit encore plus enfoncé dans le sol, où l'on cachait le trésor de l'église en temps de guerre. Le pavé de ce souterrain, que j'ai vu, est probablement celui de la première église qui fut fondée après la conversion des Carnutes. La cathédrale actuelle, très ancienne elle même,

---

1. « *Ecce virgo concipiet, et pariet Filium.* » (Isaïe, VII, 14).

repose donc sur les décombres et les ruines amoncelées de plusieurs siècles.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire cette merveilleuse cathédrale, que vous avez probablement vue vous-même [1]. C'est tout un monde; et il faudrait des volumes pour en indiquer toutes les beautés, comme il a fallu, pour le créer, les ressources inépuisables des âges de foi.

Du haut des clochers de Notre-Dame, l'œil embrasse un vaste et brillant panorama. Mais c'est surtout sur la colline de Saint-Cheron, en dehors de la ville, qu'il faut aller pour voir Chartres dans son ensemble. La cathédrale domine la ville et s'élève bien au-dessus de tous les toits : le tout forme un magnifique groupe : on dirait une mère entourée de ses petits enfants.

C'est au séminaire de Saint-Cheron que le cardinal Pie, cette gloire de Chartres qui l'a vu naître, a fait ses études. L'illustre évêque de Poitiers disait un jour, en parlant de sa ville natale :

« Toutes les grandes lignes de l'histoire de

---

1. M. l'abbé Verreau avait fait le voyage d'Europe en 1872, avec mission du gouvernement canadien de faire des recherches dans les archives. Son rapport sur les résultats de ses recherches fut publié en 1874.

France aboutissent à Notre-Dame-de-Chartres ; elle est le pèlerinage historique et national par excellence. »

Que de fois, sans doute, Mgr de Laval, cette autre gloire du diocèse de Chartres, a fait lui-même ce pèlerinage et s'est agenouillé devant la Vierge druidique ! Je me figure que, lorsqu'il traversait en France, il ne manquait jamais de venir ici pour demander *Virgini pariturœ* la grâce d'enfanter beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Les colliers de porcelaine, envoyés à Notre-Dame-sous-terre, comme ex voto, par les Hurons et les Abénakis du Canada, et conservés pieusement dans de grands reliquaires vitrés, attestent que les prières du premier évêque de la Nouvelle-France n'ont pas été sans résultat.

Je suis à Chartres l'hôte du grand séminaire, où l'on me traite comme si j'étais de la famille. Je me croirais tout-à-fait à Québec, sauf l'incident que voici :

C'était au dîner, le soir même de mon arrivée. Apercevant, dans la salle, un peu en dehors des rangs ecclésiastiques, trois ou quatre militaires, je demande tout bonnement au vénérable supérieur, M. Piot, qui m'a placé à sa droite : « Qu'est-ce que cela veut dire ?—Hélas ! me répond-il tristement, ce sont quelques-uns

de nos pauvres élèves du grand séminaire que la loi oblige de servir à la caserne. Ils sont encore bons — mais combien de temps le seront-ils ? — et ils viennent passer ici avec nous tous les instants dont ils peuvent disposer. »

Un peu auparavant, j'étais entré, mais par une porte secrète que l'on m'avait indiquée, dans la pieuse église des Maristes, où était exposé le saint Sacrement : « Est-ce que la porte principale de cette église ne s'ouvre jamais ? demandai-je à quelqu'un. — Mais vous ne savez donc pas... Les décrets et les scellés de Jules Ferry ! ... »

Hélas ! faut-il être dans un beau pays comme la France, chez le peuple le plus spirituel du monde, pour être témoin de pareilles anomalies ?

Mgr Lagrange n'était pas à Chartres quand j'y arrivai : il ne rentra que le lendemain soir dans sa ville épiscopale. Je ne tardai pas, à son retour, de me présenter pour lui offrir mes hommages. Je renonce à vous décrire l'accueil affectueux qu'il m'a fait comme à l'auteur de la *Vie de Mgr de Laval.*

Dès ses premières paroles, j'ai vu quel amour et quel intérêt il porte au Canada :

« J'arrive de Paris, me dit-il ; j'ai été présider une réunion de la société Sainte-Gene-

viève. Je reviens tout attristé : j'ai entendu là quelque chose qui m'a fait mal au cœur. Dans le procès-verbal des conférences de l'année, on a rendu compte du travail d'un certain abbé sur le Canada. Cet abbé a prétendu que les Canadiens ne sont pas attachés à la France, comme on le dit, et qu'il faut se défier des paroles de Mgr Labelle et de M. Mercier sur ce sujet. — C'est une infamie, monseigneur. — Oui ; et je me serais levé pour répondre au rapporteur, s'il eût été lui-même l'auteur de la diatribe, et si j'eusse été préparé à la chose. Mais ne connaissez-vous personne qui pourrait le faire ? — J'en parlerai à M. Mercier [1]. »

Le nom de M. Mercier lui fit plaisir : « Je tâcherai, dit-il, de faire moi-même la connaissance de votre premier ministre. »

Monseigneur me fit ensuite l'honneur de m'inviter à dîner. Il causa longtemps de Mgr Labelle, qui, l'année dernière, à l'occasion de son sacre, lui offrit un magnifique service de table ; et, après le repas : « Veuillez maintenant m'excuser, me dit-il, il faut que j'aille

---

1. M. Honoré Mercier, premier ministre de Québec, était en France depuis quelques semaines, avec son digne collègue M. Shehyn, aujourd'hui sénateur, et quelques autres Canadiens.

à la cathédrale pour l'ouverture du mois de Marie. — Permettez que je vous y suive, monseigneur. »

Nous traversons ensemble les vastes salles de l'évêché, l'un des plus beaux de la France; et passant dans une pièce où il y avait réunion des membres de la Saint-Vincent de Paul: « Messieurs, leur dit-il, je vous présente un prêtre canadien, qui a écrit la vie de Mgr de Laval, le premier évêque du Canada, né dans notre diocèse. »

En entrant dans la cathédrale, je veux aller prendre une place un peu retirée: « Non, non, dit-il, venez avec moi, dans la chapelle de la Vierge du Pilier [1], où doit avoir lieu la bénédiction du saint Sacrement.—Mais, monseigneur, je n'ai pas de surplis, ni même de soutane. — Vous avez le collet romain, et cela suffit; ce n'en sera que plus piquant. » Et il me fait asseoir à sa droite.

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, ce soir-là, au mois de Marie, la bonne et sympathique parole d'un vénérable Père Dominicain, le P. Juttean, qui nous prêcha à Québec, il y

---

1. Cette statue est plantée sur une colonne assez grêle, un peu dans le genre de celle de la Bonne Sainte Anne, au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

a quelques années, une retraite ecclésiastique ! Pour cette fois encore, je me serais cru au Canada.

En commençant son sermon, le P. Jutteau fit un éloge bien mérité du nouvel évêque de Chartres. Mgr Lagrange, en effet, n'est pas le premier venu. C'est un évêque très distingué, un écrivain remarquable, formé à la grande école de Mgr Dupanloup, dont il a été le secrétaire [1]. Vous connaissez sa *Vie* de l'illustre évêque d'Orléans, sa *Sainte Paule* et son *Saint Paulin de Nole*. « Mon *Saint Paulin* est ce que j'ai fait de mieux, m'a-t-il dit ; mais avant de l'écrire, j'ai fait le voyage de Nole, pour mieux me rendre compte des lieux et des événements. Vous aussi, vous avez bien fait de passer en France, avant de publier une seconde édition de votre *Vie de Mgr de Laval*. »

Il faut qu'une providence toute spéciale veille sur la France, la fille aînée de l'Eglise, pour que d'un gouvernement aussi peu sympathique à la religion que l'a été jusqu'aujourd'hui celui de la République, sortent des choix

1. Mgr Dupanloup, « ce merveilleux excitateur d'énergies. » (Henri Bordeaux, dans le *Correspondant* du 10 oct. 1909, p. 40). — « Il respirait l'action. » (Hanotaux, *La France contemporaine*, t. I, p. 226).

d'évêques aussi distingués et aussi vertueux [1].

A l'évêché de Chartres, pas plus qu'à l'archevêché de Paris, où j'ai fait des recherches, il n'y a trace des actes d'ordination de Mgr de Laval.

J'espérais me reprendre aux archives départementales d'Eure et Loir, et trouver quelque indication qui me mît sur la trace de son acte de naissance et de baptême, que l'on n'a pu trouver à Montigny. Nouvelle déception.

Ma visite aux archives de Chartres n'a pourtant pas été sans résultat. J'y ai fait connaissance avec l'archiviste départemental, M. Merlet, vieux breton, un peu brusque, qui vous regarde par-dessus ses lunettes, très instruit, et catholique pratiquant. « Savez-vous, lui dis-je, qu'on a contesté à Mgr de Laval, au Canada, le droit d'être appelé Montmorency? — C'est absurde, dit-il ; le premier évêque de Québec était Montmorency, d'abord, Laval ensuite : c'est-à-dire qu'il appartenait à la branche cadette des Montmorency, qui prit, par convention, le nom de Laval. Le P. Anselme, Moréri, Desormeaux ne laissent au-

---

1. Depuis 1906, le gouvernement français ayant dénoncé de lui-même le Concordat, — on sait de quelle manière insolente et irrégulière — n'a plus rien à voir dans le choix des évêques.

cun doute là-dessus. Voyez encore cet ouvrage. » Et il me montre un in-folio intitulé *Excellentium familiarum in Gallia genealogiæ, auctore Jacobo Wilhelmo in Hoff*, imprimé en 1687. François de Laval, premier évêque de Québec, y est indiqué nettement comme descendant des Montmorency-Laval.

« Comme les branches cadettes de toutes les grandes familles, ajoute M. Merlet, celle de Laval avait été, tout d'abord, moins bien partagée que la branche aînée des Montmorency. Mais au lieu de diminuer par la suite, son importance comme revenu, comme éclat et comme influence ne fit que s'accroître, de sorte qu'à l'époque de la naissance de Mgr de Québec, la famille de Laval était très importante. Quant à la famille de Montigny elle-même, qui n'en était qu'une subdivision, c'était évidemment une branche quelque peu effacée. »

Il y eut quatre évêques qui se succédèrent à Chartres, du vivant de Mgr de Laval : Léonor d'Estampes de Valençay, 1620-1641 ; Jacques Lescot, 1643-1656 ; Ferdinand de Neuville de Villeroi, 1657-1690 ; et Paul Godet des Marais, 1690-1709. C'est avec la permission du premier qu'il fut tonsuré (1631) au collège de la Flèche, et avec celle de Jacques Lescot qu'il reçut les ordres sacrés à Paris.

Comme aujourd'hui, le diocèse était divisé en quatre archidiaconés : Chartres, Châteaudun, Dreux, et Nogent-le-Rotrou.

Montigny-sur-Avre est aujourd'hui comme autrefois dans l'archidiaconé de Dreux, canton ou doyenné de Brezolles. Il y a sept cantons dans cet archidiaconé : Dreux, Anet, Brezolles, Châteauneuf, La Ferté-Vidame, Nogent-le-Roi, et Senonches.

Il y a dans le diocèse de Chartres deux autres Montigny ; Montigny-le-Ganelon et Montigny-le-Chartif. Le premier est dans l'archidiaconé de Châteaudun, doyenné de Cloyes ; l'autre, dans l'archidiaconé de Nogent-le-Rotrou, doyenné de Thiron. C'est Montigny-sur-Avre qui est le moins populeux des trois : il ne renferme que cinq cent trente-six âmes.

Le diocèse de Chartres comprend actuellement trois cent soixante-seize paroisses.

« Vous allez à Montigny-sur-Avre, me dit M. Merlet. Le prieuré de Montigny dépendait de l'abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois, tout à côté de Châteauneuf, occupé par les Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le prieur, pas plus que l'abbé commendataire, ne résidait habituellement dans son prieuré : de là la nécessité d'un vicaire à Montigny.

« Le prieuré de Brezolles, ainsi que l'église

de Rueil, appartenaient à la grande abbaye bénédictine de Saint-Père de Chartres, dont notre belle église de Saint-Pierre faisait partie : le monastère de l'abbaye sert aujourd'hui de caserne [1].

« Vous verrez à Brezolles une belle église, dont la tour, surtout, est monumentale. Ce prieuré donnait de bons revenus. Le patron de l'église est saint Germain, évêque d'Auxerre.

« Il y avait ici, à Saint-Cheron, ajoute M. Merlet, une autre abbaye, d'Augustins réformés, dits Génofévains : une partie du vieux monastère existe encore.

« Saint-Cheron était un lieu célèbre de pèlerinage. Le dimanche des Rameaux, le chapitre de Chartres—chapitre autrefois très riche, qni comprit jusqu'à soixante-douze chanoines —s'y rendait tous les ans en procession, en souvenir du voyage de Notre-Seigneur de Béthanie à Jérusalem ; et, à mi-chemin, on chantait l'évangile *Cum appropinquasset Jesus Jerosolymis*... [2]. La cérémonie était imposante et populaire. »

Je suis allé à Saint-Cheron. Le supérieur

---

1. Comme autrefois, hélas ! l'ancien collège des Jésuites à Québec.

2. Matth., XXI, 1.

du petit séminaire, M. Ychard, qui appartient à l'Union sacerdotale de Victor Le Beurrier [1], a été très surpris d'apprendre que Mgr de Laval, il y a plus de deux siècles, avait fondé son séminaire de Québec sur des bases analogues à celles de cette Société; et lorsque je lui ai dit l'union qu'il avait établie dans son clergé, à force de lui répeter: *Cor unum et anima una* [2]: « Mais, s'est-il écrié, c'est justement là notre devise! »

Mgr Lagrange m'a fait l'honnenr de m'inviter à déjeûner aujourd'hui à l'évêché pour y rencontrer le P. Jutteau et quelques membres de son clergé. Je prendrai ensuite congé de Sa Grandeur.

Ce soir, je dînerai à la Maîtrise, véritable petit séminaire, où l'on forme aux belles-lettres, aux sciences et à la vertu de jeunes aspirants au sacerdoce, et où la cathédrale recrute les plus parfaits enfants de chœur et servants de messe que j'aie jamais vus. M. l'abbé Clerval, secrétaire particulier de monseigneur, prêtre aussi distingué que modeste, est le directeur de cette excellente institution.

---

1. Voir *Vie de Mgr de Laval*, t. I., p. 374.

2. Act,, IV, 32. « Un seul cœur, une seule âme. »

Demain, je prendrai le chemin de Montigny... [1].

---

1. Le bon P. Jutteau, que je ne devais plus revoir, prit la peine de se rendre à la gare pour me donner une poignée de mains, à mon départ de Chartres.

III

Montigny-sur-Avre, 6 mai 1891.

On ne pourrait rêver pour le berceau de Mgr de Laval situation plus gaie et plus gracieuse.

Le village de Montigny-sur-Avre repose à l'ombre de riants bosquets dans une petite vallée arrosée par l'Avre et entourée de riches collines. Il n'est animé que par la bonne humeur de ses habitants et le bruit de quelques filatures de cuivre, industrie particulière au pays et qui lui donne quelque aisance.

Une quinzaine de hameaux, avec chacun leur nom particulier, disséminés un peu çà et là, complètent la commune, et servent d'avant-gardes au château où est né Mgr de Laval et à l'église où il a été baptisé ; puis, tout autour, à des distances peu considérables, plusieurs autres communes ou villages, ayant, comme Montigny, leur église, et, pour la plupart, leur curé résidant : Bérou, Tillières, Courteilles, Rueil-la-Gadelière, Fessanvilliers, Revercourt, Brezolles, etc.

En venant ici de Verneuil, lundi dans la matinée, par la grande voie communale qui traverse Baslines et Courteilles, j'étais enchanté de cette promenade en diligence et de l'aspect des paysages de cette *petite Suisse normande*, comme on appelle cette région.

Pourtant, je suis venu ici trop tôt. Les arbres n'ont pas encore fait leur toilette printanière, les bourgeons s'ouvrent à peine, la végétation languit ; il fait froid, il pleut sans cesse, on nage dans la boue, tout le monde est enrhumé ; tout est en arrière d'un mois, non seulement ici, mais généralement en France :

« Il y a longtemps qu'on n'a vu cela », me disait hier soir. au mois de Marie, le père Hippolite Lefebvre, vieux chantre de la paroisse, qui me rappelle tout-à-fait nos bons chantres canadiens d'autrefois, j'entends ceux du lutrin, qui avaient bien aussi leurs petites prétentions, mais que n'avait pas encore atteints la maladie de monter à l'orgue. « Ce pays naguère si riche, ajoute-t-il, est en train de s'appauvrir, parce que « le climat se détériore. » Il y a quelques années, au mois d'avril, les grenouilles faisaient tant de tapage que les châtelains étaient obligés de payer des gardiens pour les empêcher de coasser, afin de pouvoir

dormir. Ce printemps, on ne les a pas encore entendues. »

Montigny-sur-Avre n'appartient nullement à la Beauce. En venant de Chartres à La Loupe, j'ai traversé une partie de la vraie Beauce, si poétiquement décrite par Malte-Brun [1] : elle s'étend jusque vers Châteauneuf. Mais au delà, et jusqu'à l'Avre, au nord, c'est le *Thimerais*, ou *les Terres Déchaussées* ou *Démembrées*, « ainsi nommées, dit M. Merlet, depuis qu'elles furent séparées de la Couronne par Henri II, en faveur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme [2]. » Cette séparation eut lieu au seizième siècle (1525). Auparavant, le Thimerais faisait partie du Perche.

Montigny est donc dans le Thimerais. Ce pays tient pour ainsi dire le milieu entre le Perche et la Beauce. Sans être aussi montagneux que le Perche, il n'a pas non plus l'uniformité monotone des plaines de la Beauce ; son sol est ondulé, gracieusement accidenté.

De La Loupe à Verneuil, le chemin de fer passe par Senonches et la Ferté-Vidame, lais-

---

1. Cité dans la *Vie de Mgr de Laval*, t. I, p. 3.

2. *Dictionnaire topographique du département d'Eure et Loir.*

sant à une bonne distance à gauche Mortagne, Tourouvre et Laigle, qui sont dans le vrai Perche. Senonches et La Ferté-Vidame sont encore du Thimerais.

Le Thimerais portait aussi le nom de *Terres françaises :* c'était la France, par opposition à l'Angleterre, c'est-à-dire à la Normandie, qui commençait à quelques centaines de pieds du village de Montigny et appartenait à l'Angleterre. Il y avait beaucoup de châteaux forts ; et à Montigny on voit encore quelques vestiges des grands fossés royaux qui séparaient la vraie France de la France anglaise.

Vous voyez comme Montigny est bien près de la Normandie, bien près, par conséquent, du diocèse d'Evreux. Il n'est qu'à une lieue de Tillières, à une lieue et demie de Verneuil, à quelques pas seulement de Courteilles, qui dépendent du diocèse d'Evreux.

Vous voyez aussi que Mgr de Laval est né sur un territoire qui a toujours été français, et qui même a été souvent le théâtre de luttes sanglantes pour l'indépendance, l'unité et l'homogénéité de la patrie française.

Il y a deux grands châteaux sur le territoire de Montigny : celui de Montigny, tout près de l'église, et celui de Montuel, à environ deux kilomètres.

Nous avons la photographie du premier; elle est bien ressemblante. J'en ai pris cependant deux ou trois autres, qui en complètent la physionomie; elles dessinent, au moins plus nettement, les deux tourelles à toit conique qui terminent les avant-corps de la façade donnant sur l'avenue, et qui impriment au manoir un intéressant cachet d'antiquité.

Le château de Montuel est évidemment plus ancien. C'est une espèce de forteresse, à deux étages, qui s'élève majestueusement sur la crête d'une colline bien boisée, au pied de laquelle, du côté nord, coule la rivière Avre. Les murs sont très épais. Il a été occupé par les Templiers; et l'on voit encore la statue d'un chevalier de cet Ordre, qui surmonte l'une des deux ouvertures du second étage.

Flanqué de tourelles bien conservées, et d'un fortin aux trois quarts détruit par le temps, le château de Montuel présentait des moyens de défense importants, et dominait la vallée; des fossés en défendaient l'entrée au midi, à l'est et à l'ouest; on les a comblés il y a quelques années.

A côté du château, il y a une magnifique chapelle gothique, dont les contreforts sont surmontés de pyramides garnies d'animaux fantastiques. Elle est éclairée par trois fe-

nêtres ogivales dont j'ai admiré les vitraux.

Après la suppression des Templiers (1312), le vieux château, avec ses dépendances, passa aux Chevaliers de Malte.

Il était en 1473 la propriété de Thomas Aubert, un des membres, probablement, de la grande famille Ribauld-Aubert, qui possédait la seigneurie de Brezolles [1].

Jacques de Mézières était seigneur de Montuel en 1519; Jacques de Laval, époux de Marguerite de Mézières, en 1584; Jacques d'Alonville, en 1658, et Charles-Auguste d'Alonville, en 1707.

Le château de Montuel appartient aujourd'hui à M. Boucher de Montuel, dont la famille a été anoblie par Louis-Philippe. Il est à peu près intact, mais il n'a plus malheureusement sa destination primitive: il sert de communs à un château tout moderne.

« Selon toutes les probabilités, dit M. Lefebvre, les seigneurs de Montigny habitaient d'abord le château de Montuel, qui leur offrait toute sûreté pour la défense. Ce ne fut que plus tard, et vers la moitié du dix-septième siècle, qu'ils en firent construire un autre sur

---

1. Lefebvre, *Annuaire statistique d'Eure et Loir*, 1852.

les bords de l'Avre, par Mansard, fameux architecte né en 1598, mort en 1666. »

D'après cela, Mgr de Laval serait né (1623) dans le château de Montuel.

Malgré tout l'intérêt qu'il y aurait au point de vue historique, à voir naître notre Prélat dans un vieux château du Moyen-Age, occupé autrefois par les Templiers et les Chevaliers de Malte, je ne crois pas que sa famille habitât Montuel et qu'il y soit né. D'après tous les documents que j'ai vus, les deux seigneuries de Montigny et de Montuel, quoique sur le territoire d'une même commune, étaient distinctes, et avaient chacune leur manoir ou château. Les seigneurs de Montigny ont été souvent seigneurs de Montuel, mais pas toujours.

Thomas Aubert est à la fois seigneur de Montigny et de Montuel. Jacques de Mézières également.

Celui-ci a deux filles : Marie et Marguerite. Marie de Mézières épouse Hugues de Laval, arrière grand'père de Mgr de Laval, qui devient par sa femme seigneur de Montigny et de Montbaudry. André Duchesne nous apprend un détail : c'est que l'arrière grand'père de Mgr de Laval ne résidait pas dans sa seigneurie de Montigny, mais à Montbaudry.

L'autre fille de Jacques de Mézières, Marguerite, dame de Montuel, veuve de Jean de Villiers, épouse le 20 février 1554 noble homme Jacques de Laval, frère de Hugues, qui devient par sa femme seigneur de Montuel et demeure à Montuel.

Ainsi, dans la seconde moitié du seizième siècle, le seigneur de Montigny demeurait à Montbaudry, et le seigneur de Montuel à Montuel.

Mais les deux seigneuries de Montigny et de Montuel se réunissent dans la personne de Jean de Laval, grand-père de Mgr de Laval, qui, lui, demeure certainement à Montigny, d'après un document que j'ai trouvé aux archives nationales.

Jean de Laval était l'aîné de la famille ; et c'est sous lui, ainsi que sous son fils Hugues, père de Mgr de Laval, que paraît avoir été le point culminant, au point de vue de la fortune, de la famille du premier évêque de Québec. Le père de Mgr de Laval étant mort (1636), sa veuve, restée avec des enfants en bas âge, administra son temporel avec sagesse, et sut même augmenter sa seigneurie du Fief du Plessis, sur la paroisse de Rueil (1644) [1]. Mais

---

1. Archives de Montuel.

lorsque son fils Jean-Louis arriva aux affaires, la fortune de la famille commença à décroître; et dès 1658 on trouve la seigneurie de Montuel passée à Jacques D'Alonville.

Il est probable que ce fut à cette époque que l'on agrandit le vieux château de Montigny. On en profita pour le remanier, suivant le goût de l'époque, et lui donner le style Mansard qu'on prétend lui voir aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans le château de Montigny une partie plus ancienne que l'autre. On le constate facilement par le plancher, surtout, qui n'est pas au même niveau dans les deux parties de l'édifice.

En faisant ces nouvelles constructions, Jean-Louis de Laval se mit dans des difficultés financières qui obligèrent son frère, l'évêque de Québec, à se charger de l'éducation de ses neveux, et plus tard, en 1720, son fils Gabriel à vendre la seigneurie de Montigny à Gabriel Sujol, bourgeois de Paris.

Il y avait un siècle et demi que cette seigneurie était dans la Maison de Laval. Elle y était entrée, comme nous l'avons vu, du temps de l'arrière grand'père de Mgr de Laval, par sa femme Marie de Mézières.

***

Le château de Montigny appartient aujourd'hui à Mme Saillard, née Poriquet, sœur de M. le sénateur Poriquet, de l'Orne, et belle-mère de M. Cauchy, conseiller référendaire à la Cour des Comptes de Paris. J'habite depuis avant-hier ce château. M. Cauchy a eu la bienveillance de venir m'y installer ; puis, obligé de retourner à Paris pour ses affaires, il m'a prié de m'y regarder comme chez moi [1], et m'a confié aux soins de son excellent concierge, qui demeure là-bas, au bout de l'avenue.

Je suis parfaitement seul, le soir, dans cet immense édifice, où il n'y a pas moins d'une trentaine de pièces, vastes, bien éclairées, bien ventilées, où tout, dans le mobilier, respire le comfort et l'aisance. Le jour, j'ai la compagnie de l'abbé Guitel, curé de la paroisse, homme franc et loyal, qui sait se faire estimer des autorités locales, et jouit du respect de tous ses paroissiens [2].

---

1. Ceci me rappelle un curieux usage polonais, signalé dans le bel ouvrage de Costa de Beauregard, *Souvenirs de la Ferronnays*, p. 66 : « Les propriétaires du château avaient laissé sur leur table du pain et du sel, ce qui voulait dire qu'ils nous priaient de nous regarder comme les maîtres de la maison. N'est-ce pas un touchant usage de l'hospitalité polonaise ? »

2. M. Cauchy m'écrivait tout récemment (3 janvier

Le château n'a pas de chapelle. Il y en avait une pourtant autrefois, et l'on m'a indiqué l'endroit où elle devait être. C'est à cette chapelle que se rapporte l'acte suivant, que j'extrais moi-même des registres de Montigny :

« Le septième jour de juillet 1744, à la requeste de Messire Joseph du Roy de Sauroy, conseiller du roi en tous ses conseils, chevalier, commandeur et trésorier général de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, seigneur du duché-pairie de Danville, de la baronie de Saint-André, de la Motte-du-Colombier, grand et petit Beauvillier, Montuel, Montigny-sur-Avre et autres lieux, avons fait la bénédiction de la chapelle que le dit sieur de Sauroy a fait construire depuis peu dans son château du dit Montigny, sous l'invocation de la très sainte vierge Marie, mère de Dieu. (signé) Lesour, curé de Vitrey ; Hersant, curé de Bérou, Pescher, prieur de l'Hôpital Général de Verneuil ; Desrochers, curé de la Mulotière ; Chéradames, curé de Maillebois ; J. Desrochers ; François

---

1910) : « M. Guitel est toujours notre curé..., s'occupant beaucoup des jeunes gens, dirigeant une fanfare, et faisant autant de bien qu'il lui est possible, dans un milieu que vous connaissez, généralement pas hostile, mais combien indifférent en matière religieuse ! Que la France est à plaindre à ce point de vue ! Votre beau pays du Canada nous fait honte et envie, tout à la fois. »

Buszot ; George Delafontaine ; F. Dalençon ; Jean Guincestin ; Jacques Quilleron ; Morais ; F. Blondel, prieur-curé de Montigny-sur-Avre.»

Je vous ai dit dans une lettre précédente que le prieur-curé de Montigny était un chanoine-régulier de Saint-Augustin, de l'abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois. Voici, telle que j'ai pu la trouver dans les registres, une liste de ces prieurs-curés depuis la naissance de Mgr de Laval jusqu'à la Révolution : — Claude Legrix, 1618 ; René Labbé, mort en 1639 ; Léon Desvignes, mort en 1659 ; Guillaume Lefebvre ; Nicolas-Louis Bouhier des Fénestraux, décédé en 1698 ; Cousin, qui baptisa en 1606 Anne-Gabrielle, fille de Gabriel de Laval, mariée en 1729 au seigneur de la Varende ; Viret, qui célébra ce mariage ; Blondel ; et enfin Demontier, qui était prieur en 1789.

Le prieur-curé de Montigny avait un vicaire. Voici les noms de quatre de ces vicaires qui se succédèrent dans la paroisse, du temps de Mgr de Laval : MM. Duguay, Delhomme, Le Mière et Alexandre Ploger.

Dans un acte de 1643, M. Duguay est appelé *vicaire et chapelain* de Montigny. Mais il y eut quelqefois un troisième prêtre à Montigny, qui n'avait d'autres fonctions que celle de chapelain du château. C'est ainsi qu'au mois

de septembre 1660, on enterre à Saint-Aubin-sur-Iton Messire Thomas Hubert, prêtre, « chapelain de M. de Montigny ».

M. Hubert paraît avoir été le dernier chapelain de Montigny.

J'ai feuilleté avec soin les vieux registres de l'état civil aux archives de la mairie de Montigny. C'est un travail qu'il est toujours bon de faire soi-même. En voici un exemple :

J'ai publié dans la *Vie de Mgr de Laval* (t. I, p. 15) un acte de baptême d'un neveu du premier évêque de Québec, d'après une copie qu'on m'avait envoyée. Or, voici cet acte, tel que je le transcris moi-même des registres :

« Ce jour d'hui cinquième jour de may mil six cent soixante et quinze, par moy prêtre vicaire de Montigny a été baptisé sous condition François de Laval fils de Messire Jean-Louis de Laval, chevalier, seigneur de Montigny, et de Dame Françoise de Chevestre sa femme. Le parrain Rév. Père en Dieu Messire François de Laval, premier évêque de Québec, ville capitale de tous les pays de la Nouvelle-France, qui a nommé le dit baptisé nay du vingt-quatrième juin mil six cent soixante et huit ; la marraine Dame Marguerite Baron de feu René D'Alonville, en son vivant chevalier, seigneur de la Rosière, qui a déclaré

ne savoir signer, étant privée de la vue. Quant au dit Rme et Illustrissime Evêque de Québec, il a signé avec la dite Dame de Chevestre présente, mère du dit baptisé. Ont été aussi présents au dit baptême Gabriel de Blotteau, écuyer, sieur du Breüil, et Adrien-Daniel Sonneur, qui ont signé avec moi vicaire soussigné, de ce interpellés suivant l'ordonnance. (signé) François, évêque de Québec ; Françoise de Chevestre ; Gabriel de Blotteau, Adrien-Daniel Sonneur, Alexandre Ploger, vicaire de Montigny. »

En comparant cet acte avec la copie qu'on m'avait envoyée, on voit qu'on avait omis dans cette copie deux mots importants : *sous condition*. L'enfant avait déjà été ondoyé ou baptisé. Son baptême était probablement valide. On avait cependant des raisons de le renouveler sous condition, pour plus grande sûreté. Mais on avait cru pouvoir attendre un voyage de Mgr de Laval en France, afin que l'enfant eût l'avantage de l'avoir pour parrain.

La copie qu'on m'avait envoyée n'était d'ailleurs que partielle. L'acte de baptême, tel que je le reproduis ici intégralement, nous fait assister à une scène bien touchante. Voilà un enfant de sept ans, déjà ondoyé ou baptisé, un enfant de condition, que sa mère elle-même

conduit à l'église paroissiale pour que le prêtre récite sur lui les prières solennelles du baptême. Elle est accompagnée par un prince de l'Eglise, venu des missions lointaines de l'Amérique, qui a consenti à être parrain de son enfant. La marraine est une vieille dame, amie de la famille, complètement aveugle, et qui pour cela, sans doute, est accompagnée de deux braves citoyens de l'endroit. L'évêque n'est là que comme parrain ; c'est le vicaire qui fait le baptême, en l'absence, sans doute, du prieur-curé qui, comme nous l'avons vu, ne résidait pas habituellement. Une bonne partie de la population du village assistait sans doute à la cérémonie.

Les registres de Montigny ne vont pas au delà de 1573. Mais dès le commencement, et pour une période d'un siècle et demi, ces registres sont vraiment l'histoire de la famille de Mgr de Laval. On voit défiler les uns à la suite des autres ses ancêtres, ses frères et sœurs, ses neveux. On fait connaissance avec les parents de la famille : elle était alliée à tout ce qui était noble dans le pays. Les registres nous révèlent même une foule de petits détails intimes sur l'intérieur de cette maison : ils nous apprennent par exemple quelles furent les « Dames de compagnie » de Mme de Monti-

gny durant son veuvage, et jusqu'au nom de ses cuisiniers, de ses meuniers, de ses serviteurs. Il semble que, pour les desservants de la paroisse, aucun détail ne leur paraissait à négliger, quand il s'agissait de cette famille noble, chrétienne et respectée.

Mieux encore, on voit ces nobles châtelains s'identifier pour ainsi dire avec la population de l'endroit, prendre part à tous les événements joyeux ou malheureux du village, servir souvent de parrains aux enfants de leurs censitaires [1], assister à leurs mariages, etc. Puis on les voit venir tous successivement dormir leur dernier sommeil sous les dalles du sanctuaire de l'église, et reposer dans « le tombeau des ancêtres ».

J'ai remarqué à maintes reprises, dans les registres de Montigny, la signature de « François de Laval : » elle est absolument identique à celle que l'on voit dans les registres de Québec.

Impossible de trouver son acte de baptême; mais il n'y a pas que le sien qui fait défaut. Dans ces registres, reliés avec soin, il y a tout une lacune à partir de 1601 jusqu'à 1627 :

---

1 M. François Lamy, par exemple, premier curé de la Sainte-Famille, île d'Orléans, natif de Montigny-sur-Avre, eut pour parrain François de Laval, le futur évêque de Québec.

c'est dans cette période que s'est marié le père de Mgr de Laval et qu'il a eu ses quatre premiers enfants. On a les actes de baptême des quatre autres : Henri, le Bénédictin, 1629 ; Hugues, 1631, mort prématurément à Laigle en 1642, à l'âge de onze ans, et ramené à Montigny pour y être inhnmé « dans le tombeau des ancêtres ; » Charlotte, 1633 ; et Isabelle, « fille posthume », 13 mai 1637 : son père était mort au commencement de septembre 1636.

On m'a dit que les actes de l'état civil doivent se trouver en double dans les archives du greffier du tribunal de première instance, aux arrondissements. J'ai donc fait faire des recherches à Dreux, chef-lieu de l'arrondissement dont dépend Montigny ; et le greffier a répondu que les registres de cette paroisse qu'il possède ne remontent pas à 1623.

Nous savons, à n'en pouvoir douter, par une lettre de M. Tremblay, que c'est à Montigny qu'est né le premier évêque de Québec ; en 1623, d'après Latour, et le 30 avril, d'après une tradition constante.

Nous savons également que c'est à Montigny qu'habitait son père, seigneur de l'endroit. Lorsque l'église actuelle fut construite par ses soins, et prête à être livrée au culte, en 1618, on invita, évidemment à cause de lui, François

de Péricard, évêque d'Evreux, frère de sa femme, [1] à en faire la bénédiction.

J'ai vu dans l'église une inscription qui atteste ce fait, et j'en ai pris un fac-similé. Elle est de vulgaire apparence, et remonte évidemment au temps de la construction de l'édifice. Elle porte en tête les armes des Montmorency-Laval, preuve évidente qu'à cette époque il était admis que le seigneur de Montigny appartenait bien à la branche cadette des Montmorency : preuve évidente, en même temps, que c'est à lui, surtout, que l'on reconnaissait devoir la reconstruction de cette église.

Cette petite église, nouvellement restaurée, est tout-à-fait propre et gentille. Elle est en pierre ; les fenêtres ogivales sont ornées de beaux vitraux, qui m'ont paru très anciens. L'un de ces vitraux représente le crucifiement : il est au fond de l'abside, en arrière du maître-autel.

La voûte, peinte en brun, affecte la forme d'une carène de navire renversée, et repose sur des poutres transversales auxquelles elle est liée par d'autres poutres verticales.

Le patron de l'église est saint Martin de

---

1. Mme de Laval avait un autre frère qui était évêque d'Avranches.

Tours : ce qui indique, d'après les archéologues, que la fondation de la paroisse remonte à une époque très reculée.

J'ai recueilli dans les registres les noms de plusieurs habitants de l'endroit. Montigny n'aurait-il pas fourni son petit contingent à la colonisation du Canada ? En tous cas, voici des noms bien canadiens : Langlois, Allard, Peltier, Lévesque, Duchesne, Boulé, Dupré, Roger, Thibault, Petit, Simon, Ternaux, Baudoin, Renaud, Harel, Charon, Dubois, Lecomte, Berthelot, Morel, Laurent, Dumontier, Breton, Girard, Lemoine, Chevalier, Boucher, Patry.

Dans la paroisse de Rueil-la Gadelière, tout près d'ici, il y a un petit hameau qui s'appelle *Canada.*

Voilà une lettre déjà longue, et cependant je n'ai pas encore parlé de ces paroisses qui entourent Montigny, de Brezolles en particulier. J'en dirai un mot dans une prochaine lettre.

Avant de clore celle-ci, et de fermer les registres de Montigny, je veux indiquer comment s'est éteint dans cette commune et dans les environs le nom, d'abord, puis ensuite le le souvenir de Laval.

Jean-Louis, frère cadet de Mgr de Laval, mourut la même année que lui (1708). Il avait

dix enfants : six garçons et quatre filles. Des six garçons, un seul eut postérité, Gabriel de Laval, seigneur de Montigny, marié à Charlotte de Besançon. Mais trois filles seulement provinrent de cette union : aucun garçon pour continuer à Montigny le nom de Laval.

Des trois filles, une seule, Anne-Gabrielle, se maria. Elle épousa à dix-sept ans le seigneur de la Varende, en 1720, l'année même que son père, Gabriel de Laval, aliénait la terre et seigneurie de Montigny.

Celui-ci, resté avec la petite terre de Montbaudry, mourut l'année suivante (1721) ; et à partir de cette époque il n'est plus question, ni à Montigny, ni dans les environs, du nom de Laval.

Je cite ici l'acte de mariage d'Anne-Gabrielle avec le seigneur de la Varende, parce qu'il clôt, pour ainsi dire, l'histoire de la famille de Laval à Montigny :

« Le 25e jour de juillet 1720 avons conjoint Messire Léon Malart, chevalier, seigneur de la Varende, patron de la cure de Hutieux-Papion, fils de Messire Jacques Malart, chevalier, seigneur du Jardin, et de défunte dame Catherine Bouchard ; et noble demoiselle Anne-Gabrielle de Laval-Montmorency, fille de Mes-

sire Gabriel de Laval, chevalier, seigneur de Montbaudry, et de défunte Charlotte-Thérèse de Besançon. (signé) Léon Malart de la Varende ; Anne-Gabrielle de Laval ; Marie de Laval ; Louise de Laval ; F. Lefaye ; P. Bertrand ; Viret, prieur de Montigny. »

Le seigneur de la Varende et sa femme n'habitèrent probablement jamais Montigny : du moins leurs noms n'apparaissent plus ensuite dans aucun acte.

Faut-il s'étonner que le nom de Laval ayant complètement disparu de Montigny depuis un siècle et demi, le souvenir même en soit à peu près éteint ? Mais voilà qu'il se réveille, au récit des vertus et des travaux apostoliques du premier évêque de Québec....

IV

Montigny-sur-Avre, 7 mai 1891,
fête de l'Ascension.

Monseigneur [1], je ne sais si depuis M. Tremblay, l'un de vos pieux prédécesseurs au séminaire de Québec [2], quelqu'un de votre maison a jamais visité le lieu de naissance de son fondateur.

Quant à M. Tremblay, on sait d'une manière certaine, par une de ses lettres, qu'il y alla en 1696, probablement à la demande de Mgr de Laval lui-même.

Sans être précisément de votre maison, je l'honore comme mon *Alma mater ;* et ayant écrit la *Vie de Mgr de Laval*, j'ai cru devoir

1 Mgr Benjamin Pâquet, supérieur du Séminaire de Québec.

2. Jean-Henri Tremblay, prêtre du séminaire, du temps de Mgr de Laval, fut longtemps procureur de cette institution en France. Il demeurait à Paris, et eut occasion d'aller quelquefois à Montigny-sur-Avre, « lieu de naissance » du premier évêque de Québec. On a de lui une longue et intéressante lettre, datée de Paris le 15 mai 1695, qui a été publiée dans le *Rapport sur les Archives du Canada* de 1887, p. XXXII.

avant d'en faire une seconde édition, me rendre à Montigny-sur-Avre pour vénérer le berceau du pieux fondateur de notre Eglise.

Il y a longtemps que le nom, et — il faut bien l'avouer — le souvenir même de Laval ont disparu complètement de cet endroit. La terre et le château du seigneur de Montigny sont passés en des mains étrangères. Mais le « tombeau des ancêtres » est toujours là, sous les dalles du chœur de l'église; l'histoire de la famille est en substance dans les registres de l'état civil; il y a même une inscription très ancienne, gravée sur les murs du sanctuaire, surmontée des armes des Montmorency-Laval, qui atteste qu'Hugues de Laval, père de Mgr de Laval, était seigneur de Montigny en 1618, que c'est lui qui présida à la reconstruction de l'église, et qu'il appartenait à la branche cadette des Montmorency. Je vous envoie ci-joint, monseigneur, une copie de cette inscription [1].

Il y a sur le territoire de Montigny-sur-Avre deux anciens châteaux qui ont appartenu à la

---

1. « L'an mil six cent dix-huit, le neufe jour de septembre, cette église fut dédiée par Monseigneur le Révérendissime Père en Dieu, Messire François de Péricard, évêque d'Evreux. Pour lors estait Prieur Noble D. Claude Legrix docteur ; vicaire Me Jacques Ribot ; chapelain, Me Pasquier Dugay ; seigneur, messire Hugues de Laval,

famille Laval : celui de Montuel et celui de Montigny.

C'est dans le château de Montigny, où est né Mgr de Laval, et qui est aujourd'hui la propriété de Mme Saillard et de son gendre M. Cauchy, de Paris, que je reçois en ce moment l'hospitalité. Vous avez, je crois, la photographie de ce château.

Je n'ai que quelques pas à faire pour me rendre à la sacristie et à l'église : je n'ai qu'à remonter l'avenue du château et à traverser le jardin. Ce jardin me rappelle beaucoup celui du Séminaire : il est entouré, lui aussi, de murs blanchis à la chaux. Ces murs sont revêtus d'espaliers, qui seront garnis, sans doute, l'été prochain, de fruits délicieux. Au milieu du jardin, près de la sacristie, se trouve l'ancien prieuré, aujourd'hui la demeure du jardinier.

L'église de Montigny a été un peu restaurée ; mais c'est bien celle où Mgr de Laval a été baptisé, c'est tout probablement celle où il a fait sa première communion. Et pour le

---

chevalier, et illustre Dame Michelle de Péricard, son espouse. Charles de Recusson, escuier, Jacques Forcuit, Giles Moulinet, Jacques Busot, trésoriers».

Au-dessus de cette inscription, sont représentées les armes de la branche cadette des Montmorency, telles que décrites dans la *Vie de Mgr de Laval*, t. I, p. 9.

prieuré, il porte le cachet de la plus haute ancienneté : Mgr de Laval a dû y aller bien des fois. C'est pour moi l'un des édifices les plus intéressants de tout cet endroit : et il est en parfait état de conservation.

Il n'y a en France que quatre fêtes d'obligation, sur semaine : l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël.

C'est donc aujourd'hui fête religieuse à Montigny-sur-Avre, comme au Canada.

Malheureusement, le repos du dimanche et des fêtes d'obligation est loin d'être aussi religieusement observé dans l'ancienne France que dans la nouvelle.

Aujourd'hui cependant à Montigny, parce que c'est en même temps la fête annuelle de la commune, les travaux sont généralement suspendus ; les paysans chôment, revêtent leurs plus beaux habits, et voisinent. Le drapeau tricolore flotte au-dessus de l'église, à la mairie, et sur un grand nombre de maisons du village. La place de l'église se couvre de baraques où l'on installe des bazars qui attirent les populations d'alentour. L'air est rempli de chants joyeux, de mélodies criardes ; et ce soir il y a sans doute beaucoup de rendez-vous d'amis, de sérénades, de bals champêtres.

La fête religieuse a été relativement assez bien observée. Il y avait plus de la moitié de la population à la messe, et la fanfare du village, sous la direction du curé lui-même, rehaussait l'éclat de la solennité.

Montigny-sur-Avre, avec ses douze ou quinze hameaux, renferme un peu plus de cinq cents âmes. L'abbé Guitel, curé de la paroisse, est un excellent prêtre, plein de zèle, d'énergie et de savoir-faire. Il sait se faire estimer, et commande le respect de tous ses paroissiens, même les moins dévots.

Il m'avait invité non seulement à chanter la messe, mais à prêcher. J'acceptai son invitation, d'abord pour ne pas le désobliger, puis parce qu'il pouvait être intéressant, au point de vue historique, qu'un prêtre canadien, appartenant à un diocèse fondé en Amérique par Mgr de Laval, fît entendre au bout de deux siècles, au lieu de naissance de ce saint prélat, un écho, quelque faible qu'il fût, de la parole apostolique qu'il avait fait retentir autrefois sur les bords du Saint-Laurent.

Les paroles de l'Apôtre que je pris pour texte : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* [1], me fournirent l'oc-

1. « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente,

casion de rappeler à ces braves gens que les biens de la terre, auxquels ils sont généralement si fort attachés, ne sont pas notre fin dernière ; que notre véritable et commune patrie à tous, quel que soit le pays que nous habitons ici-bas en passant, c'est le ciel ; qu'il faut aimer son pays, sans doute, et être de bons citoyens, mais qu'il faut estimer avant tout notre titre de citoyens du ciel, et ne pas mettre notre salut en péril par le péché ; que Mgr de Laval, un enfant de Montigny, une des gloires les plus pures de la France, quitta un jour, il y a plus de deux siècles, son pays natal, pour aller prêcher ces vérités dans l'Amérique du Nord, et y établir le règne de Dieu :

« Il y a, leur ai-je dit, sur les bords du Saint-Laurent, une nouvelle France, très attachée à l'ancienne, notre mère patrie, mais aussi, et avant tout, très attachée à l'Eglise et à la religion catholique. C'est Mgr de Laval, notre premier évêque, qui nous a appris à rester toujours Français et catholiques. »

Je leur exposai alors en peu de mots la carrière si méritoire de ce saint évêque, ses travaux apostoliques, ses vertus, sa vie de péni-

---

mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. » (*Hebr.*, XIII, 14).

tence et de mortification. Je leur fis voir que la gloire de ses travaux et de ses vertus rejaillit sur la contrée qui lui a donné le jour. Je les exhortai à se montrer dignes de leur ancien co-paroissien, Mgr de Laval, par une vie vraiment chrétienne, et surtout à prier beaucoup afin que l'Eglise leur permette d'honorer un jour sur ses autels leur illustre et saint compatriote.

« Vous avez vivement intéressé votre auditoire par le récit de la vie du vénérable François de Montmorency-Laval », m'écrit M. Cauchy, châtelain et maire de Montigny, au moment ou je termine cette lettre. Et il ajoute, avec sa bienveillance ordinaire : « Votre passage à Montigny laissera d'excellents souvenirs dans la population. »

Heureux serai-je, du moins, si j'ai pu contribuer à y réveiller quelque peu le souvenir de Mgr de Laval! Rien d'étonnant, du reste, que ce souvenir y soit si effacé: il y a plus d'un siècle et demi, que le nom de Laval est complètement disparu de cet endroit et qu'il n'y est plus question de cette famille. L'on semble, d'ailleurs, si indifférent, dans les campagnes de France, aux choses du passé!

Aujourd'hui l'attention des habitants de Montigny est vivement attirée sur notre saint

prélat. On leur a fait connaître sa vie, ses travaux, ses vertus, ils savent que l'on s'occupe de le faire canoniser, et ils paraissent s'intéresser à une cause qui doit leur être aussi chère qu'à nous-mêmes.

Prions, monseigneur, pour ce petit peuple de Montigny, qui laisse tant à désirer au point de vue chrétien. Il n'y a pas d'hostilité, chez lui, à proprement parler, mais beaucoup d'indifférence religieuse.

Recommandons-le à Mgr de Laval. Il me semble impossible que le pieux évêque reste indifférent, du haut du ciel, à la situation religieuse de son pays natal, et que celui qui a tant fait pour la religion dans notre propre pays n'obtienne pas pour le sien un retour à une foi plus pratique, à une vie foncièrement chrétienne....

V

Saint-André de l'Eure, 8 mai 1891.

Je vous ai promis, M. le Principal, quelques détails sur les paroisses que j'ai visitées aux environs de Montigny. Commençons par Brezolles.

C'est le chef-lieu du canton dont dépend Montigny. Les cantons eux-mêmes dépendent des archidiaconés. Brezolles est dans l'archidiaconé de Dreux.

Les curés de canton sont inamovibles, au point de vue civil et ecclésiastique : les autres ne le sont pas, et n'ont droit qu'au titre de *desservants*, de même que leurs paroisses ne sont que des *succursales*. Brezolles a dix-neuf succursales, dont douze seulement ont des curés résidents.

Le curé de canton, appelé aussi doyen ou curé-doyen, n'a pas, je crois, de véritable autorité sur ses confrères. Il me paraît être tout au plus, à leur égard, ce que sont nos présidents de conférences, ce qu'étaient nos anciens

archiprêtres. Ce qu'il y a de plus pratique dans son titre, à part l'inamovibilité, c'est que le gouvernement lui donne un traitement un peu plus considérable qu'aux autres [1].

Du reste, il y a parmi les cures de canton elles-mêmes des cures de première et de deuxième classe. Brezolles est de la dernière catégorie.

Les chefs-lieux de canton sont ordinairement de petites villes. Brezolles peut à peine mériter ce nom, car il y a à peine mille âmes.

Mais si Brezolles a peu d'importance au point de vue de la population, de l'industrie et des affaires, il est extrêmement intéressant au point de vue historique et archéologique.

Son nom lui vient d'un mot gaulois qui veut dire *broussailles*, *petit bois*, nous faisant ainsi remonter, dit un auteur, « à l'époque où les forêts qui couvraient notre sol furent essartées pour faire place à la civilisation du christianisme. »

La tradition assigne à Brezolles la plus haute antiquité. C'était un des endroits du pays chartrain les plus en vue pour le culte druidique. De larges et magnifiques voies

---

1. Inutile de faire remarquer de nouveau que ceci était écrit avant la suppression du Concordat.

romaines, dont on voit encore des traces, passaient par Brezolles ; et le pays se couvrit au moyen-âge d'un grand nombre de châteaux forts, où les seigneurs du Thimerais, alliés aux comtes du Perche et au roi de France, opposèrent aux invasions normandes une résistance invincible.

La seigneurie de Brezolles et de tout le Thimerais appartenait, au onzième siècle, à une noble famille du nom de Ribaud, qui reçut d'un de ses membres, *Albert* ou *Aubert* Ribaud, aussi remarquable par sa sainteté que par son courage, le nom patronymique d'*Aubert*.

Vous vous rappelez que Thomas Aubert était, vers la fin du quinzième siècle, seigneur de Montigny-sur-Avre et de Montuel [1].

Ingulfe Ribaud fonda, au commencement du onzième siècle, l'église de Brezolles en l'honneur de saint Germain d'Auxerre ; et son fils Albert, dont j'ai mentionné le nom tout-à-l'heure donna plus tard cette église, avec des biens considérables, à l'abbaye de Saint-Père de Chartres. Dans le contrat de donation, il n'oblige les moines qu'à prier pour le salut de son âme et de ses parents. Il les exempte de

1. Voir plus haut, p. 31 et 32.

taxes, de dîmes et de corvées, « afin qu'ils s'occupent seulement de la prière. »

« Si quelqu'un de mes héritiers ou autres, ajoute-t-il, veut s'opposer à cet acte de ma volonté, s'il ne se repent pas et ne donne pas satisfaction aux moines, qu'il soit précipité dans l'enfer pour y subir éternellement les peines de son crime, avec Anne, Caïphe, Ananias, Saphire et le traître Judas. »

L'abbé de Saint-Père nommait à Brezolles un prieur-curé. Le prieur de Brezolles était donc un Bénédictin ; celui de Montigny, un chanoine-régulier de Saint-Augustin.

L'église primitive de Brezolles fut incendiée au douzième siècle, mais reconstruite aussitôt. Le château fort, la tour et l'église, tout cela tenait ensemble. Le château a disparu ; mais la tour reste, avec au moins une partie de l'ancienne église. C'est, avec la fameuse tour de Verneuil, l'un des plus beaux monuments historiques de ce pays.

L'abbé Chasles, doyen de Brezolles, m'a conduit lui-même dans son église, et m'a indiqué l'endroit où se trouvaient autrefois le prieuré, le cimetière, le château, etc. Il porte beaucoup d'intérêt à la cause de Mgr de Laval, « qui doit être dans le ciel, dit-il, l'un des pro-

tecteurs de ce pays ». C'est un des prêtres les plus édifiants que j'aie rencontrés [1].

Du reste, j'ai admiré déjà bien des fois la vie de ces bons curés de France. Ils ne sont pas riches, en général; ils ne reçoivent du gouvernement qu'une bien petite pitance, peu proportionnée à leur mérite, à leurs talents, à leurs travaux. Mais comme ils savent bien tirer parti de tout! Leur maison et leur église sont généralement propres et bien entretenues; leur table frugale, mais exquise: le petit jardin qui entoure le presbytère est ordinairement un modèle d'horticulture; ils y passent leurs moments de loisir à disposer leurs espaliers, à tailler leurs vignes et leurs arbres, à améliorer la culture de leurs légumes. Un tout petit lopin de terre dont la commune leur abandonne l'usage leur procure ordinairement leur petite provision de légumes et de fruits.

Certes, ils sont loin d'être gâtés par les consolations spirituelles. Mais ils ne s'en livrent pas moins avec un zèle infatigable à leur ministère paroissial: j'ai vu tout-à-l'heure M. le doyen de Saint-André faire son mois de Marie pour une douzaine de femmes pieuses avec

---

1. L'abbé Chasles était curé de Brezolles depuis 1881.

autant de solennité et d'entrain que si l'église avait été remplie de fidèles.

Le clergé français aime l'étude, se tient au courant, amasse des trésors de science. Espérons qu'avec le temps il réussira à se rapprocher de plus en plus du peuple, à triompher de vieux préjugés, dont nous ne pouvons comprendre, en Amérique, toute la puissance, et reconquerra la salutaire influence à laquelle il a droit, et qui serait si nécessaire pour contrebalancer tant d'influences néfastes. « En définitive, disait un jour Mgr Mermillod, le peuple sera avec ceux qui l'auront le plus aimé et le mieux servi. »

Des dix-neuf communes du canton de Brezolles, j'en visitai quatre, à part Montigny : Bérou, Rueil, Fessanvilliers et Revercourt. Ces deux dernières ont leur église, leur presbytère, leur cimetière, et avaient autrefois un curé résident. Elles sont desservies aujourd'hui par le curé de Montigny et offrent d'ailleurs peu d'intérêt.

La seigneurie de Revercourt a appartenu à la famille de Mgr de Laval. Mais le château actuel d'Arbouville, qui est sur son territoire, est moderne.

J'ai remarqué dans le cimetière de Revercourt, sur une pierre sépulcrale, le nom de

Boquet, qui m'a fait penser à ce bon serviteur des Jésuites que la Mère de l'Incarnation, dans son langage pittoresque, appelait le « courrier apostolique ».

Rueil et Bérou, comme Montigny, sont tout-à-fait sur la frontière du département d'Eure et Loir. Le voisinage de la rivière Avre et le grand nombre de bosquets et de collines qu'elles renferment font de ces deux communes un pays charmant.

Montbaudry et Alaincourt sont deux petits hameaux qui appartenaient autrefois à la famille de Laval. Le premier est tout près de Rueil, mais dans le département de l'Eure; le second, près de Montigny.

Tout près de Montigny, aussi, dans le département de l'Eure et le diocèse d'Evreux, se trouve la jolie commune de Courteilles. J'ai vu là le château où résidait le bon et honnête duc de Richelieu, qui fut ministre sous la Restauration [1]. Ce château occupe une belle position sur une colline, en face de Montuel. Le duc de Richelieu repose dans le cimetière qu'entoure la petite église de Courteilles.

---

1 « Jamais il n'a existé un plus beau caractère que le sien, une plus belle âme. » (*Souvenirs du chevalier de Cussy*, t. I, p. 153).

Tillières-sur-Avre, également dans le diocèse d'Évreux, mais tout près de Montigny, est une paroisse importante, de plus de douze cents âmes. C'est une station de chemin de fer sur la ligne de Paris à Granville ; et il y règne beaucoup de mouvement et d'activité. L'église de Tillières est très belle : le chœur, surtout, est remarquable par ses sculptures et son cachet d'antiquité.

C'est à Tillières qu'était curé, il y a quatre ans, l'abbé Meugnier. Il a été transféré, depuis, au chef-lieu de canton, Saint-André [1]. Je lui devais une visite.

Vous vous rappelez, M. le Principal, le service qu'il me rendit lorsque j'entrepris d'écrire la vie de Mgr de Laval. Sur le lieu de naissance de notre prélat, nous ne savions à peu près rien [2]. J'avais vu pourtant quelque part une lettre de Mgr de Laval adressée « à Monsieur le maître de poste de Tillières, pour remettre à M. de Montigni, à Montigni ». J'écrivis au curé de Tillières. Il me répondit aus-

---

1 Il est maintenant curé-doyen de Broglie, arrondissement de Bernay.

2 L'abbé Bois faisait naître Mgr de Laval « à Laval, dans le Maine ! » l'abbé Edmond Langevin, comme M. de Latour, « dans le diocèse de Chartres », mais sans plus de précision.

sitôt qu'en effet il y avait un Montigni près de Tillières, que la famille de Laval y avait habité autrefois, et que j'avais lieu de croire que le premier évêque de Québec était né à Montigny-sur-Avre. Peu de temps après, la lettre de M. Tremblay, indiquant clairement Montigny comme « le lieu de naissance » de Mgr de Laval, vint confirmer l'assertion de M. le curé de Tillières.

Saint-André est à peu près à mi-chemin entre Dreux et Evreux où je me rendais.

Je quittai Montigny-sur-Avre pour Tillières à midi, saluai en passant les curés de Bérou et de Tillières [1], et pris à deux heures le train pour Dreux sur la ligne de Paris à Granville.

De Dreux à Evreux il y a une autre ligne de chemin de fer, qui suit la vallée de l'Eure. On passe près de Saint-George, où la rivière Avre se jette dans l'Eure, près de la forêt d'Ivry, non loin de cette plaine fameuse illustrée à jamais par la victoire que Henri IV remporta sur la Ligue, après avoir électrisé ses soldats par cette parole désormais historique : « Regardez mon panache blanc. Suivez-le ; vous le trouverez toujours au chemin

1. Le curé de Bérou était l'abbé Tardiveau, celui de Tillières, l'abbé Lécuyer.

de l'honneur et de la gloire. » Puis, après la victoire, au maréchal de Biron, qui le complimentait : « M. le maréchal, dit-il, il faut louer Dieu, car la victoire vient de lui seul ! [1] » N'est-ce pas, presque mot pour mot, la parole de notre Montcalm, après Carillon ?

La vallée de l'Eure est d'une grande richesse. C'est une autre Beauce, un jardin à perte de vue.

J'admire de plus en plus la campagne, en France. Il n'y a pas ici, comme chez nous, ces clôtures disgracieuses qui gâtent l'aspect d'une vallée ou d'une colline. Les maisons ne sont pas isolées, non plus, comme au Canada : elles sont ordinairement groupées, au moins trois ou quatre ensemble. Les métairies, avec leurs communs et leurs dépendances, sont généralement entourées d'un mur en pierre, comme avait fait Mgr de Laval pour sa Grande-Ferme de Saint-Joachim ; et, en dehors de cela, c'est la campagne vaste et dégagée, dans toute son étendue.

Partout, des chemins construits à la perfection, bien arrondis et empierrés, sans jamais de boue ni d'ornières ; et çà et là, sur le bord de la chaussée, des tas de pierre concassée, afin

---

1. Mennechet, *Histoire de France*, t. II, p. 172.

d'avoir toujours sous la main les matériaux nécessaires pour la réparer au besoin.

Toujours aussi des arbres plantés le long des voies publiques, autour des métairies, çà et là dans les champs : ce qui donne à la campagne française un air incomparable de fraîcheur, de gaieté, de salubrité.

Les métairies et les murs qui les enferment sont souvent revêtus d'espaliers chargés de fruits et se perdent sous des massifs de verdure.

Toutes les gares de chemin de fer, même aux stations les moins importantes, sont autant de villas agréables, bien entretenues, du plus gracieux aspect, généralement entourées d'arbres et de riants jardins.

Et partout dans les champs quelle perfection de culture, quelle variété de produits ! la vigne, les céréales, les légumes, les fruits de toutes sortes.

Y a-t-il un peuple plus industrieux, plus laborieux, plus aguerri au travail et à la fatigue que le peuple français? Avec cela, pas de luxe, pas de dépenses folles pour les habits, pour le mobilier, pour la nourriture ; mais toujours une propreté exquise sur la personne : je n'ai jamais eu de répugnance à voyager, même en troisième, avec le paysan français.

Si seulement le peuple français avait un

peu plus de religion ! Chose singulière, tandis que chez nous c'est dans les campagnes surtout que la foi est encore vive, et que c'est plutôt quelquefois dans la classe instruite que le sentiment religieux est quelque peu effacé, ici, en France, c'est le contraire. Les classes éclairées sont généralement religieuses, attachées à la foi, et pratiquantes : il y a du moins un retour marqué vers des idées saines, un rapprochement sérieux vers le clergé et vers l'Eglise. Mais les populations rurales, ainsi que la classe ouvrière des villes, semblent absorbées dans la matière et n'ont presque plus de vie chrétienne. Des préjugés grossiers et invétérés aveuglent leur esprit, et les mettent en défiance contre le prêtre, que l'on soupçonne de vouloir ressusciter la dîme, les corvées et différents abus de l'ancien régime. Il ne faudrait pas généraliser, toutefois, et appliquer cela à tout le pays ; mais c'est bien là, je crois, le tableau de plusieurs parties de la France.

J'ai dit que les curés français, en général, sont loin d'être gâtés par les consolations spirituelles. C'est bien le cas, en particulier, pour le vénérable curé de Saint-André. Et cependant, quel homme distingué, intelligent et instruit ! Quel prêtre zélé, poli et affable, à

l'abord facile, au maintien grave et vénérable ! Espérons qu'avec le temps il fera de Saint-André une paroisse aussi religieuse que la nature et l'industrie l'ont rendue riche et prospère.

Mais c'est là surtout l'œuvre de Dieu. Prions beaucoup pour la France, M. le Principal. Après tout, y a-t-il un seul peuple qui ait autant de vitalité et de ressources pour les bonnes œuvres que le peuple français? N'est-ce pas la France qui est à la tête de la civilisation et des idées généreuses dans le monde? *Gesta Dei per Francos!* Dieu ne permettra pas que la France périsse. Elle redeviendra chrétienne [1].

Je passe la nuit à Saint-André, et demain, dans la matinée, je prendrai le chemin d'Evreux . . .

---

1 « Il ne faut jamais se hâter de penser du mal de la France », dit Madame Arvède Barine. (*Louis XIV et la Grande Mademoiselle*, p. 85). Et Henri de Noussane : « Ne désespérons pas de la France. Quand elle semble au dernier degré de sa perte, elle touche au premier degré de son salut. . » (*Des faits, des hommes, des idées*, p. 286).

VI

Evreux, 11 mai 1891.

Evreux est certainement l'endroit de la vieille France qui compte le plus dans la vie de Mgr de Laval.

C'est le diocèse de Chartres, sans doute, c'est Montigny-sur-Avre qui lui a donné le jour. Mais outre que Montigny est tout-à-fait sur les confins du diocèse, qu'il est même un peu plus près d'Evreux que de Chartres, c'est avec Evreux que la famille de Laval devait avoir le plus de relations.

Le siège épiscopal d'Evreux était occupé par Mgr de Péricard. C'était un évêché très important comme bénéfice et comme revenu. L'évêque d'Evreux était baron de Condé, de Broville et d'Illiers; et il avait quatre hautes justices: le temporel de l'évêché, et les justices de Condé, d'Illiers et des Beaux de Bretheuil. La baronie d'Illiers était la plus considérable pour les fiefs qui en relevaient...[1]

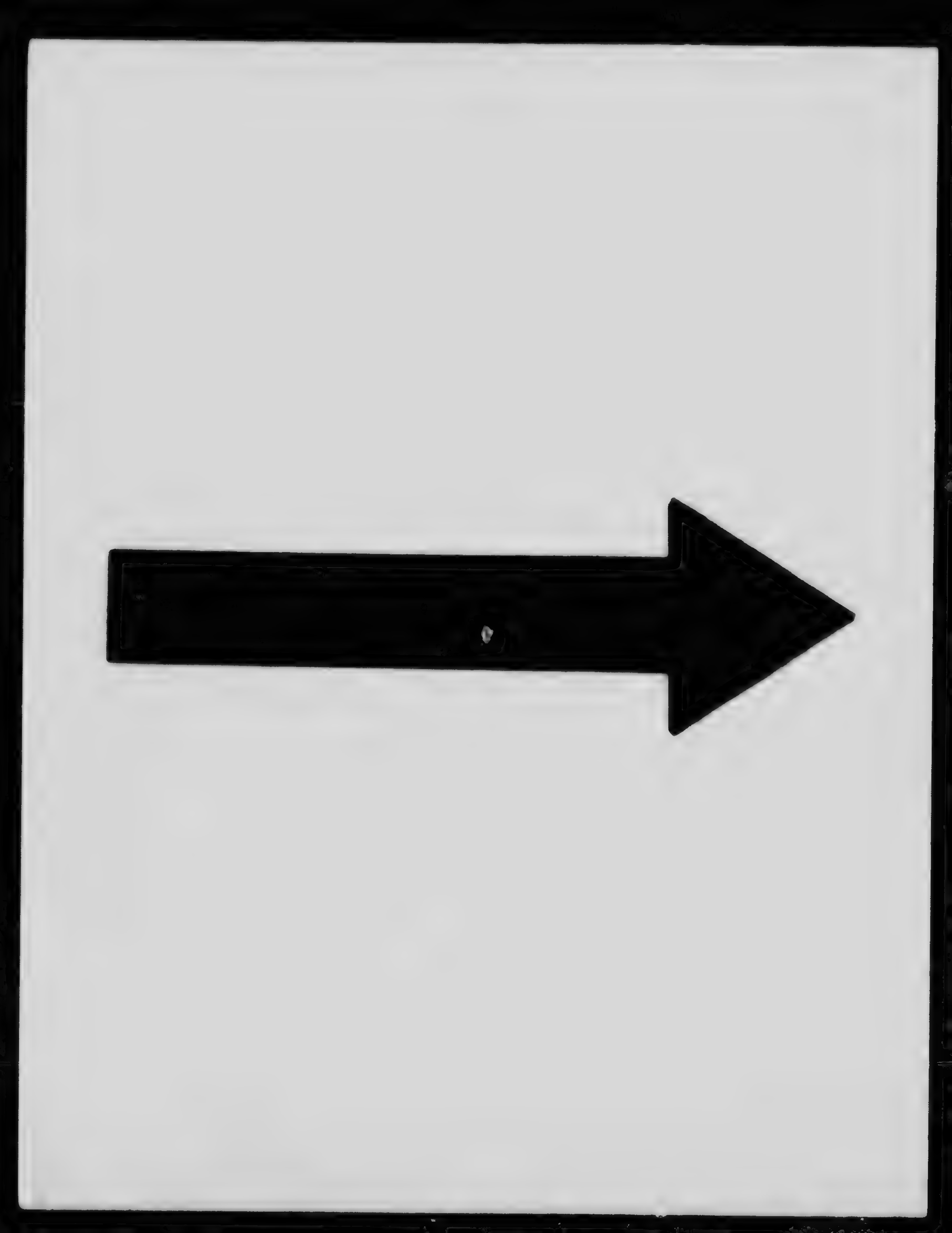
---

1 Archives de l'évêché d'Evreux, Pouillé du diocèse, 1777.

François de Péricard était le frère de Mme de Laval. Ce fut probablement lui qui la maria avec le seigneur de Montigny et l'aida de ses conseils pour la bonne éducation de ses enfants. C'est lui qui fit la bénédiction de l'église de Montigny (1618). C'est lui probablement qui baptisa le premier évêque de Québec, et qui confia plus tard son éducation aux Jésuites du collège de La Flèche.

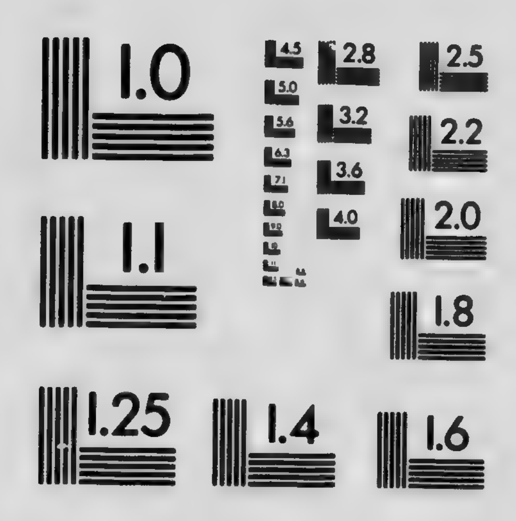
Il s'intéressa à la famille de Laval; il en fut l'appui et le soutien, surtout après la mort du seigneur de Montigny (1636). Il fut le grand consolateur de Mme de Laval dans les terribles épreuves qu'elle eut à supporter durant son veuvage, lorsqu'elle perdit successivement trois de ses enfants, qui lui furent enlevés à la fleur de l'âge (1642, 1644, 1645).

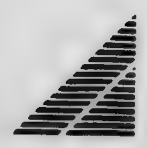
On le voit dès 1637 donner un des canonicats de son église au jeune François de Laval, qui n'a encore que quinze ans: évidemment pour l'aider à continuer ses études au collège de La Flèche. Deux ans plus tard, il lui en confère un autre plus important, toujours dans le même but. François de Laval était encore « clerc du diocèse de Chartres »; mais je me figure que durant sa jeunesse l'évêché d'Evreux fut le séjour favori de ses vacances et de ses loisirs. Que de fois, sans doute, jeune lévite,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

il figura dans les cérémonies de la cathédrale !

Mais voilà que des liens plus étroits viennent l'attacher à l'église d'Evreux. C'est comme « prêtre du diocèse d'Evreux » qu'il en devient archidiacre en 1648 [1] : il s'est donc détaché complètement du diocèse de Chartres, pour s'incorporer à celui d'Evreux, où il exerce pendant cinq années entières les fonctions d'archidiacre. Suivant toute probabilité, il appartenait encore à ce diocèse lorsqu'il fut nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-France.

J'avais hâte de voir la cathédrale, et le palais épiscopal d'Evreux. Ce fut avant-hier ma première visite ; et j'eus le bonheur de trouver de suite un excellent cicerone dans la personne de M. le chanoine Odieuvre, l'habile directeur de la *Revue catholique de Normandie*, dont je devins plus tard l'humble collaborateur.

Les deux édifices de la cathédrale et de l'évêché d'Evreux se tiennent par un magnifique cloître ogival, que l'on dit être du quinzième siècle ... Ils remontent certainement au temps de Mgr de Laval, et bien au delà.

---

1 Archives de la Préfecture, Pouillé du diocèse d'Evreux.

Le palais épiscopal, très vaste, vraiment monumental, bien conservé, a tous les caractères d'un vieux château féodal : murs d'au moins six pieds d'épaisseur, sculptures antiques, fenêtres petites et clairsemées, magnifique tour polygonale, etc.

Il y a dans une des grandes pièces du château, pièce immense et très élevée, une galerie presque complète des portraits des anciens évêques. Ils sont très nombreux ; et parmi eux l'on me montre celui de Mgr de Péricard. J'ai lieu d'espérer que l'évêque d'Evreux m'en donnera une photographie. Je me suis déjà procuré celle du château.

La cathédrale, gothique comme toutes les anciennes cathédrales de France, a été construite par parties et à diverses époques. On assure que la nef principale est du douzième siècle : elle s'élève à une hauteur prodigieuse. L'édifice, dans son ensemble, est beau, régulier, majestueux.

Il y avait autrefois, dit-on, sur l'emplacement de cette cathédrale, un temple de Diane ; et l'on me montre, à l'endroit où l'on est à réparer l'édifice, des restes de pavé que l'on prétend avoir appartenu à ce temple antique.

Saint Taurin, le filleul et l'ami du grand pape saint Clément, arriva tout jeune dans les

Gaules, vers l'an 70 de l'ère chrétienne, avec saint Denys l'Ionien, premier évêque de Paris. Fils d'un père payen et d'une mère chrétienne, sainte Euticie, il avait quitté Rome, sa ville natale, pour évangéliser la vieille nation gauloise, incorporée depuis peu à l'immense empire romain.

Quelques années plus tard (93), Denys le fait évêque, et l'envoie vers les Eburovices, l'un de ces petits peuples intéressants dont les Commentaires de Jules César ont immortalisé la valeur et le patriotisme [1].

Taurin se rend à Evreux. Sa vie et son apostolat ne sont qu'un tissu de merveilles et d'actions héroïques. En un instant il a converti Evreux à la foi catholique et renversé le temple de Diane.

Mais avant de mourir il prédit à ses nouveaux prosélytes la ruine complète de la cité d'Evreux. Une horde germano-scandinave s'abat en effet sur le pays, met tout à feu et à sang, et en disperse les habitants. Ceux-ci se répandent par toute la Gaule et deviennent à leur tour apôtres du christianisme [2].

---

1 *Commentarii de Bello gallico*, lib., III, n. 17.

2 N'est-ce pas aussi ce que l'on racoute de nos bons sauvages micmacs et abénakis ?

L'évêché d'Evreux ne se releva qu'à la fin du troisième siècle [1]. Mais son origine date du premier siècle de l'ère chrétienne.

J'ai assisté hier à la grand'messe et aux vêpres dans la cathédrale où Mgr de Laval exerça sans doute bien des fois les fonctions sacrées. Les cérémonies s'y font avec cette perfection et cette majesté que vous avez pu remarquer dans la plupart des grandes églises de France, où l'apparât du culte extérieur tient une si grande place.

Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est que tout y est beaucoup plus « comme à Québec » que ce que j'ai vu partout ailleurs. Le prône, les annonces, la manière de les faire, le plain-chant, les cantiques, le chant de l'épître et de l'évangile, la tenue des enfants de chœur, etc, tout, enfin, m'a paru absolument « comme à Québec. » A Chartres, au contraire, c'est plus « comme à Montréal. »

Au reste, je suis également frappé de la ressemblance des types, des physionomies, des allures que je vois ici, avec les nôtres au Canada. Ce sont bien les mêmes visages que chez nous, la même cordialité, la même bonne

---

1 Archives de l'évêché d'Evreux, Pouillé du diocèse, 1777.

franquette ; la même prononciation, aussi, ou à peu près, les mêmes circonlocutions. On vous abordera, par exemple, en vous disant, comme au Canada : « On est bien, je suppose, aujourd'hui... On ne s'ennuie pas trop, par ici... »

En arrivant à la cathédrale, hier matin, pour dire la sainte messe, j'ai rencontré l'archidiacre actuel d'Evreux, le successeur, par conséquent, de Boudon et de Mgr de Laval, l'abbé Filion : « Vous avez écrit, me dit-il, la Vie du prédécesseur de Boudon à l'archidiaconé d'Evreux ; eh bien, vous allez célébrer dans la chapelle de Boudon, à l'autel où il a dit la messe durant près d'un demi-siècle, et où j'ai le bonheur de la dire moi-même tous les jours. »

Je l'ai remercié de tout cœur de la faveur qu'il voulait bien me procurer.

Boudon est inhumé dans le caveau de cette chapelle : il y a une inscription qui nous l'indique [1]. Cette inscription est gravée sur la

---

1. Ici repose
Henri-Marie Boudon
Archidiacre d'Evreux
Humble et sçavant
De la science des Saints
Pour l'honneur
De Dieu seul

muraille. Il y en a une autre en latin, sur le pavé : elle porte en tête la devise favorite de Boudon : *Deo soli* [1].

A l'autre extrémité d'Evreux se trouve la vieille église de Saint-Taurin, si belle, si vénérable. Elle paraît être de construction beaucoup plus ancienne encore que la cathédrale, et faisait partie, dit-on, d'une abbaye bénédictine de Saint-Maur. On y vénère le tombeau de saint Taurin.

En allant à Saint-Taurin, on passe devant l'ancien séminaire des Eudistes : il sert aujourd'hui de palais de justice et de prison. On reconnaît encore très bien la façade de l'église qui faisait partie de ce séminaire, et le Sacré-Cœur qu'y avait fait sculpter le P. Eudes. Cette église est, si je ne me trompe, la première qui fut solennellement dédiée en France au Sacré-Cœur de Jésus.

Près de Saint-Taurin se trouve le grand

Il fut zélé, pauvre, patient
Il honora Marie et les SS. Anges
Et mourut dans le Seigneur
Le 31 août 1702
Agé de 78 ans, 7 mois, 17 jours

In memoriâ æternâ erit justus. (Ps. III).

1. « A Dieu seul. »

séminaire actuel, tenu par les Lazaristes. Il y a là une bibliothèque et des archives où j'aurai quelques recherches à faire. L'abbé de Bruynes, l'un des prêtres de la maison, m'a accueilli avec beaucoup de bienveillance. Il m'a montré un petit paquet qu'il conserve comme une relique précieuse. Sur l'enveloppe je lis, avec la signature du Frère Houssart, absolument comme sur un paquet semblable que m'avait montré le marquis de Lévis [1]: « Partie d'un linge que j'ai trempé dans la poitrine de Monseigneur de Laval de Montmorency, premier évêque de Québec, le jour de son décès, lorsqu'on l'ouvrit pour ôter son cœur. Le sixième de may 1708. »

« Je tiens cette relique, me dit l'abbé de Bruynes, de M. le comte de Maistre, un de nos principaux citoyens d'Evreux. Vous ferez bien de voir ce monsieur : il peut avoir d'autres souvenirs de Mgr de Laval. »

En effet je suis allé présenter mes hommages au comte de Maistre le jour même de mon arrivée à Evreux. C'est un excellent catholique, père de dix enfants, dont deux sont religieuses, deux sont jésuites, et un autre fait son grand séminaire à Saint-Sulpice de Paris.

---

1 Voir plus haut, p. 18.

Il est le petit-fils de l'illustre Joseph de Maistre. Sa tante, Anne-Nicole de Maistre, sœur de son père, épousa en 1833 Eugène-Alexandre de Montmorency-Laval, le dernier duc de Laval [1], qui mourut en 1851 sans laisser de postérité.

Le duc de Laval habitait le château de Beaumesnil, où il jouissait, paraît-il, de la réputation d'un saint. Sa veuve, Anne-Nicole de Maistre, hérita de ce château, puis le laissa en mourant à son neveu le comte de Maistre, qui réside à Evreux. Il y a dans ce château un ancien portrait de Mgr de Laval. Le comte m'a promis de m'en donner une photographie [2].

Il a poussé l'amabilité jusqu'à venir me rendre ma visite à mon hôtel et m'inviter à dîner chez lui. Je l'ai rencontré aussi hier après-midi chez les Jésuites.

Les Révérends Pères ont sur la colline d'Evreux un vaste établissement d'éducation qu'ils dirigent sous le nom d'Ecole libre de

---

1 Voir plus haut, p. 16.

2. Je la conserve avec soin, avec celle qui me vient du comte de Couronnel, par l'entremise du marquis de Lévis, et une troisième que j'ai reçue des descendants de la famille de La Varende, de Rennes.

Saint-François de Sales [1]. Ce grand collège se voit de loin et domine toute la ville. On s'y rend par des avenues superbes, agréablement bordées d'arbres. Il est entouré de riants parterres, et touche à la grande forêt d'Evreux.

J'étais monté là pour avoir une vue d'ensemble d'Évreux. Cette ville, avec ses quinze mille habitants, repose au fond d'un vallon délicieux où les eaux de l'Iton répandent une douce fraîcheur. Elle est entourée de riantes collines, et comme enveloppée dans un riche manteau de verdure.

Les Révérends Pères, auxquels j'allai présenter mes hommages, m'invitèrent à une séance de jeux qui venait précisément de commencer dans la grande cour des élèves. Une estrade y était installée pour les visiteurs. J'y montai à côté du supérieur et du comte de Maistre.

La cour était brillamment ornée d'oriflammes : on y respirait un air de fête. La joie était sur tous les visages.

---

1. L'Ecole libre de Saint-François de Sales est maintenant sous la haute direction de M. le chanoine Odieuvre, qui en est le Supérieur, tout en gardant l'administration de la *Revue catholique de Normandie*. M. le chanoine de Maistre, fils de feu le comte de Maistre, est le préfet des études et de discipline de cette excellente institution.

Voici le programme de la séance : il a été très bien exécuté : Fanfare. — Courses-vitesse. — Echasses. — Escrime. — Fanfare. — Chars. — Courses-haleine. — Chars. — Boucliers. — Fanfare.

Il me semble que des séances et des exercices de ce genre, pourvu qu'on n'en abuse pas, ont leur raison d'être dans une maison d'éducation. Non seulement ils contribuent au développement des facultés physiques, ce qui a bien son importance, mais ils brisent un peu la monotonie de la vie d'écolier, ils attachent les jeunes gens à leur *Alma Mater* et leur laissent d'agréables souvenirs.

Pour ma part, je me suis franchement intéressé à ce concours de jeux, à ce déploiement savant d'exercices gymnastiques, dont bien des détails étaient absolument nouveaux pour moi.

Ce matin, j'ai assisté à une séance d'un autre genre : une profession religieuse au monastère des Ursulines, présidée par l'évêque. Ces religieuses appartiennent au même Ordre que nos Ursulines de Québec ; et j'ai été agréablement réjoui de voir et d'entendre à Evreux ce que j'ai vu et entendu bien souvent autrefois au vieux monastère de Marie de l'Incarnation, du temps de Mgr Baillargeon et du vénéré Père Le Moine. C'étaient bien les

mêmes cérémonies, jusque dans les plus petits détails, les mêmes chants, les mêmes modulations suaves et touchantes.

Une seule chose tranchait un peu trop, dans cette séance, où tout avait été jusque là si calme et si suave : la parole véhémente du prédicateur, un homme du Midi, dont la bouche jetait feu et flammes à propos des dernières persécutions religieuses. « Quel est son nom ? » demandai-je discrètement à mon voisin. — « Sabatier », me répondit-il.

Le nom d'un ancien musicien, autrefois à Québec, que beaucoup de Québecois, sans doute, se rappellent encore, qui touchait admirablement le piano, et tirait de cet instrument des accents si passionnés !

Je sortis tout ému de l'église, et m'en allai respirer un air plus calme aux archives départementales de l'Eure....

VII

Evreux, 14 mai 1891.

Les archives départementales de l'Eure, M. le Principal, sont un modèle du genre. Attachées à la Préfecture, comme toutes les archives départementales, elles occupent cependant un bâtiment complètement à part, isolé, distinct, dont tous les matériaux sont à l'épreuve du feu.

Ce bâtiment s'élève dans un magnifique jardin, à l'ombre de grands arbres, au milieu de riants parterres. De larges baies laissent pénétrer la lumière avec abondance dans les salles de travail; mais c'est une lumière tamisée pour ainsi dire à travers le feuillage. L'air est pur, délicieux, tout imprégné d'émanations de fleurs.

A l'ombre des arbres, reposent quelques sarcophages antiques: on me dit que ce sont des tombeaux romains qu'on a exhumés dans les environs de la ville.

Le chef du bureau des archives, M. Lecoq, est un homme extrêmement instruit et ren-

seigné sur tout. D'une affabilité inlassable, non seulement il se prête à toutes vos demandes, mais il va au devant de vos désirs, vous indique la voie que vous devez suivre et vous aide lui-même dans vos recherches.

C'est le type de l'homme bienveillant et courtois.

Il a mis de suite à ma disposition quelques vieux pouillés, où j'ai trouvé des détails précieux.

« Ces pouillés, me dit-il, ont une grande valeur : ils sont très anciens, et ont été faits sur les documents originaux qui n'existent plus. — Comment tous ces documents ont-ils donc disparu de partout ? — La révolution, vous savez.... Les révolutionnaires avaient intérêt à faire disparaître les titres de propriété...., et avec ces titres une foule d'autres documents ont été détruits.... »

Puis il me montre dans un des vieux pouillés dont je viens de parler les nominations de Mgr de Laval comme chanoine, puis comme archidiacre d'Évreux, les dates de ces nominations et les dates de prise de possession. François de Laval fut chanoine d'Evreux à partir du 25 septembre 1637 jusqu'au 10 octobre 1648, tout le temps, mais en deux périodes distinctes. Son premier canonicat, de 1637 à 1639, était

fondé uniquement sur les revenus du *Sceau de l'évêché*. Le second, de 1639 à 1648, était un des *Huit de l'ancienne fondation*.

Les bénéficiers ecclésiastiques devaient de temps en temps faire au Roi la déclaration de leurs biens et de leurs propriétés. Bon nombre de ces pièces déclaratoires sont conservées aux archives et nous donnent une idée du revenu de certains bénéfices. Voici quelques lignes des « Déclarations et états des biens et revenus du chapitre de l'église cathédrale d'Evreux » :

« Aux Huit chanoines de l'ancienne fondation de l'église de Notre-Dame d'Evreux appartient un noble fief nommé le fief des Huit chanoines, dont le fief est assis en la paroisse d'Angerville près Evreux, et s'étend en la ville et bourgeoisie d'Evreux, paroisses de Saint-Aquilin, de Notre-Dame de la Ronde, et ailleurs ; item iceux Huit chanoines, au droit et à cause de leur dit fief, et chacun d'eux ensemble ou chacun à part soi, ont droit et peuvent avoir chiens, filets et philopes pour chasser, eux ou l'un d'eux, à cri et à cor, en leur dit fief, terre et seigneurie d'Angerville, à toutes bêtes quelconques ; item, ils ont, au droit de leur dit fief, toutes les bêtes sauvages qui sont estranglées des loups. » (Déclaration de 1400).

Par une déclaration de 1521, les chanoines reconnaissent posséder « le corps de l'église, le cimetière et le bien capitulaire et le cloître, où sont situées, construites et assises plusieurs maisons au nombre de quarante ou quarante-cinq, appropriées pour les logis des doyens, archidiacres, chanoines, etc, le tout contenant dix acres de terre ou environ ; ils perçoivent en outre plusieurs rentes sur la recette du Roi en la vicomté d'Evreux pour les obits et anniversaires du sieur d'Ailly, de Marguerite, comtesse d'Évreux, de Philippe, roi de Navarre, du comte Simon et du comte Louis ».

Une autre déclaration de 1521 expose « que les Huit chanoines de l'église cathédrale d'Evreux ont été fondés dès l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 87 ou environ, au temps que Monsieur saint Taurin, premier évêque d'Evreux, envoyé ès parties du dit lieu d'Evreux par Monsieur saint Denis, convertit à la foi catholique le comté d'Evreux qui lors était, et tout le peuple d'icelui diocèse ; que la plupart des chartes, lettres et titres du temporel du dit chapitre, ont été brûlés et ars, quand la dite église fut arse l'an 1356, et le demeurant perdu, dissipé et gasté à la prise et réduitte dernière de la dite cité, et avec ce la plupart de leurs rentes et revenus sont inutiles, parce

que les faubourgs ont été par la guerre démolis avec une partie de leurs terres pour l'accroissement des fossés de la cité ».

« Tiennent les dits sieurs et chapitre, de temps immémorial, en la côte appelée vulgairement le Jardin l'Evêque, au dit Evreux, deux acres trois verges et demie de terre plantés en vignes, avec deux acres de jardinage et pré ; item, les dits sieurs tiennent de Sa Majesté immédiatement et possèdent un fief de la paroisse de Quittebœuf, nommé le fief aux Pilliers, autrement le fief du chapitre, à cause duquel fief ils ont droit de basse justice, hommes et tenants roturièrement. » (Déclaration de 1673).

Tout cela nous donne une idée de la prébende des Huit chanoines, dans laquelle Mgr de Laval, quand il était chanoine d'Evreux, avait sa part.

Il se démit de son canonicat le 10 octobre 1648 ; et comme le siège d'Evreux était vacant — Mgr de Péricard était mort en 1646 —, le Roi, en vertu de la régale, nomma chanoine à sa place Jacques de Cherville, « à charge de trois cents livres de pension annuelle, » payable à François de Laval, « la dite pension créée en sa faveur. »

Il était prêtre depuis un an seulement, et

avait sans doute à prendre soin de sa mère, veuve depuis douze ans.

Deux mois après sa démission comme chanoine, le 7 décembre 1648, Jacques Du Perron, devenu évêque d'Evreux, lui confère « l'archidiaconé d'Evreux dans l'église cathédrale de la dite ville. » Il est désigné dans l'acte comme « prêtre du diocèse d'Evreux. » Puis il prend possession de son archidiaconé « par procureur [1] ».

Il remplace comme archidiacre un homme très distingué, et de grande famille, Jacques Ledoulx de Melville, qui devint « Hault Doyen de l'église cathédrale d'Evreux, » s'occupa de bonnes œuvres, fonda le séminaire des Eudistes à Evreux, et mourut le 11 février 1680.

François de Laval fut cinq ans archidiacre d'Evreux, et résigna à la fin de 1653 « en faveur » de Boudon.

Dans un autre pouillé, je trouve la liste des paroisses qu'il avait à visiter, leur revenu, et ce que chaque curé et les trésoriers de chaque église devaient lui payer. Il y avait dans

1. Ce bénéfice ecclésiastique, ce n'est donc pas à son oncle qu'il le doit, comme je l'ai écrit dans la *Vie de Mgr de Laval* (t. I. p. 48), d'après un faux renseignement, mais au successeur de son oncle décédé depuis plus de deux ans.

l'archidiaconé d'Evreux cent cinquante-cinq églises paroissiales et quatre succursales soumises à sa visite. L'archidiaconé était divisé en quatre doyennés, les doyennés de la Croix, de Pacy, de Vernon et d'Ivry ; et les curés-doyens, comme tels, avaient aussi quelque chose à payer en plus à l'archidiacre.

Le diocèse comprenait deux autres archidiaconés, celui de Neubourg, qui avait cent-dix-neuf paroisses et deux annexes, celui d'Ouches, qui renfermait deux cent cinquante-trois paroisses.

Les circonscriptions actuelles des archidiaconés et des doyennés du diocèse d'Evreux ne sont pas les mêmes qu'autrefois.

« Il est possible, me dit M. Lecoq, qu'il y ait dans les archives des paroisses soumises autrefois à la visite de M. de Laval comme archidiacre quelques traces de son passage, des approbations de comptes de fabrique, ordonnances, avis, etc. On en a trouvé pour Boudon [1] ».

Ce qui est certain, c'est que, d'après les témoignages de Mgr Servien et de M. Picques

1. L'évêque d'Evreux voulut bien faire faire des recherches, et envoya une circulaire à ses curés à ce sujet, mais sans résultat.

dans les informations canoniques, Mgr de Laval remplit ses fonctions d'archidiacre avec la plus parfaite exactitude.

« Mgr de Laval, dis-je à M. Lecoq, a été abbé commendataire de l'abbaye de l'Estrée. N'avez-vous pas quelques documents sur cette abbaye ? — Vous avez passé, me dit-il, tout près de l'ancienne abbaye de l'Estrée. »

Et il me montre deux pièces importantes : la nomination par Mgr de Laval, en date du 11 mai 1675, de son frère « Henri de Laval, prieur claustral de l'abbaye de la Croix-Saint-Leuffroy », comme son procureur pour l'administration de ses abbayes en France ; puis un autre document, en date du 17 mars 1681, dont voici le titre :

« Déclaration du bien et revenu temporel de l'abbaye de Notre-Dame-de-l'Estrée, Ordre de Cîteaux, diocèse d'Evreux, size en la vicomté et chastellenie d'Esy, que présente au Roi en sa chambre des Comptes de Normandie Très Révérendissime Père en Dieu Messire François de Laval, premier évêque de Kébec en la Nouvelle-France, abbé de la dite abbaye de l'Estrée, dont Sa Majesté lui a fait don afin d'être unie en son total, tant et la mense abbatiale que monacale, pour servir de dota-

tion et fondation au dit évêché et Eglise de Kébec, et que le divin service qui se faisait en la dite abbaye soit transféré et fait dorénavant à la cathédrale du dit Kébec en la Nouvelle-France.... »

Ce document détermine assez bien la position de l'abbaye de l'Estrée :

« Le domaine et lieu abbatial de l'Estrée consiste en quatre-vingts arpents de terre ou environ, tant en logis, bois taillis, buissons, vignes, pastures que prés, tenant d'un côté le chemin de Reullet, d'autre côté le seigneur du Mesnil, d'un bout la rivière d'Eure appartenant à la dite abbaye, d'autre bout le chemin tendant du Mesnil à Muzy, auquel domaine est assise l'église et couvent de la dite abbaye, où il y a colombier, pressoir, granges, étables et autres lieux.... »

Il fait ensuite mention, en détail, de toutes les propriétés et fiefs de l'abbaye. Elle en avait dans un grand nombre de paroisses : Muzy, Iliers, Nonancourt, Saint-Jean-de-l'Hosme, Tillières, etc. La déclaration fut lue à la porte des églises de ces diverses localités, « à l'issue de la messe paroissiale ».

On serait tenté de croire, en parcourant ce document, que l'abbaye était très riche. De

fait, elle donnait « peu de revenu, » comme on le voit par les lignes suivantes :

« Le dit seigneur abbé, nonobstant les intentions de Sa Majesté pour la réunion en son total du temporel de la dite abbaye au dit évêché de Kébec, ne laisse pas d'entretenir quelques ecclésiastiques pour desservir l'église d'icelle abbaye ; et il a été obligé de faire de grandes réparations à tous les lieux réguliers, maisons et fermes, qui avaient été délaissés et abandonnés par le passé, à cause du peu de revenu de la dite abbaye et des charges d'icelle. »

L'abbaye de l'Estrée tire son nom de la grande voie romaine (*Strada* ou *Strata*) de Dreux à Evreux, près de laquelle elle était située. Elle était sur les confins des paroisses de Mesnil-sur-l'Estrée et de Muzy, au point où la voie romaine franchit la vallée de l'Eure.

Elle fut fondée vers le milieu du douzième siècle (1144) par Rahier de Muzy. Geoffroy, évêque de Chartres, reçut la fondation, au nom du saint-siège, en présence de l'évêque d'Auxerre, d'un réprésentant de l'évêque d'Evreux, et de l'abbé de Pontigny qui devait fournir les premiers religieux.

Le dernier abbé régulier s'appelait Pierre

Gagnat. Mgr de Laval lui succéda en 1672 comme abbé commendataire.

Les quelques lignes que j'ai citées plus haut montrent la délicatesse de conscience du pieux prélat, qui, au lieu de se prévaloir des intentions du Roi et d'acquitter uniquement à Québec les charges de l'abbaye, « entretenait des ecclésiastiques » à l'Estrée pour desservir l'église, afin de mieux remplir les intentions des fondateurs.

Le successeur de Mgr de Laval [1] et le séminaire des Missions-Etrangères entrèrent plus tard en arrangement avec une communauté de femmes de l'Ordre de Cîteaux, les religieuses de la Colombe, qui avaient été dépossédées de leur couvent par le Roi, et n'avaient plus d'asile. Elles vinrent s'installer à l'Estrée en 1692.

« Leur premier soin, dit l'abbé Caresme [2], fut de réparer l'église, la clôture et les lieux réguliers....

« En 1714, elles s'obligèrent envers l'évêque de Québec à lui payer une rente de deux mille cinq cents livres, pour entrer en possession de

---

1 Mgr de Saint-Vallier succéda à Mgr de Laval comme évêque de Québec et abbé commendataire de l'Estrée.

2. *Dictionnaire historique du département de l'Eure*.

tous les biens de l'Estrée... Elles entrèrent dans la filiation de Pontigny. Une notable partie des bâtiments de l'abbaye existe encore... » [1].

---

1 « L'église n'existe plus ; mais il reste un certain nombre des anciens bâtiments de l'abbaye. Ces bâtiments ne datent pas de sa fondation, mais remontent à l'époque Louis XIII ou Louis XIV. Il y aurait un vieux moulin qui remonterait à une époque antérieure, ainsi que l'indiquent ses arcades ogivales.

« L'abbaye est située sur la paroisse de Muzy, et appartient à M. Paul-Firmin Didot, fils du célèbre éditeur... » (Lettre de M. l'abbé Meugnier, curé de Saint-André de l'Eure, à l'auteur, 29 décembre 1891).

VIII

Evreux, 16 mai 1891.

Mgr Hautin n'est évêque d'Evreux que depuis quelques mois [1], et déjà il semble posséder les cœurs de tous ses prêtres. Ancien directeur de séminaire, il a acquis la connaissance et la pratique des hommes. Plus récemment, vicaire général de l'évêque actuel du Mans [2], il s'est formé au maniement des affaires. Il jouit d'une grande réputation de sagesse, de bonté et de fermeté [3].

Je ne l'avais vu encore que de loin, à une profession religieuse aux Ursulines, et aux exercices du mois de Marie. Sa taille est un peu au-dessous de la moyenne ; mais il a un grand maintien ecclésiastique et beaucoup de dignité, tempérée par un air doux et modeste.

---

1 Il fut préconisé évêque le 26 juillet 1890.

2 Mgr Couillé, aujourd'hui cardinal archevêque de Lyon.

3 Transféré, depuis, à l'archevêché de Chambéry, il est mort les années dernières.

C'est un homme déjà dans la soixantaine, mais encore plein de vigueur et de santé.

J'ai été admis avant-hier à lui présenter mes hommages. Il m'a accueilli avec beaucoup de bienveillance. Il s'est informé de Son Eminence le cardinal Taschereau, de l'Eglise du Canada, et de la cause de béatification de Mgr de Laval, à laquelle il porte un vif intérêt, notre pieux prélat ayant été si longtemps attaché à son diocèse.

C'est une bonne fortune pour un diocèse d'avoir à sa tête un homme à la fois ferme et conciliant comme Mgr Hautin, aimant plus le bien que le bruit, inaccessible à la louange et aux flatteurs [1], tout dévoué aux intérêts de son Eglise, et surtout, si attaché au saint-siège.

Ne regrettons pas trop pour la France les temps passés : où sont les évêques jansénistes et gallicans d'autrefois ?

Il y a de la piété à Evreux : la nef de la cathédrale se remplit tous les soirs pour le mois de Marie. Je suis charmé d'y entendre nos beaux cantiques canadiens : *En ce jour, ô bonne Madone ; Tendre Marie ; Mère de Dieu, quelle magnificence*, etc, sans compter les mo-

---

1 « Pessimum inimicorum genus, laudantes », dit Tacite (*Vita Agricolæ*).

tets latins en plain-chant, dont les airs sont absolument les nôtres. Je me croirais véritablement à Québec.

Ce sont les élèves des Frères qui sont chargés du chant ; et il y a parmi eux des voix d'une suavité admirable. J'ai entendu hier soir un *Panis angelicus* vraiment ravissant.

J'ai remarqué beaucoup de monde à la messe le matin ; il y a aussi bon nombre de communions. Tout cela confirme ce que je vous ai déjà dit, que c'est surtout dans les campagnes, en France, que la foi laisse à désirer : dans les villes, parmi les classes éclairées, il y a un grand retour à la vie chrétienne.

Vous voyez, M. le Principal, que je prolonge un peu mon séjour à Evreux. C'est qu'il y avait ici beaucoup à glaner.

Les archives de l'évêché ne sont pas comparables, sans doute, à celles de la préfecture. Il y a cependant les papiers de Boudon et les histoires manuscrites de Boudon et des évêques d'Evreux où je pouvais m'attendre à trouver quelque chose.

Dans les papiers de Boudon, j'ai trouvé une lettre, assurément inédite, que lui adressait Mgr de Laval en 1692. On l'a négligée, je crois, parce que la signature du prélat a disparu ; mais la lettre est certainement de son

écriture. L'ancien évêque de Québec exprime à son ami, presque dans les mêmes termes qu'il écrivait à M. de Denonville [1], l'affliction qu'il ressent à la vue des changements opérés dans son séminaire par son successeur. Ce sont les mêmes cris de douleur, c'est aussi la même résignation à la volonté de Dieu :

« J'estime qu'à mon égard, dit-il, c'est la plus grande grâce que Notre-Seigneur me pouvait faire, dont je le loue et le bénis, et sa sainte Mère... Joignez vos prières aux nôtres, afin que Notre-Seigneur se glorifie lui-même selon son bon plaisir... »

Il y a aussi deux lettres très belles que je devrais insérer quelque part dans une seconde édition de mon livre : une de M. Poitevin, curé de Saint-Josse, racontant à Boudon les derniers moments du P. Bagot, à Paris ; l'autre de Boudon à M. Bourdoise : le pieux archidiacre fait le récit d'une mission qu'il avait donnée à Montigny-sur-Avre, et nous montre pour ainsi dire à l'œuvre le grand esprit chrétien qui régnait dans la famille de Laval [2].

J'ai copié quelques lettres d'un M. de Mai-

---

1 *Vie de Mgr de Laval*, t. II, p. 421.

2 *Le Vénérable François de Montmorency-Laval*, 1901, p. 51 et 196.

zerets, probablement le frère du nôtre: elles sont de 1652 et 1653, et adressées de Paris à Boudon, qui habitait alors Rouen. C'était l'époque de la Société des Bons-Amis.

Ces lettres respirent un parfum exquis de piété: « Je ne manquerai pas, dit le jeune homme, le premier janvier 1653, de me trouver sur le tombeau du P. de Condren le jour de sa fête; je vous prie de vous y trouver d'esprit. Le P. Bagot m'a permis de faire le vœu de virginité pour toujours. Je l'ai fait à la messe de minuit et l'ai renouvelé et mis entre les mains de la sainte Vierge par le moyen de notre bon ami saint Jean l'Evangeliste le jour de sa fête. »

Il est souvent question, dans ces lettres, de M. de Montigny: « Nous avons écrit à M. de Montigny il y a longtemps sans avoir de réponse... Il y a deux jours que nous reçûmes ses deux lettres. Il nous mandait qu'il avait été bien malade, ce qui avait été cause de son retardement à écrire. Il recommandait aux prières une affaire bien de conséquence pour le déterminer à venir avec nous, qui sont ses partages, qu'il espère bientôt faire. Il nous mandait qu'il nous enverrait de l'argent bientôt (13 décembre 1652). »

François de Laval était probablement occupé

alors à régler ses affaires de famille, avec sa mère et son frère cadet Jean-Louis, dans la pensée de résigner le plus tôt possible son archidiaconé d'Evreux, comme il le fit en effet à la fin de 1653, et d'aller ensuite rejoindre ses amis, soit à Paris dans la Congrégation du P. Bagot, soit à l'Ermitage de Caen.

« Je vous assure, écrit encore Maizerets à Boudon, que je serais bien heureux d'aller à Caen, à présent, dans un temps ou M. de Bernières a de grandes lumières sur toutes sortes de vertus... J'espère que vous aurez là bien du contentement, et que vous avancerez beaucoup par la conversation de ce grand serviteur de Dieu ; car on nous assure que ses paroles sont toutes pleines d'onction, et l'on voit bien qu'elles viennent de l'Esprit de Dieu. C'est là le sentiment de la mère du Saint-Sacrement. »

Boudon était donc à cette époque à l'Ermitage, ou du moins à la veille de s'y rendre ; mais il n'y fut pas longtemps, car il entra en fonctions comme archidiacre d'Evreux le 27 juin 1654 [1]. Quelques mois plus tard, le 1er décembre, M. de Bernières lui écrivait : « M. de Maizerets et tout l'Ermitage vous salue. »

1. Histoire manuscrite de Boudon.

Le jeune de Maizerets était donc à son tour à l'Ermitage de Caen, et il est probable que Mgr de Laval s'y trouvait aussi.

J'ai trouvé dans les papiers de Boudon plusieurs lettres de M. Glandelet : elles donnent une haute idée de la foi, de la piété et de la vertu de cet ancien prêtre du séminaire de Québec. En voici une du 15 novembre 1689 : la crise provoquée par les changements que Mgr de Saint-Vallier voulait faire au séminaire commençait ; et la situation religieuse du pays se compliquait du massacre de Lachine :

« Vous avez raison, monsieur, écrit Glandelet à Boudon, de me dire que le démon fera ses efforts pour cribler cette Eglise, et qu'il dresse de grandes et terribles batteries pour cela ; et j'entrevois une grande secousse que cette pauvre Eglise naissante pourrait avoir, si Dieu tout bon ne la protégeait ; mais il faut espérer qu'il le fera. Je pressens, du reste, un grand et admirable bien qui peut nous venir par l'humiliation. J'ai seulement besoin d'une grande force, et j'espère que Notre-Seigneur, par l'intercession de son aimable Mère, ne me la refusera pas.

« Je vous réjouirai, monsieur, de vous dire que nous avons fait, cette année, des dévotions

assez particulières pour honorer les saints Anges..., dans un temps où la main terrible de Dieu, juste vengeur des crimes, était appesantie sur nous, par le moyen des Iroquois, qui ont tué, emmené captifs, brûlé, et fait des cruautés inouïes à plus de trois cents Français, étant venus fondre au nombre de quinze cents, le 15 août dernier, sur les extrémités de l'île de Montréal, où les Messieurs de Saint-Sulpice ont leur séminaire, s'étant répandus en chaque maison le long de cet espace de chemin, sans qu'on s'en donnât de garde.

« Je fis faire une neuvaine à nos femmes de l'association de la Sainte-Famille... »

Sept ans plus tard, le malaise n'a pas encore disparu complètement de l'Eglise du Canada. M. Glandelet écrit le 10 octobre 1696 :

« Nous sommes toujours dans l'attente du succès qu'il plaira à la divine Providence de donner aux affaires de cette pauvre Eglise, pour son entière paix. Je me suis senti inspiré de m'abandonner plus que jamais à ses aimables soins, en lisant, le jour de saint Denys [1], ces paroles de l'évangile de la messe : *Vestri capilli capitis omnes numerati sunt* [2]. Tous

1 C'est-à-dire la veille du jour qu'il écrivait cette lettre.

2 Luc, XII, 7 : « Les cheveux de votre tête sont tous comptés. »

nos maux ne viennent que de nos défiances et peu d'abandon. Offrez-moi, monsieur, selon votre pouvoir, à Jésus, Marie et Joseph et aux saints Anges. »

Voici enfin des jours meilleurs. Il écrit le 8 octobre 1698 :

« Ma mère vous prie bien de ne la point oublier devant Notre-Seigneur...; elle approche de quatre-vingts ans. Mgr notre ancien évêque est, à ce que je vois, votre aîné d'un an. Mgr de Québec (Saint-Vallier) est bien maintenant avec nous, et nous sommes en paix, grâces à Dieu. »

Je cite la dernière lettre presque en son entier : elle est du 5 octobre 1701 :

« Après la lettre que je viens de me donner l'honneur d'écrire à M. Thomas pour le remercier de sa pieuse libéralité, au nom de toutes les personnes qui y ont part, il est juste qu'on vous en remercie encore davantage, puisque c'est de vous que nous viennent ces livres, qui ont été, qui sont et qui seront très utiles à beaucoup d'âmes... Nous les lisons souvent en notre réfectoire, et je les fais lire aussi en celui des monastères de filles.

« Il nous est arrivé du changement depuis l'année passée. Nous avons perdu M. de Bernières, doyen de notre cathédrale, neveu du

Chrétien Intérieur. Le chapitre m'a élu à sa place, et je voudrais bien qu'en me faisant succéder à sa dignité, il m'eût fait succéder à ses vertus, qui étaient remarquables, surtout son humilité, sa charité, et sa grande et longue patience dans les incommodités continuelles qu'il avait, dont il ne parlait jamais, et qui ne l'ont point empêché d'être constamment assidu à tous les exercices de la cathédrale et du séminaire.

« Mgr l'Ancien a été malade à l'extrémité ; mais il en est réchappé ; et l'on ne peut mieux se porter qu'il fait pour une personne de son âge.

« Hélas ! la vie se passe, et je me vois toujours le même, si je ne suis pire que je n'étais. Je goûte toujours bien les bonnes choses, mais ce goût me paraît fort équivoque ; et l'on n'est pas sauvé pour avoir goûté et savouré les choses de la vertu, mais pour les avoir pratiquées. C'est où je me trouve court.

« Ma mère vit encore ; je la recommande à vos prières.

« Je vous remercie, monsieur, de la sainte liaison que vous me faites contracter avec M. Thomas, que je sais être un fidèle serviteur de de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et des bons anges... »

Boudon, à qui ces lettres étaient adressées, mourut l'année suivante (1702); et M. Thomas écrivit l'histoire de sa vie. Le manuscrit est à l'évêché d'Evreux, et daté de 1706: il a pour titre: *L'homme de Dieu seul, ou la Vie du Vénérable serviteur de Dieu, Messire Henri-Marie Boudon.* J'en ai extrait plusieurs passages relatifs à Mgr de Laval, à la Congrégation du P. Bagot et à l'Ermitage.

J'ai copié aussi quelques extraits de l'histoire manuscrite des évêques d'Evreux, par Delanoë.

Cet ouvrage qui a beaucoup de valeur historique, rend un beau témoignage à l'esprit ecclésiastique de Mgr de Péricard. Ce n'était pas du tout un évêque de Cour: «A l'exemple de son oncle, dit M. Delanoë, François de Péricard ne sortait que lorsque la nécessité l'exigeait.» Et ailleurs: « M. de Péricard conféra par lui-même un grand nombre de bénéfices pendant son épiscopat, ce qui prouve de la part de ce prélat une résidence assidue et vraiment édifiante.» Je lis encore: «Jamais dans le diocèse d'Evreux aucun évêque n'a concouru en si peu de temps à la fondation de tant de monastères, comme M. de Péricard. Il reçut celle de l'abbaye de Verneuil, à laquelle il a contribué, et où son cœur repose.»

Enfin, un dernier détail, sur la famille de cet évêque : «La famille de Péricard a un caveau dans la paroisse de Saint-Laurent, à Rouen. On le voit dans la chapelle de Sainte-Marguerite. On lit ces mots sur le marbre qui le recouvre : *Familia Pericardia hic resurrectionem expectat* [1].»

...Je passerai, M. le Principal, la fête de la Pentecôte à Evreux, et partirai lundi pour la ville de Caen...

1. »La famille Péricard attend ici la résurrection.»

IX

Evreux, 17 mai 1891,
Jour de la Pentecôte.

J'allai hier soir rendre visite à mon excellent ami, l'abbé Guéry, aumônier du lycée d'Evreux. Il habite une maison confortable, un peu retirée de la rue, à quelques pas du grand jardin de la ville et de la bibliothèque publique, à proximité par conséquent de deux choses bien chères au prêtre studieux : les livres et les frais ombrages.

Après avoir causé quelques instants avec lui : « Où allez-vous demain, me dit-il ? Vous savez que, le dimanche, les bibliothèques et les archives sont fermées... — Eh bien, c'est le jour de la Pentecôte : j'assisterai, à la cathédrale, à vos grands offices pontificaux ; je verrai ces beaux ornements, cette merveille dont me parlait tantôt l'abbé Colombain [1].

---

1 Le secrétaire de Mgr Hautin le suivit à Chambéry, où il devint vicaire général du diocèse : ce qu'il est encore.

Et puis..., je ferai un peu comme les apôtres : je me renfermerai dans ma chambre, et, *clauso ostio*, me recueillerai, pour recevoir les dons du Saint-Esprit... — Voulez-vous venir avec moi, chanter la messe, à Navarre ? — A Navarre ! le royaume du bon Henri IV ! — Un petit Navarre, dit-il, tout près d'ici, où sa mère Jeanne d'Albret avait un magnifique château. Le roi actuel de Navarre, le curé Levasseur, est un de mes bons amis, et sera heureux d'avoir un prêtre canadien pour chanter sa messe et prêcher. — Ah, par exemple, je m'inscris contre le cumul des fonctions sacrées. Chanter la messe à Navarre, oui, j'accepte avec plaisir ; mais prêcher, c'est moi qui vous invite à le faire : vous parlerez un peu de Mgr de Laval. — C'est entendu. »

Ce matin donc, vers les neuf heures, je monte la rue du Lycée, et vais prendre l'abbé Guéry pour aller avec lui à Navarre.

Nous voilà tous les deux cheminant sur la grande rue Saint-Germain. Navarre est à un petit quart d'heure de marche.

L'air est vif et piquant : cela jure avec les rayons éclatants du soleil. Le ciel est pur et sans nuage : nous avons une journée délicieuse.

Tout en causant avec mon aimable compagnon, j'admire les gracieux paysages de la

campagne d'Evreux, les bosquets et les parterres qui bordent le chemin, les grands édifices, surtout, qui surgissent çà et là.

« Quel est donc, demandai-je à M. Guéry, cette splendide construction, au bout de cette allée ? — Notre nouvelle Ecole Normale, me dit-il. Vous voyez que l'Etat fait les choses avec magnificence. L'intérieur est encore plus beau que l'extérieur, et surtout répond admirablement au but de l'institution. »

A dix heures, nous sommes à Navarre, jolie petite ville, ou plutôt faubourg de la ville d'Evreux, dans le doyenné de Saint-Taurin.

On me montre l'endroit où s'élevait le château de Jeanne d'Albret. Ce château n'existe plus [1], mais il y a encore un vieux bâtiment qui en dépendait. La Reine, paraît-il, avait fait creuser de Navarre à Evreux un canal sur lequel elle se rendait en bateau le dimanche à la cathédrale. Ces caprices de reines !

On me montre aussi l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Germain sur le territoire de Navarre. Cet édifice a été détruit, il

1. Le château de Navarre existait encore du temps de Napoléon 1er. Il était un des quatre châteaux que l'Empereur avait donnés à sa femme Joséphine, après qu'il eut divorcé avec elle pour épouser l'archiduchesse Marie-Louise. (*Souvenirs de M. de Viel-Castel*, dans le *Correspondant* du 10 mai 1892, p. 435).

y a quelques années. Il n'y a plus que l'église de Notre-Dame, et c'est un édifice temporaire[1].

Tout Navarre est sur pied; le drapeau tricolore flotte sur presque toutes les maisons; on n'entend partout que des cris de joie, des airs de musique; la place de l'église, les rues, les trottoirs sont envahis par des bazars, des expositions, des chevaux-tournants, etc. C'est aujourd'hui la fête annuelle de la commune, comme celle que l'on célébrait le jour de l'Ascension à Montigny-sur-Avre.

Nous voici à l'église. Le curé Levasseur est là, qui organise la solennité religieuse. Il est au comble de la joie en nous voyant. Son église, brillamment parée de draperies, de banderolles aux couleurs voyantes, de festons de verdure, est remplie de monde, de femmes surtout: il y a peu d'hommes.

Je commence la messe: le bon curé luimême est à l'harmonium et dirige le chant. Ses clercs et ses servants de messe sont admirablement dressés: tout se fait avec un entrain merveilleux.

J'admire de plus en plus le zèle, l'activité, le dévouement de ces bons prêtres français;

---

1 Depuis mon voyage, M. Levasseur, le zélé curé de Navarre, a bâti une magnifique église en pierre: c'est l'église votive du diocèse au Cœur Sacré de Jésus.

comme ils se dépensent pour leurs ouailles, souvent sans beaucoup de consolations spirituelles; comme ils n'épargnent ni peines, ni fatigues pour l'accomplissement de leur ministère.

Après l'évangile, l'abbé Guéry monte à l'autel, et fait un excellent sermon sur la fête du jour. Il annonce ensuite aux fidèles que le célébrant est un prêtre canadien, qui vient d'un pays bien lointain appelé autrefois la Nouvelle-France, pays très catholique, évangélisé par un ancien archidiacre d'Evreux. Il décrit en termes magnifiques les travaux apostoliques de Mgr de Laval, ses vertus, la sainteté de sa vie; et il exprime l'espoir que ce grand évêque sera un jour honoré sur les autels.

J'ai remercié Dieu bien sincèrement d'avoir été l'occasion d'un si bel hommage rendu à notre saint Prélat, et le témoin d'une si belle fête religieuse dans une petite paroisse de notre ancienne mère patrie.

Après la messe, nous nous rendons au presbytère à travers la foule qui se range sur notre passage, et nous salue, le sourire sur les lèvres.

Bonne et confortable maison, le presbytère de M. Levasseur. Sa vieille sœur, son cousin et la femme de ce cousin composent son personnel. Nous nous asseyons, comme en famille,

autour d'une table garnie d'excellents mets : la gaieté la plus franche règne parmi les convives. Je me croirais absolument dans un de nos bons presbytères canadiens.

Les vêpres se chantent à trois heures. Nous avons donc tout le temps convenable pour nous promener dans le village. M. le curé nous propose de visiter le principal établissement de Navarre : l'asile des aliénés.

L'abbé Guéry est malheureusement obligé de partir sur le champ pour aller chanter les vêpres à Evreux. J'accompagne seul M. Levasseur à l'asile.

C'est le plus bel établissement de ce genre que j'aie jamais vu. Il a peu de hauteur : deux étages seulement au-dessus de l'entre-sol ; mais il déploie largement ses aîles sur un terrain immense, laissant entre tous ces différents corps de logis des cours bien aérées, bien ensoleillées, des jardins plantés d'arbres et ornés de jolis parterres : à travers ces jardins et ces cours, de grandes allées bien empierrées et entretenues avec soin, et surtout de magnifiques et élégants préaux pour que les pauvres malades puissent toujours, au besoin, se promener à l'abri.

L'asile a été construit par le département de l'Eure, mais on y reçoit aussi des patients de Seine et de Seine-et-Oise. Il y a actuellement

huit cent cinquante aliénés, hommes et femmes.

Tous sont payants, soit par eux-mêmes ou leurs familles, soit par les municipalités auxquelles ils appartiennent, s'ils sont trop pauvres. A part le grand nombre, qui vivent en commun, il y a quelques pensionnaires logés isolément ; et l'on va construire un grand bâtiment pour en recevoir davantage.

Il y a un directeur, deux assistants, et trois médecins résidents. Il y a aussi un aumônier. L'église est très vaste, bien éclairée, gaie et pimpante : tout y est d'une propreté admirable.

Ce sont des religieuses qui ont la direction et l'administration de l'asile : elles s'appellent *Sœurs de la Sagesse :* un nom de bon augure, et qu'on aime à entendre dans une maison spécialement habitée par des gens privés de raison. Elles s'occupent de tout l'établissement ; mais il y a pour les hommes des gardiens laïques.

« Avez-vous aussi la direction médicale de l'institution ? demandai-je à la vénérable supérieure qui nous conduisait. — A Dieu ne plaise, me répond-elle, que nous assumions une pareille responsabilité ! Nous préparons et nous administrons les remèdes, mais uniquement d'après les prescriptions des médecins résidents. Tenez, voici notre pharmacie. »

Et elle ouvre une pièce très considérable, dont je reconnais immédiatement l'emploi par les émanations qui s'en échappent. L'apothicaire, les manches retroussées, est justement à sa table, qui prépare ses remèdes.

Nous visitons successivement toutes les principales parties de l'établissement, la chapelle intérieure, uniquement à l'usage des religieuses, les salles d'exercices, les dortoirs, les réfectoires, là cuisine : tout est d'une propreté exquise, admirablement ventilé, dans un ordre parfait.

Mais ce que j'ai le plus admiré, c'est la lingerie : elle occupe une suite d'appartements spécialement affectés à cet usage. Tout autour de ces pièces s'étagent des rayons, sur lesquels repose le linge de l'asile, vêtements de toutes sortes, couvertures de lits, nappes et serviettes de tables, etc, mais tout cela disposé de telle sorte que l'on a utilisé les différentes couleurs du linge, blanc, bleu, rouge, noir, gris, de manière à former des figures, des lettres, des sentences, etc. C'est extrêmement ingénienx et intéressant.

Le chapelain de l'asile, l'abbé Lemonnier, est un homme charmant, instruit, adonné aux questions historiques. Il m'a entretenu assez longuement du dernier duc de Laval, Eugène

de Montmorency [1], qui habitait le château de Beaumesnil, dans le diocèse d'Evreux. «C'était, m'a-t-il dit, un vrai saint.» Et il m'a cité quelques exemples de sa charité et de sa vertu.

Mais le temps passe vite! Voici déjà l'heure des vêpres... Nous nous rendons en toute hâte à l'église.

Il y a dans le village encore plus d'animation que tantôt. On n'entend partout que joyeux airs de fanfare et cris d'allégresse.

Les rues sont littéralement encombrées. Tout Evreux est à Navarre.

A l'église, même assistance à peu près que le matin, vêpres très solennelles, psaumes admirablement chantés et surtout bien prononcés, beaux cantiques: le tout terminé comme chez nous par la bénédiction du saint Sacrement.

Je reprends alors le chemin d'Evreux, et l'abbé Levasseur a la complaisance de m'accompagner. Il me montre, sur la route, la résidence de M. Martel, un ancien président du sénat, un ancien ministre des cultes dans le gouvernement de M. Thiers, un millionnaire. C'est un déiste, paraît-il ; il est cependant sympathique à l'Eglise, autant du moins

---

1 Voir plus haut, p. 16 et 87.

qu'on peut l'être quand on n'a pas ou qu'on n'a plus la foi.

Chose singulière, ce déiste n'a de confiance que pour les religieuses. Il lui en faut toujours deux chez lui pour avoir soin de sa personne et de son temporel, pour l'accompagner dans ses promenades en voiture, etc. Il y a quelquefois d'étranges anomalies dans certains cerveaux !

M. Levasseur me montre aussi la demeure d'un riche marchand, M. Chauvel, celui-là très catholique. Il vient justement de donner vingt mille francs à l'évêque pour une œuvre diocésaine.

Nous suivons la grande allée de Breteuil, à l'ombre de plantations superbes ; et, comme nous arrivons à Saint-Taurin, voilà l'abbé Guéry qui vient au-devant de nous. Je continue mon chemin avec lui, M. Levasseur s'excusant de ne pas aller plus loin.

Le temps était tout-à-fait délicieux, et je n'étais nullement pressé de rentrer à mon hôtel. « Avez-vous visité notre musée ? me dit l'abbé Guéry. — Pas encore. — Voulez-vous y venir ? C'est dimanche, et il est déjà un peu tard : deux raisons pour qu'il soit fermé. Mais il y aura bien moyen de forcer la consigne pour un Canadien. »

Le musée d'Evreux n'est pas grand, mais très riche et très curieux à cause des nombreuses antiquités romaines qu'il renferme, et que l'on a découvertes dans les environs de la ville.

Je le visitai avec un vif plaisir; puis nous allâmes saluer le conservateur du musée, le bon M. Chassang, un savant, un archéologue, un érudit. Il m'a témoigné beaucoup d'intérêt, s'est informé de mes travaux, m'a entretenu quelque temps de ce qu'il savait sur la famille Laval, et m'a promis de me communiquer ce qu'il pourrait trouver sur ce sujet.

Je prends alors congé de lui et de l'abbé Guéry, puis je rentre à mon hôtel.

« Voici, me dit la bonne, une invitation à dîner chez Monseigneur. »

Et elle me passe la carte d'invitation qui avait été apportée dans la matinée.

Je n'avais plus que vingt minutes pour faire un peu de toilette. Je fis diligence et me rendis en toute hâte au palais épiscopal.

Il était juste sept heures, l'heure indiquée pour le dîner.

Monseigneur était dans le grand salon, entouré de ses archidiacres, de ses chanoines, des principaux personnages, je suppose, qui avaient figuré aux offices pontificaux de la journée.

On ne peut se défendre d'une certaine confusion quand on se trouve tout-à-coup au milieu d'une compagnie si distinguée. Je fis cependant aussi bonne contenance que possible, appréciant l'honneur que l'on voulait bien faire à un Canadien, à l'historien d'un ancien archidiacre d'Evreux.

Pas n'est besoin de vous dire que le dîner était magnifique. Mais quelque excellent qu'il fût, il n'est rien dans mon souvenir à côté du plaisir d'avoir fait plus intime connaissance avec Sa Grandeur, avec le clergé distingué qui l'entourait, avec ces hommes de science, de mérites et de vertu qui continuent à Evreux l'œuvre si utile et si méritoire qui occupa, il y a deux siècles, les Péricard, les Laval, les Boudon.

Après le dîner, un quart d'heure de conversation au grand salon. Puis, comme je dois partir demain pour la ville de Caen, je prends congé de Sa Grandeur, après lui avoir exprimé de mon mieux ma sincère reconnaissance.

Je rentre à mon hôtel, et je vous jette à la hâte ces quelques lignes pour achever une journée que vous trouverez, je l'espère, bien remplie. . . .

X

Caen, 22 mai 1891.

Il y a quatre jours que je suis à Caen. C'est plus qu'il n'en faut pour en avoir une idée générale assez parfaite : la ville n'est ni étendue, ni bien populeuse, je ne crois pas qu'elle renferme plus de cinquante mille habitants. Mais ce n'est pas assez pour connaître à fond cet endroit si intéressant au point de vue historique.

Il y a des villes plus anciennes [1], mais qui ont été totalement renouvelées. Caen doit son origine à Guillaume le Conquérant et dans plusieurs de ses parties elle a gardé beaucoup de la physionomie qu'elle avait au onzième siècle. Au Château, par exemple, à l'Abbaye des hommes et à l'Abbaye des femmes, à l'église Saint-Pierre et dans les environs, tout nous rappelle un âge bien reculé. Il y a encore

---

1 On chercherait en vain son nom dans les Commentaires de Jules César.

beaucoup de pignons sur la rue, et partout on rencontre des maisons historiques: l'hôtel de Than, l'hôtel de Valois, la maison de Malherbe, etc.

J'ai eu beaucoup de plaisir à visiter les églises de Caen, et particulièrement Saint-Etienne, l'église de l'ancienne abbaye des hommes, admirable édifice ogival, entouré de bosquets et d'une belle clôture en fer. Elle fut commencée au onzième siècle par le célèbre Lanfranc qui gouverna plusieurs années le monastère. Les bâtiments de l'ancienne abbaye servent aujourd'hui pour le lycée.

A l'autre extrémité de la ville s'élève la Trinité, l'église de l'abbaye des femmes, non moins belle que Saint-Etienne. C'est là que repose Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant: Guillaume a été inhumé à Saint-Etienne. Il y a surtout à la Trinité une crypte très intéressante, dont la voûte porte sur une trentaine de colonnes, et qui servait autrefois de tombeau aux religieuses.

Vous savez que ces deux abbayes, occupées l'une par des religieux, l'autre par des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, furent fondées par Guillaume le Conquérant en expiation du mariage qu'il avait contracté, malgré les foudres pontificales, avec Mathilde, fille du

comte de Flandres, laquelle était déjà mariée, et dont le divorce n'avait nullement été autorisé par l'Église. Les mœurs d'alors ne valaient guère mieux qu'aujourd'hui, mais on avait du moins pour se relever le grand levier de la Foi.

L'Hôtel-Dieu de Caen est installé dans l'ancienne abbaye des Femmes ; et il est sous la direction des mêmes religieuses Augustines que l'Hôtel-Dieu de Québec.

A égale distance de Saint-Etienne et de la Trinité, presque en droite ligne, est la belle église Saint-Pierre, bien dégagée sur la grande place qui l'entoure. C'est précisément à cette église qu'avait été nommé curé, bien qu'il ne fût encore que tonsuré, le jeune Henri de Bernières, qui devint plus tard le premier supérieur du séminaire et le premier curé de Québec [1]. Il résigna ce bénéfice que lui avait confié l'évêque de Bayeux, pour passer au Canada avec Mgr de Laval.

Je loge tout près de l'église Saint-Jean, magnifique église gothique, dont la tour est presque aussi penchée que celle de Pise.

C'est ici, dans une des chapelles, à gauche en entrant, — la chapelle du Sacré-Cœur —

---

1 *Henri de Bernières*, p. 38.

que reposent aujourd'hui les restes de l'illustre Bernières de Louvigny et de sa sœur Jourdaine, fondatrice du monastère des Ursulines de Caen. Il y a une inscription sur le mur latéral, à droite, un peu en avant de l'autel. J'en ai donné la première partie, celle qui regarde M. de Bernières, dans la *Vie de Mgr de Laval* (t. I, p. 87). J'ai célébré la messe dans cette chapelle du Sacré-Cœur le lendemain de mon arrivée à Caen.

La veille au soir j'avais assisté à l'église Saint-Jean à une grande cérémonie. Le saint Sacrement reposait sur un trône très élevé resplendissant de lumière : c'était l'exposition des Quarante-Heures. Il y avait vêpres, complies, sermon et bénédiction. J'ai vu là nos encensoirs à longues chaînettes d'autrefois, maniés avec une étonnante dextérité ; j'ai admiré la splendeur des ornements et des cérémonies : tout est vraiment grand et imposant dans les offices de cette église, et en particulier cette procession des chantres en chape qui vont et viennent gravement et lentement dans le chœur, du balustre à l'autel et de l'autel au balustre, pendant toute la durée du *Magnificat*.

L'église était remplie de monde ; et tous, hommes et femmes, priaient avec une grande piété. On m'assure qu'il y a beaucoup de foi

et de vie chrétienne dans toute la Basse Normandie, comme en Bretagne.

Le bloc immense compris aujourd'hui entre la rue Saint-Jean, l'église Saint-Jean, la rue des Carmes et la rue Frementel, était occupé autrefois par deux monastères, celui des Carmes et celui des Ursulines, qui n'étaient séparés que par un double mur.

De fait la ville de Caen toute entière, comme celle de La Flèche, n'était pour ainsi dire qu'un monastère, une pépinière de couvents et d'abbayes, dont Guillaume le Conquérant avait semé le premier germe en fondant l'abbaye des Hommes et celle des Femmes.

J'ai maintenant une idée exacte de l'Ermitage et de sa situation. La maison existe encore, sur la rue Singer, à gauche en partant de la rue Saint-Jean : seulement, elle a subi quelques transformations. Voici la description qu'en donne un chroniqueur :

« Elevé entre cour et jardin, avec sept ouvertures de front sur chaque face, cet édifice, sévère et sans ornements, offrait néanmoins dans son ensemble un aspect imposant. Ses murailles, épaisses d'un mètre, ses hauts pignons, les grandes fenêtres en forme de lucarnes, à tympans, les unes en triangle, les autres circulaires, qui éclairaient le second étage, les ou-

vertures carrées du rez-de-chaussée et des appartements supérieurs, offraient tous les caractères de l'architecture de cette époque. A ces appartements, doubles, vastes et d'une hauteur convenable, on accédait par un escalier en pierre,fort commode,qui allait jusqu'aux combles [1]. »

Lucarnes, tympans, escalier en dehors, tout cela a disparu : la façade principale a reçu de nouveaux ornements plus conformes au goût moderne. Mais l'Ermitage, en arrière, du côté du jardin, a la même apparence qu'autrefois : le bassin qui était dans le jardin existe encore.

Jourdaine de Bernières avait obtenu de son père, Pierre de Bernières, qui demeurait à Caen et y possédait de grandes propriétés, la permission de consacrer à la fondation d'un monastère la part d'héritage qui lui revenait. Elle choisit de préférence l'Ordre des Ursulines cloîtrées, tel que Mme de Sainte-Beuve venait de l'établir à Paris (1610), rue Saint-Jacques, s'affilia à cet ordre, et fonda en 1624 le monastère des Ursulines de Caen [2].

Le couvent ne fut terminé qu'en 1636. D'après Huet, « il était magnifique et superbe. »

---

1 *Semaine Religieuse de Bayeux*, 1871.
2 *Les Ursulines de Québec*, t. III, p. 275.

Il y avait un long cloître et une grande chapelle. On montre encore aujourd'hui quelques restes de ces bâtiments. Mais les Ursulines ne demeurent plus là.

En avant du monastère s'étendait un vaste terrain, partie jardin, partie cour. Lorsqu'en 1645, M. de Bernières, à l'exemple du baron de Renty qui venait de fonder à Caen la Compagnie du Saint-Sacrement, réussit à se démettre de ses fonctions de trésorier général de France en faveur de son neveu M. Gavrus de Bernières, fils de son frère le baron d'Acqueville, il obtint de sa sœur la permission de construire son Ermitage sur le terrain des Ursulines dont je viens de parler. Cette maison fut terminée en 1649.

Le jardin, devant le monastère, restait ; l'Ermitage venait ensuite, et il y avait encore en avant une cour spacieuse.

M. de Bernières n'avait qu'un pas à faire pour se rendre au parloir des Ursulines, et y faire goûter à sa sœur et à ses pieuses compagnes, ainsi qu'à leurs élèves, ces entretiens spirituels si délicieux dont il avait le secret.

Que de fois, sans doute, il fut question, dans ce petit cénacle, des destinées religieuses de la Nouvelle-France ! Que de vœux y furent faits pour le succès de l'œuvre de Marie de l'Incar-

nation et de Mme de la Peltrie! C'est M. de Bernières qui avait été l'âme de leurs généreuses résolutions : « Aidez-moi à le remercier, écrivait Mme de la Peltrie à Jourdaine de Bernières avant de quitter la France. Sans lui, qu'aurais-je fait ?... Tout le monde le nomme *mon ange*, et il m'en a servi en effet [1]. »

Que de vœux aussi, sans doute, pour le succès de la mission au Canada de Mgr de Laval, le disciple et l'ami de M. de Bernières! Il y a tout lieu de croire que le maître ne fut pas étranger à sa nomination comme évêque. Il lui écrivit à l'occasion de son sacre : « Je vous ai dit plusieurs fois, monseigneur, que vous avez grande vocation à cet heureux état. Je vous tiens plus riche d'aller en Canada avec cette grâce, que si vous aviez tous les trésors du monde... [2] »

Bernières, Laval, Dudouyt, Maizerets, Morel : autant de noms chers à l'Église du Canada, autant de saints personnages qui ont achevé à l'Ermitage l'apprentissage des vertus dont ils ont enrichi notre pays!

L'Ermitage de M. de Bernières a été durant plus de dix ans une admirable école de sainteté :

---

1 *Semaine Religieuse de Bayeux*, 1871, p. 392.
2 *Ibid.*, p. 406.

« La petite maison qu'on nomme l'Ermitage, écrit Daniel Huet, le savant évêque d'Avranches, est devenue célèbre par l'éminente piété de Jean de Bernières qui, en s'éloignant du monde, y choisit sa retraite, et de plusieurs saintes personnes qu'il y avait attirées et qui, après s'y être consommées comme lui dans la vertu, se sont répandues en divers lieux et y ont produit des fruits infinis pour l'éternité. »

Faut-il prendre trop au sérieux les réserves que fait sur M. de Bernières l'abbé Laffetay dans son Histoire du diocèse de Bayeux ? « L'admiration que nous inspire son immense charité, dit-il, ne nous empêchera pas de déplorer sa conduite envers Mgr Servien. Il aurait voulu lui communiquer son ardeur impétueuse contre tous ceux qu'il soupçonnait de jansénisme ; il blâmait témérairement ses démarches et ses vues conciliantes ; il empiétait sur son initiative, et faisait dire autour de lui qu'il était plus évêque que le véritable pontife. »

Il est facile en tout temps à un homme de bien de dépasser la mesure dans les moyens qu'il emploie pour s'opposer aux désordres ; à plus forte raison à une époque troublée comme celle où vivait M. de Bernières, où très souvent le clergé, le clergé supérieur, surtout, n'était pas à la hauteur de sa tâche. Dans le diocèse

de Bayeux, en particulier, l'un des prédécesseurs de Mgr Servien, Molé, ne résidait jamais dans son église. Que de misères avaient dû s'y introduire, et par suite exciter outre mesure le zèle de pieux laïques comme M. de Bernières !

Ce qui est certain, c'est que Bernières lui-même était en garde contre cette tendance malheureuse des laïques à se substituer à l'autorité épiscopale. Il écrit un jour à une personne qui voulait s'attacher à sa direction :

« Ce n'est pas à moi à conduire les âmes, et il n'est pas à propos que vous demeuriez plus longtemps sous la direction d'une personne qui n'a ni qualité, ni grâce pour cela. Vous n'ignorez point que je ne suis pas dans l'Ordre de l'Église, et que Notre-Seigneur ne peut pas donner bénédiction à mes conseils. Sortez donc de cet engagement pour entrer dans un autre plein de grâce et de rosée du ciel [1]. »

Le nombre des habitants de l'Ermitage ne fut jamais considérable. Le fondateur, dans une lettre, exprimait l'intention de n'en admettre jamais plus de cinq ou six. On en comptait dix quand ils se dispersèrent après la mort de leur directeur [2].

---

1 *Semaine Religieuse de Bayeux*, 1871, p. 516.
2 *Ibid.*, p. 468.

On ne demeurait pas d'ailleurs longtemps à l'Ermitage. Boudon n'y fut que trois mois. Le séjour ordinaire y était de cinq ou six mois.

Mgr de Laval, cependant, paraît avoir demeuré beaucoup plus longtemps à l'Ermitage de Caen, ou du moins dans la ville de Caen. Les Ursulines le choisirent pour leur supérieur, à la mort de M. Bernesq (1655), qui remplissait cette fonction depuis dix-huit ans, et le proposèrent à l'acceptation de Mgr Servien [1]. Il reçut plusieurs professions religieuses dans la communauté, au nom de l'évêque [2]. Il fut aussi chargé de régler deux affaires importantes qui regardaient d'autres communautés de la ville.

J'ai passé quelques heures, chaque jour, aux archives départementales du Calvados et à la bibliothèque publique. Tout cela est installé dans l'ancien séminaire des Eudistes, magnifique établissement dont la façade principale donne sur la place de la République.

Mgr de Laval était à Caen lorsque le P. Eudes, son ami, fit l'acquisition du terrain où il éleva plus tard son séminaire.

Je vais chaque soir aux exercices du mois

---

1 *Semaine Religieuse de Bayeux*, 1871, p. 500.
2 Archives des Ursulines de Caen.

de Marie dans l'église Saint-Jean, et suis édifié de voir le grand nombre de fidèles qui y assistent. J'admire toujours l'éclat et la solennité avec lesquels se font ces exercices.

Au reste, c'est une chose admirable, — et je l'avais déjà constaté dans mon premier voyage — que la dévotion à Marie, en France. Partout, dans les plus humbles églises de la campagne comme dans les plus riches des villes, la chapelle de la sainte Vierge, durant le mois de mai, se transforme en un parterre délicieux, où chacun se plaît à apporter son contingent de fleurs.

Que de fois j'ai vu de pieuses dames venir arroser elles-mêmes ces arbustes, ces plantes et ces fleurs naturelles qu'elles entretiennent autour de l'autel de Marie ! Le soir, cet autel lui-même se transforme en un trône de feux et de lumières, au-dessus duquel plane la figure rayonnante de la Vierge.

Il me semble impossible que Marie ne sauve pas encore la France, comme elle l'a déjà sauvée bien des fois.

Je pars ce soir pour Bayeux...

XI

Bayeux, 24 mai 1891.

Bayeux n'est pas loin de Caen, une demi-heure de chemin de fer environ. J'y suis venu pour voir l'ancienne église de Mgr Servien, et aussi pour rendre visite à M. Hugonin, frère de l'évêque actuel de Bayeux.

Je tenais aussi à voir, au moins en passant, la petite ville [1] et le monastère d'Augustines, d'où partit en 1648 la jeune [2] Catherine de Saint-Augustin [3], pour venir à Québec, à l'Hôtel-Dieu, où elle pratiqua durant vingt ans les plus admirables vertus et mourut en 1668 en odeur de sainteté. La vénérable Marie de

1 Bayeux, en 1891, comptait à peine 9000 âmes.

2 Elle était encore novice, et avait à peine seize ans. Avant de s'embarquer, elle fit profession à Nantes, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Toute-Joie. (*Relations des Jésuites*, 1668, p. 34).

3 Elle était native de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en Normandie. Son père était Jacques Simon de Longpré; sa mère, Françoise de Launay-Jourdan. « Sa famille occupa des charges judiciaires assez importantes à Saint-Sauveur-le-Vicomte, à Valognes et à Cherbourg. » (Lettre de M. l'abbé L. Couppey, curé-doyen de Barneville-sur-mer, à l'auteur).

l'Incarnation a écrit quelque part au sujet de cette sainte religieuse :

« J'ai entendu dire à Mgr de Laval que cette bonne mère était l'âme la plus sainte qu'il eût connue. Il en pouvait parler avec connaissance, car c'est lui qui la dirigeait [1]. »

L'abbé Hugonin n'est ici que depuis quelques mois : il était attaché auparavant à la cathédrale d'Evreux. C'est lui qui avait été chargé spécialement de la cause de Boudon. C'est à lui, également, que l'on devait remettre les écrits de Mgr de Laval qui pourraient être trouvés dans le diocèse.

Je suis allé hier lui présenter mes hommages. L'abbé Hugonin est le type de l'homme bienveillant et affectueux. Il connaît parfaitement la vie de Boudon et celle de Mgr de Laval, et il a pour tous les deux la plus grande vénération. Il est émerveillé de la vertu héroïque et de la sainteté qui respirent dans les lettres du premier évêque de Québec :

« On n'a absolument trouvé aucun écrit du vénérable Prélat dans le diocèse d'Evreux, me dit-il, à part quelques lettres qui se trouvaient au séminaire dans les papiers de Boudon. En voici des copies : je vous les passe bien volon-

---

1 *Vie de Mgr de Laval*, t. I, p. 631.

tiers, en cas qu'elles puissent vous servir. Seulement, vous voudrez bien me les rendre : je les regarde comme un précieux témoignage en faveur de la sainteté de Boudon. »

Parmi ces six lettres, il n'y en a qu'une qui me semble inédite, celle qui regarde son frère le Bénédictin [1]. La voici : elle est datée de Québec, le 30 septembre 1666 :

« Mon très cher monsieur, je vous conjure de me mander quelque chose, dans la simplicité et vérité, de mon frère le religieux. Il me semble avoir entendu qu'il avait bien l'air du monde, et non pas celui d'un bon religieux. Cela me donne de la douleur et de la peine en même temps, ayant possible contribué quelque chose à ce qu'il fût religieux, étant trop jeune pour le connaître. Ce n'est pas que je n'aie fait tout mon possible depuis ce temps pour le porter au bien, comme de le faire étudier et de lui inspirer de faire effort d'entrer aux Réformés : ce qu'il a tenté. Mais son infirmité l'en a empêché. Je souhaite de tout mon cœur pouvoir contribuer à le remettre dans un bon train de vertu. Je vous supplie d'en avoir soin et de me faire savoir tous les ans comme il se comporte.

---

1. Voir plus haut, p. 52 et 98.

« J'ai négligé de lui écrire depuis mon éloignement de France. J'ai pensé le faire cette année; mais j'ai voulu avoir auparavant vos sentiments et savoir l'état dans lequel il est. »

Il y a une autre lettre portant la même date : elle a été publiée dans la *Vie de Mgr de Laval*[1], à part le passage suivant qui la termine :

« Nous sommes, grâces à Dieu, plus paisiblement que nous n'avons été les années passées en ce pays, par le retour que M. de Tracy y a fait depuis un an. Il y passera encore cette année. C'est une personne de mérite et de piété. Il est présentement dans le pays des Iroquois, en personne, avec quatorze ou quinze cents hommes, dont nous avons sujet d'espérer un bon succès, Dieu aidant. Il y aura ensuite une grande liberté.

« J'écris à Mgr d'Evreux. Vous lui donnerez ma lettre. Je n'ai pas cru me pouvoir dispenser de rendre le témoignage que je dois à votre vertu et à votre innocence. C'est à Notre-Seigneur à la manifester, et non pas aux hommes. Ainsi, mon cher monsieur, disons : *Expecta paulisper, donec impleatur numerus fratrum vestrorum.* Priez bien pour moi, je vous en conjure, et pour toute notre église... »

---

1. Tome 1er, p. 67.

Une troisième lettre, du 6 novembre 1677, a été également publiée, à part le passage suivant qui semble avoir été écrit en post-scriptum :

« J'ai été incommodé et retenu à la chambre pendant tout l'hiver, de fluxions et autres incommodités. L'on m'a fait un cautère pour voir si cela n'en détournerait point le cours ; mais il ne fait pas grand effet.

« Je vous envoie les deux actes que vous m'avez demandés.

« Donnez-nous tous les ans de vos nouvelles : elles nous consolent dans nos tribulations. »

Une quatrième lettre renferme des passages qui ne me semblent pas inconnus. Je la cite pourtant en son entier. Elle est du 27 août 1664 :

« Monsieur, j'ai reçu vos chères lettres qui ne respirent que Dieu seul et l'amour de Jésus et Marie, du glorieux saint Joseph et des saints Anges. L'indisposition où je suis m'oblige de me servir d'une autre main que la mienne pour vous écrire.

« Ma santé n'a pas été beaucoup meilleure pendant la plupart de cette année, et néanmoins nous sommes accablés de beaucoup d'affaires. Dieu soit loué de tout ! Faites en sorte par vos prières et celles des bonnes âmes avec qui

vous communiquez, que Jésus-Christ soit connu et aimé dans le Canada et des Français et des Sauvages, et qu'il lui plaise donner bénédiction à l'établissement du Séminaire et du Clergé où nous travaillons.

« Monsieur Forest repasse en France [1]. Ce bon jeune homme ne nous était pas propre. On a pris beaucoup de peine pour le former, mais sans fruit. Je vous renvoie ces lettres, avec son dimissoire. Vous les lui rendrez, sans lui faire connaître que vous nous les aviez envoyés. Il a besoin de recommencer sa philosophie pour être capable d'étudier en théologie.

« Tous nos ecclésiastiques vous saluent et se recommandent à vos prières. Adieu ; ne m'oubliez pas au saint autel. »

L'abbé Hugonin m'a mis en rapport avec un chanoine de la cathédrale, l'abbé Niquet, homme instruit, et tout dévoué à la mémoire de Boudon et de Mgr de Laval [2]. M. Niquet m'a fait visiter en détail l'immense cathédrale de Bayeux.

Toutes ces cathédrales de France ont ceci de particulier, que les beautés de l'une ne

---

1 Un des cinq premiers élèves du grand séminaire de Québec. *Journal des Jésuites*, p. 322.

2 Je lui dois une belle photographie du fondateur de l'Ermitage de Caen, M. de Bernières.

peuvent faire oublier les beautés de l'autre : il y a dans toutes de quoi admirer, sans jamais se rassasier. Même quand on a vu une merveille comme Chartres, on ne peut se lasser d'admirer Evreux, Caen ou Bayeux[1].

La cathédrale de Bayeux est une des plus vastes que j'aie encore vues. Ses nefs se déploient avec une majesté incomparable.

Elle a été rebâtie aux onzième et douzième siècles. La crypte doit remonter à une époque encore plus ancienne : elle est extrêmement intéressante, avec ses belles fresques antiques et l'inscription curieuse que l'on remarque au-dessus de la porte par laquelle on y descend.

J'ai beaucoup admiré, dans la salle capitulaire, le vieux dallage, avec sa rosace, en brique très ancienne.

---

1 « Ces innombrables monuments de l'architecture du moyen-âge qui parsèment de leurs formes élégantes et nobles les moindres hameaux de nos campagnes, ou se cachent dans les rues les plus obscures de nos vieilles cités, comment sont-ils venus, comment ont-ils passé là ? Quel cerveau en a conçu le plan ? Quelle main en a couronné le faîte ? Personne ne le sait. C'est une germination naturelle du sol. Nos vieilles cathédrales et nos vieilles abbayes élèvent leurs rameaux vers le ciel comme nos chênes et nos hêtres élèvent leurs rameaux. Ceux qui les ont conçues et construites, tout occupés de l'éternité et de Dieu, n'ont pas fait confidence de leur nom à la postérité et à la terre. » (M de Broglie, dans le *Correspondant* de 1868, t. IV, p. 187).

L'abbé Niquet m'a montré là une relique très précieuse : une chasuble de saint Regnobert conservée dans une châsse en ivoire qui remonte à Charlemagne lui-même. La châsse porte *prima facie* son cachet d'authenticité.

Bayeux n'est qu'à deux ou trois lieues de la mer. Il y a des diligences qui font journellement le service de la ville à Port-en-Bessin. J'eus la curiosité de m'y rendre.

Le temps était beau et serein ; et quoiqu'il fît un peu froid, je m'installai sur l'impériale pour contempler à mon aise les beaux vergers et les gras pâturages de la Basse Normandie, ainsi que les vieux châteaux, avec leurs tourelles, que l'on aperçoit çà et là sur la crête des collines ou dans les plis des vallons.

Port-en-Bessin est un des mille établissements de bains de mer qui bordent la Manche. Il y a là de magnifiques jetées, des villas, de belles promenades. Les eaux de la Manche sont rarement tranquilles ; et c'est un plaisir de les voir venir se briser sur les falaises du rivage.

A Port-en-Bessin, je n'étais qu'à quelques lieues de Bernières et de Notre-Dame-de-la-Délivrande, de même qu'à Bayeux l'on n'est pas très loin de Louvigny, non plus que du

pays de Marie des Vallées[1]. J'aurais aimé visiter tous ces lieux dont les noms se rattachent à tant de souvenirs qui intéressent l'histoire de notre Église, et spécialement celle de Mgr de Laval. Mais il faut savoir se borner. J'ai fini mon excursion en Normandie,et je reprends le chemin de la grande capitale de la France.

---

1 Mgr de Laval et le P. Eudes professaient une grande vénération pour Marie des Vallées. D'après M. de Latour, le premier évêque de Québec fit un pèlerinage à son tombeau. Le P. Eudes écrivit sa vie, et en envoya une copie à Québec à Mgr de Laval. Cet ouvrage était encore au Séminaire il y a quelques années. « C'était, m'a dit le regretté abbé Rhéaume, un gros volume manuscrit d'au delà 500 pages, bien écrit, bien conservé, bien relié en veau,et la seule copie, paraît-il, qui existe, l'autre copie, celle du P. Eudes, ayant disparu. La copie qui avait été envoyée au Séminaire à Mgr de Laval est maintenant, m'a-t-on dit, entre les mains du P. Le Doré. »

XII [1]

Paris, 2 juin 1891.

... Je revenais la semaine dernière de mon pèlerinage aux principaux endroits où a vécu Mgr de Laval, en France, avant de passer au Canada : Chartres, Montigny-sur-Avre, Evreux, Caen, Bayeux ; et j'allai rendre visite à M. Mercier, que je n'avais pas encore le plaisir de rencontrer à Paris :

« J'arrive moi-même de Chartres, me dit-il. Mgr Lagrange m'a accueilli avec une sympathie que je n'oublirai jamais, et m'a donné l'hospitalité dans son palais épiscopal.

« Dimanche dernier, je suis allé à Santeuil [2], où le curé de l'endroit, l'abbé Cantenot, m'avait invité à adresser la parole à ses paroissiens à la suite de la messe. Dimanche prochain, je vais à Tourouvre, pays de mes ancêtres. Voulez-vous m'y accompagner ? »

« Très volontiers, lui répondis-je. Moi aussi,

---

1 Extrait du *Paris-Canada*.

2 Petite commune de 275 âmes, dans le canton ou doyenné d'Auneau, archidiaconé de Chartres.

je suis originaire de ce pays-là : j'aurai donc le plaisir de voir la terre de mes aïeux. »

Je dis ma messe de très bonne heure dimanche matin ; puis j'allai rejoindre M. Mercier et ses aimables compagnons pour me rendre avec eux à la gare Montparnasse. M. Shehyn fut retenu par les affaires à la maison.

En quelques heures le train rapide de Paris à Granville nous conduit à Laigle, et nous voyons se dérouler devant nous ces tableaux ravissants que vous connaissez : Maintenon, Versailles, Dreux, Verneuil, les plaines si riches de la Beauce, puis les campagnes non moins intéressantes de l'ancien Perche.

A Tillières-sur-Avre, où le train n'arrête pas, je salue de loin Moutigny, lieu de naissance de Mgr de Laval, qui n'en est distant que de quelques kilomètres.

Nous voici à Laigle. Ici, il faut changer de train pour aller à Tourouvre. Nous avons maintenant un train-omnibus, qui nous permet d'examiner plus à loisir les campagnes que nous traversons. Comme ces paysages sont bien « canadiens ! » Ces collines verdoyantes que nous voyons là-bas, ces ravins pittoresques, ces forêts de hêtres, de chênes, de sapins, de platanes, surtout, qui imitent si bien l'érable, ces maisons disséminées un peu çà et là. tout

cela est-ce bien la Normandie? n'est-ce pas plutôt le Canada, surtout dans les environs de Québec, ou mieux encore dans les Cantons de l'Est?

Déjà, aux différentes gares, nous avons pu constater la grande similitude du type canadien et du type normand. Ah, oui, nous sommes bien normands! Examinez ces physionomies, ces allures, ces gestes : tout cela ne se retrouve-t-il pas au Canada? Ecoutez parler ces Normands, ces Normands de l'Orne, surtout : comme au Canada, ils disent presque toujours *on* au lieu de *nous*, et leur *a* — je l'ai bien remarqué — est presque aussi ouvert que celui des Canadiens.

Voyez encore ces femmes si bien mises, et en même temps si réservées, si polies, si bienveillantes : n'est-ce pas encore la femme canadienne du moins dans la plupart de nos bonnes localités?

A Tourouvre, M. Mercier est l'objet d'une véritable ovation. Le curé-doyen, son vicaire [1], le maire de la commune et tous les principaux personnages des environs, le comte de Charencey, entre autres, et le docteur Chamousset,

---

[1] L'abbé Eugène Duval, aujourd'hui curé de Courteille d'Alençon.

qui sont venus de plusieurs lieues, des centaines de personnes sont à la gare pour souhaiter la bienvenue à l'hôte distingué qui vient visiter le pays de ses ancêtres. La joie est peinte sur tous les visages.

Nous nous acheminons vers le presbytère, par une magnifique allée plantée d'arbres pour la circonstance, ornée de drapeaux et d'oriflammes.

A l'entrée du presbytère se lisent ces deux inscriptions : Vive le Canada ! — Honneur à notre illustre compatriote !

Ce presbytère est monumental. Il faisait autrefois partie du château des De Voves, illustre famille anoblie à l'époque des Croisades, qui possédait la seigneurie de Tourouvre, et qui, vers le milieu du dix-septième siècle, organisa, avec l'esprit chrétien qui l'animait, plusieurs corps d'émigration vers le Canada. En une seule fois, d'après la tradition, près de quatre-vingts familles quittèrent Tourouvre pour se diriger vers la Nouvelle-France. De ce nombre était Julien Mercier, l'ancêtre de notre premier ministre.

Nous entrons au presbytère, où nous attend l'hospitalité la plus cordiale : l'abbé Marre-Desperriers, curé-doyen de Tourouvre, nous a fait préparer un magnifique goûter.

Mais voilà déjà l'heure des vêpres : il est près de trois heures. M. Mercier et ses compagnons se rendent à l'église [1] : on leur a placé des fauteuils dans le chœur.

M. le curé veut absolument que, comme prêtre canadien, je préside à la partie religieuse de la fête, que je chante les vêpres et que je fasse la procession du saint Sacrement : — c'est, en effet, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. Comment lui refuser ce plaisir ? Il veut même, ce qui est plus grave, que j'adresse quelques mots d'édification à ses paroissiens : je me résigne à tout.

L'église est remplie : le département de l'Orne est encore un des meilleurs de la France. Vous avez dû remarquer le maire de Tourouvre associé à son curé pour la réception du premier ministre. Il y a un très grand nombre d'hommes dans la nef et dans le chœur ; il y a même quelques gendarmes, qui, il faut bien le dire, y paraissent un peu dépaysés : la curiosité, peut-être, autant que la dévotion, les aura attirés aux vêpres.

L'église de Tourouvre est très ancienne et très belle. L'ornementation du chœur m'a

---

1 L'église de Tourouvre a pour titulaire saint Aubin, évêque, dont la fête tombe le premier de mars.

rappelé beaucoup celle de la chapelle des Ursulines de Québec.

Les vêpres chantées et la procession faite, M. Marre-Desperriers monte en chaire et dans une allocution chaleureuse rappelle à ses paroissiens la scène du départ d'autrefois :

« Il y a deux siècles et demi, dit-il, quatre-vingts familles de ce canton venaient dans la même église où nous sommes réunis en ce moment, pour demander à Dieu de bénir leur résolution. Elles avaient décidé de quitter leur patrie pour aller fonder une colonie en Amérique. Réunis au pied des autels de Marie, ces hardis colons jurèrent de rester toujours Français et catholiques.

« L'un d'eux s'appelait Julien Mercier, et nous voyons aujourd'hui parmi nous un illustre descendant de ce héros, qui vient nous assurer par ses exemples comme par ses paroles que les Canadiens ont été fidèles à leur serment, et qu'ils sont restés sincèrement Français de cœur et catholiques. Avec quelle joie, avec quel enthousiasme nous l'accueillons au milieu de nous ! »

Il développe cette idée avec chaleur et émotion ; puis il m'annonce à ses paroissiens.

Qu'est-ce que j'avais à dire, quand tout avait été déjà si bien dit ? Qu'est-ce que j'avais à

faire, sinon commenter en peu de mots le texte qui se trouvait déjà sur toutes ces lèvres chrétiennes : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Oh, qu'il est bon et agréable pour des frères de se trouver ensemble [1] ! »

Français et Canadiens, nous sommes frères de toutes manières, par notre commune origine, par notre langue, par nos aspirations, par notre caractère, mais surtout par la foi et par la religion. Nous sommes tous Français, soit dans la vieille France, soit dans la nouvelle, en attendant que, par la religion fidèlement pratiquée, nous arrivions tous à notre commune patrie, inattaquable, celle-là, et permanente, le ciel.

Je dus être court, pour bien des raisons, mais surtout parce que tout le monde avait hâte d'entendre le héros de la fête qui devait adresser la parole à ses « compatriotes », sur une estrade en dehors de l'église, à l'endroit même où ses ancêtres ont été inhumés durant des siècles [2].

Vous avez lu les discours prononcés par M.

---

1 Ps. 132, v. 1.

2 Le cimetière, en effet, était autrefois sur la place même de l'église : il est maintenant un peu plus loin.

Mercier depuis qu'il est en France, ses discours, par exemple, à l'Alliance française, chez les Jésuites de la rue Vaugirard, et au banquet de la Société Le Play. La note patriotique et chrétienne y domine toujours; cette parole franche et sincère trouve de l'écho dans tous les cœurs vraiment français.

J'ai assisté l'autre jour à la séance de la Société Le Play qu'il présidait, et j'ai été témoin de l'enthousiasme avec lequel ont été accueillies ses déclarations d'attachement à la France et à l'Eglise.

Mgr Labelle a creusé en France un sillon beaucoup plus profond qu'on ne le croit généralement au Canada. Evidemment il n'y a que des hommes de grande valeur qui peuvent réussir à éveiller sur un pays encore aussi jeune que le nôtre l'attention de tant d'esprits éminents. Ce travail a été fait cependant: on ne parle ici que de Mgr Labelle et du Canada; et l'on n'en parle généralement qu'avec beaucoup d'intérêt et de sympathie [1].

M. Mercier creusera encore davantage ce sillon, et il y répandra, par sa parole autorisée,

---

1 « Le Canada, ce grand pays, d'esprit si français, » écrivait tout récemment M. Méline, un des principaux hommes politiques et un ancien premier ministre de la France. (*Revue hebdomadaire* du 7 août 1909, p. 22.)

des semences bienfaisantes qui produiront tôt ou tard d'heureux fruits.

A Tourouvre, il ne s'agissait pas de faire un de ces grands discours dont je viens de parler. M. Mercier était là comme un enfant de famille qui revient visiter le pays de ses aïeux après une longue absence, l'humble village où ont vécu ses ancêtres, l'église où ils ont été baptisés, le sol qu'ils ont remué pour en tirer leur subsistance, le cimetière où reposent leurs ossements bénis.

Il était visiblement ému, et tout le monde partageait son émotion. J'ai vu plus d'une larme couler sur ces bons visages normands, lorsqu'il a raconté les luttes sanglantes et douloureuses à travers lesquelles ont dû passer les enfants de Tourouvre émigrés au Canada, les déchirements de la séparation d'avec la mère patrie, les joies de la liberté qui ont suivi nos luttes patriotiques, notre fidélité au drapeau de la France, que nous arborons, dans nos fêtes, à côté du drapeau anglais, et les manifestations de sympathie qui sont parties du Canada à l'occasion des malheurs de 1870.

Tous les habitants de la commune de Tourouvre, hommes, femmes et enfants, se pressaient autour de M. Mercier. On l'applaudissait à outrance ; on criait souvent : « Vive la

France ! Vive le Canada ! » Je renonce à décrire l'enthousiasme qui régnait dans cette foule.

M. Mercier descend de l'estrade, se rend au presbytère et se voit entouré d'une légion de personnes qui se réclament de ses parents, et apportent des preuves à l'appui de leurs prétentions.

Je remarque surtout dans la foule deux jeunes gens bien mis, à la figure ouverte et intelligente, aux manières engageantes et polies. Ce sont deux jeunes Mercier, qui n'habitent pas Tourouvre, mais sont venus d'une commune voisine, Bubertré [1], pour voir leur « parent. » Ils descendent en effet en droite ligne de Julien Mercier ; et il est facile de trouver dans leur physionomie plus d'un trait de ressemblance avec notre premier ministre. L'un d'eux s'appelle Constant, l'autre, Alfred.

M. Mercier cause quelque temps avec eux, et leur promet d'arrêter les voir le lendemain, en se rendant à Nonant-le-Pin ; puis il les congédie gracieusement.

Nous nous mettons à table pour dîner. Mais voilà bientôt une fusillade qui commence et nous avertit qu'il se prépare au dehors quelque chose de sérieux. Durant le repas, on organise

---

1. Petite commune de 272 âmes. Tourouvre en a 1592.

un feu d'artifice et toute une illumination sur la place publique et dans le jardin du curé.

En sortant de table, nous nous trouvons en présence d'un spectacle vraiment féerique : des milliers de lanternes vénitiennes suspendues aux arbres, des verres de couleurs alignés le long des sentiers et sur les bordures des plate-bandes, et au milieu de tout cela les habitants de Tourouvre se promenant dans les allées du jardin. Il s'agit bien, en effet, d'une fête de famille ; et le curé, comme un bon père, a donné, pour la circonstance, accès à son jardin à tout le monde. Les enfants s'y promènent comme les autres, et de temps en temps poussent des cris de joie : Vive la France ! Vive le Canada ! Vive M. le ministre ! Cette journée ne partira pas sitôt de leur mémoire.

Il était près de onze heures lorsque nous avons pu nous mettre au lit pour prendre un repos dont nous avions tous grand besoin.

La fête est terminée, et le programme du lendemain tracé d'avance. Il faut se lever au moins à six heures, entendre la messe de M. le curé à six heures et demie, puis après déjeûner partir à huit heures pour aller à deux lieues prendre un train pour Nonant-le-Pin. Le haras national que ces messieurs doivent visiter est à trois lieues de la gare de Nonant

le-Pin ; et il ne faut pas oublier d'arrêter en passant serrer la main aux jeunes Mercier, à Bubertré. Le soir, à cinq heures, il faudra partir pour Paris.

Ce programme fut accompli à la lettre. A six heures et demie, nous étions tous à l'église et assistions à la messe de M. le curé. A huit heures, nous quittions, non sans regret, le beau village de Tourouvre, après avoir fait une courte visite à son digne maire, M. Jules Allard [1].

Je ne puis vous raconter tous les incidents de notre excursion. En voici deux cependant que je ne veux pas passer sous silence :

M. Mercier disait adieu à Mme Allard. Celle-ci venait de cueillir quelques fleurs de son jardin : « Veuillez, dit-elle, M. le ministre, accepter ces pensées, qui vous rappelleront la commune de Tourouvre, le pays de vos ancêtres. » — M. Mercier ouvre son livre de prières, où il conservait soigneusement une fleur que Mme Mercier lui avait envoyée du Canada : « Voici une pensée, dit-il, qui vient de mon pays, et d'une personne qui m'est bien chère. Je vous l'offre, madame, en retour des vôtres.

---

1 « M. Jules Allard, le maire si sympathique de Tourouvre, est mort presque subitement il y a une dizaine d'années. Mme Allard vit toujours. Elle est une de nos ferventes chrétiennes. » (Lettre de l'abbé Marre-Desperriers à l'auteur, 19 nov. 1909).

Veuillez la conserver comme un souvenir de moi et de celle qui l'a cueillie dans son jardin. »

A Bubertré, les jeunes Mercier sont devenus propriétaires d'une magnifique ferme, après y avoir travaillé longtemps pour le compte d'un riche seigneur. Recevant la visite de « leur cousin du Canada », ils ont convoqué tous leurs parents pour la circonstance. La maison est remplie.

Nous causons quelque temps avec ces braves Normands ; puis au moment du départ : «Quelle est, demande M. Mercier, la personne la plus âgée parmi vous?» Une vieille femme de plus de quatre-vingt ans s'avance, appuyée sur un bâton : « Permettez, madame, dit-il, que je vous embrasse, et que j'embrasse dans votre personne tous les parents et amis que j'ai à Tourouvre et à Bubertré. »

J'allais oublier un autre détail touchant : les marguilliers de Tourouvre, de concert avec M. le curé, ont décidé de placer dans le chœur une table de marbre pour commémorer la mémoire de la visite de leur distingué compatriote. [1]

---

1. On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant d'une lettre que m'écrivait le 31 mai dernier (1909) le vénéré curé de Tourouvre, M. Marre-Desperriers :

« C'est aujourd'hui le 31 mai, jour anniversaire de votre

De son côté, M. Mercier fera faire par un artiste de Chartres, M. Lorin, deux beaux vitraux où seront mis en regard ces deux événements : sa propre visite au pays de ses ancêtres, et le départ de France de son aïeul Julien Mercier, avec les deux dates : 1650 ; 18[illegible]. Il fera aussi élever un petit monument à l'endroit où reposent les cendres de ses aïeux,

---

visite à Tourouvre avec M. Mercier. Selon nos conventions nous allons chanter ce soir, à la clôture du mois de Marie, l'*Ave Maris Stella*. Nous allons donc nous rencontrer au pied de l'autel de la sainte Vierge, et prier pour nos frères du Canada, comme ils vont prier pour nous. Nous avons toujours été fidèles à ce pieux usage depuis dix-huit ans.

« C'est cette prière qui me donne la pensée de vous écrire. Tout d'abord, je me demande si vous vivez encore et ce que vous êtes devenu. Pour moi, j'ai bien vieilli avec mes soixante-treize ans. Toutefois, je me porte assez bien ; mais mes forces m'ont abandonné... Veuillez agréer, cher M. l'abbé Gosselin, mon plus affectueux souvenir. »

Je ne fus pas lent à répondre à cette lettre si belle : et quelque temps après, le 2 septembre, M. Marre-Desperriers m'écrivit de nouveau :

« Cher M. l'abbé Gosselin, je suis en retard à vous écrire. C'est que je n'ai plus l'activité d'il y a vingt ans. J'ai bien reçu votre lettre et lu avec intérêt la vie du Docteur Labrie. Je vous félicite de ne pas laisser en oubli les gloires du passé.

« Je vous remercie beaucoup des nouvelles que vous me donnez. J'ai été particulièrement heureux d'apprendre que M. Gouin, gendre de M. Mercier, succédait à son beau-père comme premier ministre de Québec.

« Nous construisons à Tourouvre une salle paroissiale, qui va prendre le nom de « Salle canadienne. » Jugez combien il nous serait agréable d'y entendre une confé-

avec cette inscription : *A mes ancêtres, Honoré Mercier.*

De Bubertré, nous filons en toute hâte à la gare voisine, afin de prendre le premier train pour Nonant-le-Pin.

Le temps est délicieux, et les paysages, toujours charmants.

De la gare de Nonant-le-Pin, nous nous rendons en voiture au haras national.

---

rence du successeur et parent de M. Mercier. Cette salle sera inaugurée fin octobre et pourra contenir 500 personnes. »

Enfin, quelques lignes, encore, d'une dernière lettre de M. l'abbé Marre-Desperriers, au sujet de notre visite à Tourouvre :

« Ce fut, dit-il, une fête bien extraordinaire, et cependant tout fut improvisé. Je crois qu'on n'avait eu que deux ou trois jours pour tout organiser. C'était comme une résurrection du temps passé. Une sympathie que rien ne faisait prévoir s'établit entre M. Mercier et moi. Nous nous sommes compris et nous avions le langage du cœur. Dans votre courte instruction, c'était la vieille Eglise de France que nous entendions. Dans l'allocution magistrale de M. Mercier, c'était la nouvelle France, trop longtemps oubliée par la vieille France, qui nous rappelait son histoire, faisait couler nos larmes, et excitait nos applaudissements. Je me rappelle ce mot de M. Mercier, à propos de la cession du Canada à l'Angleterre : «La France s'en va... Non, puisque la croix et les prêtres nous restent... » Cette visite de M. Mercier est un grand souvenir dans ma vie sacerdotale à Tourouvre. »

Ce que M. l'abbé Marre-Desperriers ne dit pas dans sa correspondance, c'est que c'est lui-même qui « a voulu doter sa paroisse » de la belle « salle canadienne » dont il parle. « Elle demeurera, dit le *Réveil de Tourouvre*, comme le témoignage de sa générosité, de son attachement à Tourouvre et de son intelligence des œuvres modernes.»

La visite d'un haras n'était évidemment pas de ma compétence. Ces messieurs, cependant, insistèrent pour que je les accompagnasse jusqu'à la fin.

Le haras du Pin est un immense établissement qui appartient à l'Etat, et dont la fondation remonte à Louis XIV. C'est le principal établissement de ce genre en France. Il est situé dans un endroit admirable : tout autour, des prairies d'une prodigieuse fertilité, et plus loin, de vastes forêts : à travers ces bois, de larges allées percées en droite ligne, où l'œil plonge à perte de vue. Dans les constructions, tout est grand, comme tout ce que faisait le grand Roi.

L'établissement est sous la direction d'un homme très intelligent, M. Ollivier, qui s'est prêté de bonne grâce aux nombreuses questions que lui ont posées le premier ministre et ses deux assistants, MM. Nesse et Bernatchez. Vous le dirai-je ? J'admirais autant les questions que les réponses ; j'admirais comme ces messieurs savaient remplir leur devoir avec conscience et ne négligeaient rien pour se procurer toutes les informations utiles à leur pays.

Ils visitèrent avec soin l'établissement ; puis l'on se prépara à partir.

Il n'était déjà que trop tard. L'orage qui menaçait depuis quelque temps commençait à éclater, et à peine fûmes-nous en voiture que la pluie tombait par torrents. Le vent soufflant avec rage déchirait les rideaux de la voiture, et l'eau nous abîmait. La grèle elle-même se mit de la partie, le tonnerre grondait, et les éclairs nous enveloppaient de toutes parts.

Il fallait bien marcher cependant, car nous n'avions que juste le temps de dîner à Nonant-le-Pin, puis de prendre le train pour Paris.

Enfin, nous sommes à l'hôtel, où nous faisons sécher nos habits et prenons un copieux dîner. Puis nous filons en toute hâte à la gare.

Cinq heures et demie de chemin de fer, dans un train-omnibus, c'est bien long; et cependant la conversation intéressante du premier ministre nous fit paraître le temps très court.

Il s'en allait onze heures quand nous entrâmes dans la capitale...

XIII [1]

Paris, 5 juin 1891.

J'ai pu assister ce matin à l'inauguration solennelle de la grande basilique du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre.

Ce n'était pas si facile que vous pourriez le croire. Il fallait des cartes d'admission : tout le Paris chrétien — et il est encore nombreux — se les disputait ; or la basilique ne peut contenir au plus que sept ou huit mille personnes. M. Mercier, qui en avait déjà reçu quelques-unes de Son Éminence le cardinal Richard [2], pour lui et ses compagnons de voyage, eut l'extrême obligeance d'en demander une pour moi, et l'obtint.

Il assistait lui-même à la cérémonie avec son collègue, M. Shehyn : on leur avait donné des places d'honneur sur la première rangée dans la nef, près du chœur.

---

1 Extrait de la *Semaine Religieuse* de Québec.

2 « De tous les évêques de France, disait M. Icard, le cardinal Richard est celui qui connaît le mieux son métier. » (*Le Correspondant* du 10 avril 1908, p. 140).

A leurs côtés se trouvaient la comtesse de Paris et le duc d'Alençon, le colonel de Perceval et le commandant Maigret, les sénateurs Chesnelong, De Kerdrel et Wallon ; MM. de Cazenaves de Pradines, de Mun, de Lamarzelle, Thellier de Poncheville, députés ; Keller, qui fut à l'Assemblée Nationale le rapporteur de la loi déclarant d'utilité publique l'érection de la basilique ; le comte de Nicolaï, le marquis de Ségur, et une foule d'autres personnages marquants.

J'arrivai à Montmartre un peu après neuf heures. La bénédiction de l'église était déjà faite, et la grand'messe commençait. C'est le cardinal Richard lui-même qui officiait.

L'autel se perdait dans des massifs de fleurs et de verdure ; et des milliers de lumières resplendissaient tout autour.

A l'orgue, un chœur composé des meilleurs artistes de Paris exécutait, avec accompagnement d'orchestre, une très belle messe en musique. Au *Credo*, cependant, on chanta tout simplement celui de la messe Royale, absolument cemme le nôtre, sans la moindre nuance différente. C'était grandiose.

Tout était grand, tout était splendide, dans cette solennité religieuse. Ne croyez pas cependant qu'il soit facile de faire mieux que

dans nos grands offices pontificaux de la cathédrale de Québec.

Ce qui frappait surtout, ce matin, dans la basilique de Montmartre, c'était la grande manifestation de foi que donnait la France, en assistant par des représentants venus de tous les coins du pays, à l'inauguration de son église, bâtie par ses soins et par les contributions de ses enfants.

Vous savez l'histoire de cette basilique. Commencée sous les auspices du vénéré cardinal Guibert [1], au lendemain des désastres de 1870, pour exécuter un vœu national d'expiation pour les péchés de la France et de prière pour la restauration de ce beau pays, elle a déjà coûté des millions, et elle n'est pas encore achevée. Il reste à faire le clocher et le grand dôme central.

Elle occupe une position magnifique sur cette colline, d'où l'œil embrasse tout Paris et les lieux d'alentour.

De cette église, où le Sacré-Cœur sera plus particulièrement adoré, jailliront sur la France

1 « Ah, le digne et saint vieillard ! Avec quelle bienveillance il m'a reçu ! Quelle dignité, et en même temps quelle aimable simplicité ! La bonté et la sainteté sont empreintes sur son visage, qui me rappelle un peu les portraits de Pie VII...» (Extrait de mon Journal de voyage de 1883).

des sources abondantes de grâces et de bénédictions.

C'est cette espérance que le cardinal Richard a fait ressortir dans une courte allocution. Montant sur son trône épiscopal, avant de distribuer aux fidèles la sainte communion, il a commenté le texte de saint Jean : *Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua* [1] :

« Ce sang et cette eau, dit-il, ce sont les trésors de grâces que Notre-Seigneur nous réserve par son divin Cœur. Vous savez par votre expérience toutes les tendresses du Cœur de Jésus pour notre pays, et vous êtes venus ici en grand nombre rendre témoignage à son amour et à sa bonté. *Et qui vidit, testimonium perhibuit* [2].

« La grande manifestation dont nous sommes en ce moment les témoins doit réjouir nos cœurs : elle est comme l'aurore des grands jours religieux qui luiront encore pour la France. »

Son allocution terminée, ce vieillard infatigable s'est mis à distribuer lui-même la sainte

---

1 S. Jean, XIX, 34 : « Un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. »

2 Ibid., 35 : « Celui qui l'a vu, en rend témoignage. »

communion. Il y avait là des milliers de personnes, de tout âge et de toute condition, qui étaient restées à jeûn jusqu'à une heure si avancée, pour communier à l'occasion de l'inauguration de la basilique. La communion a duré près d'une heure; et il s'en allait midi lorsque nous sommes sortis de l'église.

L'office de l'après-midi commençait à trois heures. J'y assistai avec M. Bernatchez.

Figurez-vous toutes les avenues de la colline Montmartre inondées de voitures, une foule innombrable sur la place de la basilique, et l'église elle-même littéralement remplie, des milliers de personnes qui, voyant l'impossibilité d'y entrer, s'échappent comme un flot impétueux par les deux ou trois issues de la grande clôture qui entoure cette basilique. Comment nous frayer un chemin au milieu de tout cela, même avec nos cartes d'admission, même avec notre titre de Canadiens?

Jamais je n'ai mieux compris qu'avec de la persévérance on peut venir à bout de tout. A force de lutter contre le courant et d'avancer de quelques pas, nous réussîmes à pénétrer jusqu'au portique de l'église, à en gravir les marches et à nous faire ouvrir une porte.

Enfin, nous voilà entrés, tout surpris de notre succès. La place que nous occupons

n'est pourtant pas brillante, à quelques pas seulement de la grande porte, et presque *sous la corde de la cloche.* Par-dessus le marché, il faut nous résigner à rester debout : il n'y a plus une chaise disponible. Qu'importe, nous verrons, nous entendrons, nous nous associerons à la grande prière du jour.

On chante les vêpres du Sacré-Cœur. Les psaumes, les antiennes, l'hymne, tout est absolument comme dans nos belles vêpres solennelles du Canada.

Les vêpres terminées, il y a un entr'acte assez long : le prédicateur se fait attendre, comme autrefois, dit-on, M. Holmes, dans ses grands jours de prédication, à la cathédrale de Québec.

Comme compensation, l'orchestre répand dans toute la basilique des flots de l'harmonie la plus suave.

Enfin le P. Monsabré apparaît dans le chœur, et monte en chaire. La foule jusque-là impatiente s'apaise : la surface ondulée de ce lac humain devient calme et immobile. Monsabré va y répandre le souffle prodigieux de sa parole, et la remuer jusque dans ses profondeurs.

Il commence son sermon.

J'avais une grande idée de l'illustre prédi-

cateur, et tenais beaucoup à l'entendre. Mon attente a été dépassée. Jamais je n'ai entendu une parole comme la sienne.

Vous savez ce que l'on dit du véritable orateur, qu'il s'empare de son auditoire, qu'il l'empoigne et le soulève, pour ainsi dire, qu'il le subjugue, en un mot, par la force de la persuasion. Tout cela se réalise à la lettre pour Monsabré.

Si vous aviez vu, comme moi, la puissance de ce geste et de cette parole, si vous aviez entendu ces accents qui partent du cœur ; si vous aviez pu saisir l'effet de cette parole sur cette foule innombrable suspendue à ses lèvres ! Monsabré remue profondément toutes les fibres de notre être : sa parole est de celles qui, avec la grâce de Dieu, touchent et subjuguent les cœurs. Très souvent j'entendais distinctement autour de moi : « Oui, c'est bien cela ! Oh, que c'est vrai ! »

Lacordaire a été applaudi, je crois, dans l'église, en deux ou trois occasions. Je comprends cela, et ne serais pas surpris si jamais la chose arrivait à Monsabré. Quand un auditoire est sous le charme, il peut être entraîné à cela comme malgré lui.

Mais vous allez me dire : « Qu'est-ce qui fait donc la force de Monsabré ? »

La réponse est facile : *Pectus est quod disertum facit*[1]. Oui, Monsabré a un beau langage, ses périodes sont magnifiques et prononcées avec force, avec calme, avec une grande dignité ; mais ce qui fait surtout son mérite oratoire, c'est le cœur, c'est la conviction personnelle. Dans ces élans impétueux, ces éclats de voix, ces cris déchirants, rien de factice ; tout cela part des profondeurs de son âme. On sent, à n'en pas douter, que ce qu'il dit, il le croit et l'éprouve lui-même ; et voilà pourquoi sa parole trouve tant d'écho dans les cœurs.

N'allez pas croire, en effet, que le fond de son discours soit bien extraordinaire : c'est la simplicité même, comme tout ce qui est la vérité. Vous le lirez dans les journaux, et vous verrez que c'est tout l'opposé de la recherche et de la prétention.

Je ne veux pas même vous en donner une analyse. Jugez seulement de la simplicité du sujet : *Ipse est pax nostra*, le Cœur de Jésus est notre paix ; c'est lui qui doit pacifier et restaurer la France. Pourquoi la France a-t-elle perdu la paix intérieure et sociale, qui fait le bonheur des nations comme des individus ? Parce qu'elle a oublié les deux grands

---

1 « C'est le cœur qui rend éloquent. »

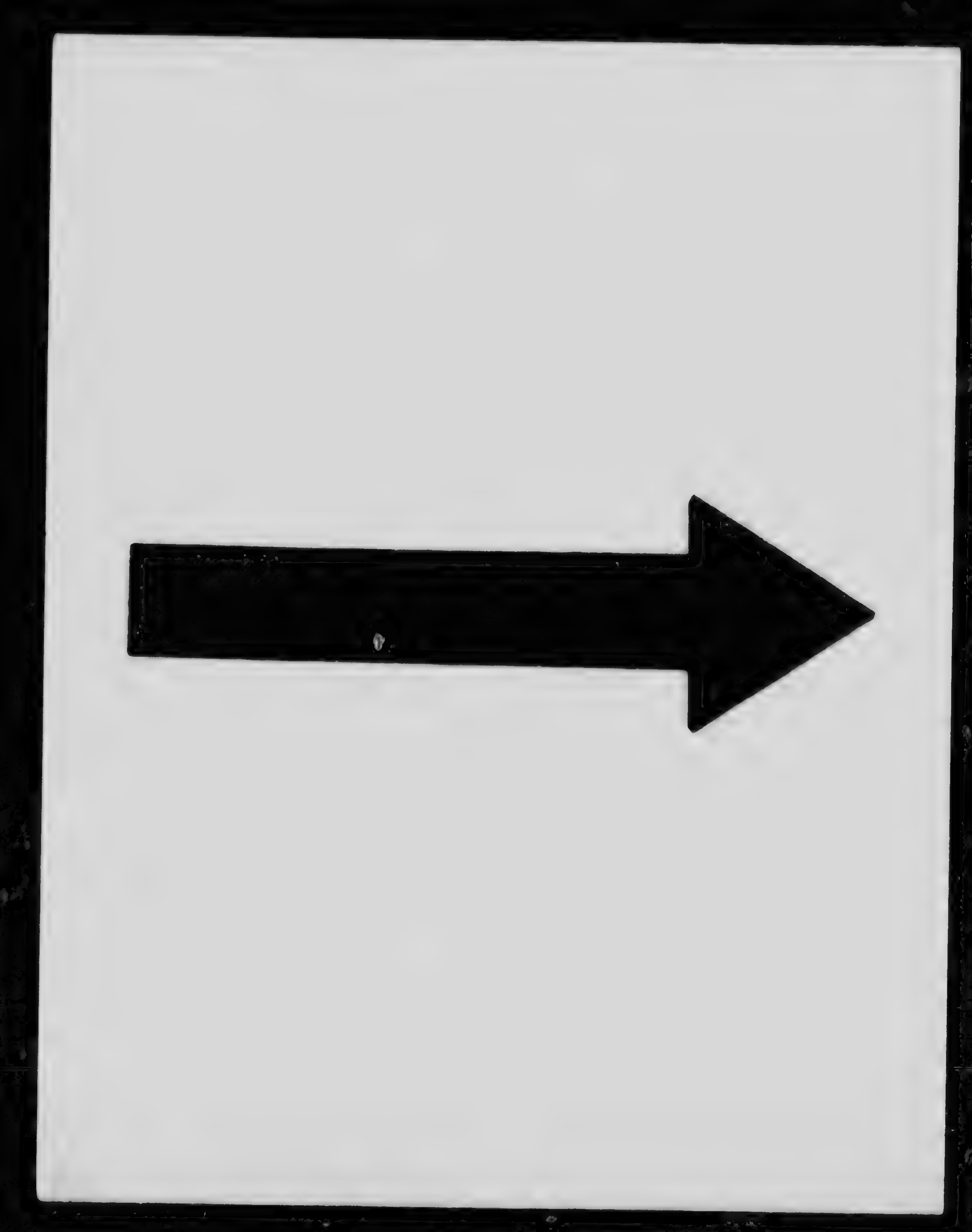
devoirs chrétiens : l'amour de Dieu et l'amour des hommes.

La peinture qu'il a faite de la France, au point de vue religieux, est triste. En haine de Dieu, les sectaires, les impies, les matérialistes travaillent depuis longtemps à saper toutes les bases des croyances chrétiennes. Ils veulent surtout s'emparer de la jeunesse, afin de la former à leur image et de créer des générations impies.

Le tableau qu'il a fait de la plaie sociale n'est pas moins effrayant. Jamais je n'ai vu la question du socialisme si bien traitée, si ce n'est dans la dernière encyclique du saint-père. « Pour régler cette question, dit-il, il faut nécessairement que les riches soient disposés à faire des sacrifices. » C'est alors surtout que j'ai constaté combien sa parole trouvait de l'écho dans son auditoire.

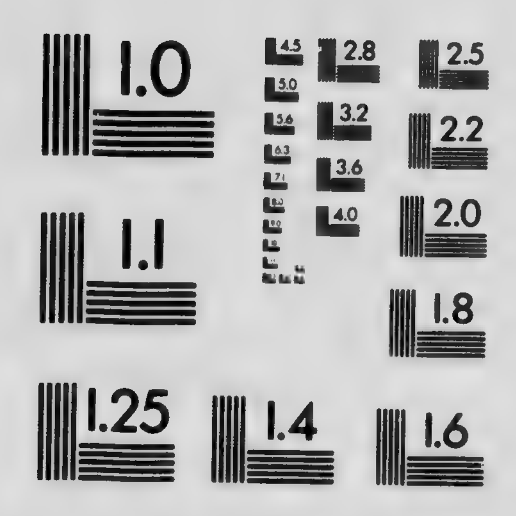
Puis se tournant vers le saint Sacrement exposé :

« Eh bien, mon Dieu, s'est-il écrié avec une émotion qui a fait couler bien des larmes, est-ce donc ainsi que vous allez laisser périr la France, la France qui vous a élevé ce beau monument, et qui vous l'a élevé au prix des sueurs et des sacrifices de ses enfants ? Non, non, vous ne le permettrez pas. *Ipse est pax*



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





nostra. Le Sacré-Cœur de votre divin Fils sera notre paix, notre refuge, notre sauveur.

« Mais, s'est-il empressé d'ajouter, le Sacré-Cœur ne sauvera la France que si nous tous, chrétiens, nous coopérons aux vues de la Providence par nos prières, nos larmes, et surtout notre action énergique.»

Et il a fait un appel chaleureux à toutes les classes de la société, les invitant à combattre les sectaires qui veulent ruiner la foi et l'amour de Dieu dans les âmes, et surtout à protéger la jeunesse et l'enfance contre leurs iniques projets. Il a exhorté tout le monde à entrer dans les vues du saint-père, et à faire tous les sacrifices possibles pour guérir la plaie sociale par l'application des principes chrétiens.

J'étais heureux de trouver dans la bouche de ce grand orateur sacré, presque mot pour mot,les paroles qu'avaient prononcées quelques jours auparavant M. Mercier au Congrès d'économie sociale :

« Les peuples qui chassent de leurs constitutions l'idée chrétienne, disait le premier ministre, ne pourront jamais appliquer l'arbitrage de manière à faire obstacle aux troubles sociaux. Il faut retrouver dans la société les principes qui ont édifié le monde chrétien, et

ces principes ne sont ceux ni de la révolution, ni du socialisme, ni de la libre-pensée : ce sont les principes du christianisme tels qu'ils ont été formulés par le fondateur de notre Religion [1].»

D'après ce que je viens de vous dire du P. Monsabré, rien de plus simple, vous le voyez, que le fond de son discours ; il restera cependant pour moi comme le type de la véritable éloquence de la chaire.

Ce sermon fut suivi de la procession et de la bénédiction du saint Sacrement. Il était six heures et demie lorsque nous sortîmes de la basilique...

---

1 La *Gazette de France* du 4 juin 1891.

XIV

Paris, dimanche, 7 juin 1891.

La dernière lettre que je vous ai adressée, M. le Principal, était datée de Bayeux : je l'achevai à Paris le dimanche 24 mai.

Depuis ce temps, je n'ai pas été inactif : j'ai à peu près épuisé à la Bibliothèque et aux Archives Nationales les recherches que je voulais y faire sur Mgr de Laval.

Vous vous rappelez le vieil hôtel Soubise [1], où sont installées les Archives Nationales, l'immense étendue de cet édifice, sa belle colonnade corinthienne, sa vaste cour intérieure, ses murs épais et ses tourelles qui lui donnent à l'intérieur je ne sais quel air de donjon. On a du plaisir à faire le tour de ce palais, à se promener dans le vieux Paris où il se trouve, dans ces vieilles rues dont les noms eux-mêmes,

---

1 L'ancienne résidence de Charles de Rohan, prince de Soubise, maréchal de France, qui fut vaincu d'une manière si humiliante, à Rossbach, en Saxe, par le grand Frédéric, en 1757. Rossbach, entre les beaux faits de Montcalm au Canada : Oswégo, Fort George, Carillon !

quelquefois bien étranges, nous rappellent un âge si éloigné.

J'ai beaucoup admiré l'ordre et les règlements qui président à l'administration des Archives Nationales, la complaisance, l'érudition et la politesse des chefs de bureaux, la libéralité avec laquelle ils ouvrent le trésor de leurs archives, les travaux mêmes qu'ils s'imposent pour faciliter nos recherches.

Vous écrivez d'avance au directeur le sujet particulier que vous voulez élucider, ayant soin de bien indiquer votre nom, le pays auquel vous appartenez, le but de vos recherches. Au bout de quelques jours, vous vous présentez aux archives; et le chef du bureau, après vous avoir identifié, vous remet une feuille indiquant les numéros des divers documents que l'on possède sur le sujet. Vous n'avez plus qu'à les demander aux employés.

L'abbé Métais, l'un des secrétaires de Mgr Lagrange, que j'avais rencontré à Chartres, avait bien voulu remplir pour moi ces formalités. Il poussa même la complaisance jusqu'à m'indiquer le jour qu'il viendrait lui-même à Paris, et me donna rendez-vous aux Archives pour m'y introduire. La feuille de recherches à mon adresse était prête. Je n'eus qu'à me

mettre à l'œuvre et à bien employer le temps que j'avais à ma disposition.

D'agréables surprises m'attendaient à Paris, au retour de mon excursion en Normandie.

Le vénérable M. Delpech, supérieur des Missions-Étrangères, me remit, lorsque j'allai lui faire visite, un magnifique portrait de Mgr Pallu qu'il avait fait photographier pour moi sur celui qui orne la salle de leur réfectoire[1].

Le marquis de Lévis, de son côté, avec une générosité que je n'oublierai jamais, avait fait graver pour moi le plan de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, y compris la chapelle de la Vierge, où fut consacré Mgr de Laval. Il m'en fit cadeau, et me donna aussi une belle photographie de Mgr de Laval prise sur un tableau conservé de temps immémorial dans la famille du comte de Couronnel.

En même temps, je recevais un autre portrait de Mgr de Laval, de la part du comte de Maistre, photographie d'un tableau que pos-

---

1 Mgr Pallu était un ami intime de Mgr de Laval. J'ai vu au Séminaire de Québec, il y a quelques années, un beau volume manuscrit, relié en parchemin, relation des missions de Mgr Pallu, envoyée par Mgr Pallu lui-même à Mgr de Laval. Quel précieux souvenir !

sédait son oncle Eugène de Montmorency-Laval [1].

Les deux portraits se ressemblent beaucoup ; il y a cependant quelques nuances qui donnent à chaque portrait son intérêt particulier [2].

C'est le jour de la Fête-Dieu que je suis allé voir M. Delpech. Cette fête n'est pas d'obligation en France. Pour nous, Canadiens, elle est une de nos plus belles solennités [3]. J'étais donc heureux d'aller aux Missions-Etrangères, où je savais qu'elle était célébrée.

Il y a grand'messe, à laquelle tous les prêtres assistent en chape ; et, après la messe, procession dans les allées ombragées du jardin, au milieu des parterres émaillés de fleurs et des bosquets d'arbres fruitiers. Le reposoir est au fond, dans ce petit oratoire de la Vierge, que vous connaissez peut-être, où les jeunes missionnaires, quand ils partent pour leurs

---

1 Voir plus haut, p. 87.

2 Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne donne à Mgr de Laval cet air sombre, triste et farouche qu'on lui trouve dans un portrait que j'ai vu quelque part, au bas duquel on a mis : Ecole de Philippe de Champagne. Cet artiste était le peintre de Port-Royal. « Tout, en lui et autour de lui, dit un auteur, portait une ombre janséniste. » Rien d'étonnant qu'il ait fait école de jansénisme et que ce jansénisme se reflète sur la physionomie des personnages peints par cette école. Voir *Essais et Notices*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1909, p. 707.

3 Elle nous a été retranchée, avec plusieurs autres, depuis quelques années.

missions lointaines, souvent pour ne plus revenir, vont se prosterner devant la Reine des Confesseurs et des Martyrs.

Après la cérémonie, sur l'invitation du Supérieur, je restai à dîner au séminaire.

Au milieu de ces confesseurs de la foi et de ces jeunes lévites qui n'ont qu'un désir, celui d'aller évangéliser les infidèles, au prix même de leur vie, on respire je ne sais quelle atmosphère de piété, de générosité et de dévouement qui fait du bien à l'âme chrétienne et sacerdotale.

Dimanche dernier, j'étais à Tourouvre. Vous verrez dans le *Paris-Canada* le récit de cette excursion, toute imprévue, dans le vrai Perche, le pays de nos ancêtres, la partie de la France qui a fourni au Canada l'un des plus considérables et peut-être l'un des plus solides éléments de colonisation.

Robert Giffard, seigneur de Beauport, signait à Mortagne, en 1634, avec Jean Guyon et Zacharie Cloutier un contrat par lequel, en retour de certains avantages, ceux-ci s'engageaient à aller s'établir sur ses terres au Canada [1]. Ce fut le premier noyau de la colonisation de la côte Beaupré.

---

1 *L'Emigration percheronne au Canada*, par M. de la Sicotière, Alençon, 1887, p. 13.

Les Boucher, les Drouin, les Paradis, les Turgeon, les Trudelle, les Mercier, les Poulin, les Gagnon vinrent ensuite, les uns de Mortagne, de Saint-Langis, de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême ou du Pin-la-Garenne, les autres de Tourouvre, de Champs, de Randonnay, de la Ventrouse.

Tourouvre et Mortagne [1], à quelques lieues l'un de l'autre, sont comme le centre de la grande émigration percheronne qui commença l'établissement du Canada.

Tourouvre est tout près de la Forêt du Perche [2], où l'Avre prend sa source, cette rivière qui coule au pied du château de Mgr de Laval. Le jeune homme, en écoutant son doux murmure, pouvait reporter sa pensée à la source de ces eaux vives et limpides, au

1 La petite ville de Mortagne renferme un peu plus de 3000 âmes. — C'est dans le canton de Mortagne que se trouve la Chapelle-Montligeon, siège principal de l'Œuvre Expiatoire pour les âmes délaissées du Purgatoire.

2 Il y a dans le *Réveil de Tourouvre* des pages intéressantes sur cette Forêt du Perche, sur les grandes chasses que l'on y faisait autrefois, et que l'on y fait encore, aux fauves qu'elle abrite : sangliers, cerfs, biches, daims et chevreuils. On y fit même un jour la chasse « à une riche mine d'or » qu'on croyait y avoir découvert, et qui avait suscité « de magnifiques espérances ». Toujours l'*auri sacra fames!* Mais, comme il arrive souvent en pareils cas, les espérances firent place aux déceptions, et après de grands frais d'exploitation, on se trouva vis-à-vis de rien.

pays de ces braves colons qui justement alors quittaient la France pour aller s'établir au Canada. Qui sait si ce n'est pas dans un de ces moments de douces rêveries sur les bords de l'Avre, que la Providence lui révéla sa destinée, et suscita en lui ces vifs désirs qu'il éprouva de devenir l'apôtre de la Nouvelle-France[1] ?

La Providence est admirable en toutes choses : elle a eu pour le Canada des tendresses particulières. Le Perche, d'où viennent un si grand nombre de nos ancêtres, est une des parties de la France qui ressemblent le plus au Canada. Nos premiers colons n'en eurent que plus de facilité à s'attacher à leur nouvelle patrie.

Ce matin, après avoir célébré la messe à Notre-Dame-des-Victoires, je suis allé en entendre une autre, dite spécialement pour M. Mercier, au grand collège des Jésuites, rue de Madrid.

C'est un externat, où les Pères donnent l'instruction à près de huit cents élèves. Pour se conformer à la loi, ils ont, comme à Vaugirard, un administrateur laïque à la tête de leur maison.

---

1 *Vie de Mgr de Laval*, t. I, p. 101.

Il y avait dans le chœur de l'église des fauteuils et des prie-Dieu qui attendaient M. Mercier et ses compagnons, et lorsqu'ils entrèrent, l'orgue modulait agréablement notre air national *Vive la Canadienne.*

De pieuses mélodies se succédèrent sans interruption tout le temps de la basse messe, laquelle fut suivie de la bénédiction du saint Sacrement. J'ai entendu durant ce salut un *O salutaris* et un *Ave Maria* admirablement exécutés.

La messe terminée, nous descendons dans l'immense cour des élèves. Les huit cents jeunes gens, tous bien mis, et le visage rayonnant de joie, y sont déjà rendus, rangés en ligne avec leurs professeurs. Le spectacle est charmant.

M. Mercier est invité à dire quelques mots devant ce jeune auditoire. Il y a trois semaines, parlant à Vaugirard, c'est surtout aux Jésuites qu'il s'adressait, pour leur témoigner son admiration et sa reconnaissance [1]. Ici, c'est à leurs élèves surtout qu'il s'adresse ; et il est impossible de trouver la note plus juste, celle qui va à l'âme du jeune homme et fait de suite sa conquête.

---

1. *Paris-Canada*, 23 mai 1891.

Des applaudissements enthousiastes interrompent souvent ce discours, et redoublent surtout lorsque le premier ministre annonce une médaille d'or qui sera donnée à la fin de l'année, frappée au nom de l'élève le plus méritant, et aussi lorsqu'il accorde un grand congé. On dirait que le mot « congé » a encore plus de prise sur le cœur des jeunes gens que les plus belles médailles.

La séance terminée, je me suis excusé auprès du Recteur et de M. Mercier, pour courir à Versailles, où j'ai passé l'après-midi.

C'est aujourd'hui, en effet, premier dimanche du mois, « jour des grandes eaux » à Versailles. Je ne pouvais manquer cette occasion.

Avec quelle joie j'ai revu ce palais merveilleux, et sa chapelle où les courtisans assistaient « en rangs d'oignons tous les jours à la messe du Roi », [1] ces jardins incomparables, ces bosquets, ces « tapis verts », ces fontaines, ces lacs, toutes ces beautés que le grand Roi a créées, pour ainsi dire, sur un des sols les plus ingrats de la France ! « Louis XIV est toujours là », a dit Chateaubriand [2]. Peut-on visiter Versailles sans penser à lui ?

1 *Lettres de Mme de Sévigné*, t. IV, p. 56.
2 *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. I, p. 203.

Le premier personnage qui nous souhaite la bienvenue au Palais de Versailles, c'est Richelieu. Vous vous rappelez la statue de l'immortel Cardinal-Ministre, sur l'avant-scène de la place du Château. Elle semble dire, avec l'autorité incomparable de son geste, à toutes les générations qui se succèdent à Versailles :

« Voyez-vous cette France, dont vous admirez la puissance et l'éclat, c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est. C'est moi qui l'ai dégagée complètement des langes de la féodalité, qui ai imprimé à tous ses différents membres le même souffle et la même vie, qui ai fortifié ce corps en lui donnant une tête, et l'ai fait respecter et craindre de tous ses voisins. Ne touchez pas à l'unité de la France ; aimez votre pays et conservez-le intact. »

Richelieu a été l'incarnation du patriotisme français ; et voilà pourquoi sans doute les partis même les plus avancés et les plus opposés, en théorie, à ses pratiques autoritaires [1] s'entendent pour respecter sa statue.

---

1 Oui, en théorie ; car, en pratique, quoi de plus autoritaire que la république française actuelle, au témoignage même d'un ancien premier-ministre républicain, M. de Marcère ? « Combiné avec le régime parlementaire, dit-il, et avec la centralisation administrative, ce gouvernement est le plus complet arsenal de despotisme

Je n'ai pas besoin de vous dire les jouissances que j'ai éprouvées en revoyant le musée et la chapelle de Versailles, le grand et le petit Trianon, en me promenant dans les délicieuses allées du Parc, aux sons de la musique dont l'air était rempli, et surtout en assistant, vers quatre heures, à l'ouverture des fontaines. Le spectacle « des grandes eaux », sur la scène magnifique où il se donne, n'est probablement surpassé nulle part dans le monde.

Le temps était sombre, et il tombait de fréquentes ondées. Nous n'en étions que mieux, parce que la foule était moins considérable qu'elle n'aurait été sans cela.

A cinq heures, je prenais le train pour Paris, et j'étais à six heures à mon hôtel.

Je devrais partir pour Rome sans délai, avant les grandes chaleurs ; mais MM. Fabre et Mercier insistent pour que je reste, afin de célébrer le 17 juin le service que l'on se propose de faire chanter pour Mgr Labelle, et le 24 juin la messe de la Saint-Jean-Baptiste. Je remets en conséquence mon départ ; et dans

---

qu'on ait jamais vu. Et telle est la république du Bloc, celle qui nous régit actuellement. » (*L'Assemblée nationale de 1871*, p. 314).

l'intervalle j'irai aux grandes fêtes de Saint-Bernard, à Dijon ; j'irai aussi rendre visite au marquis de Lévis, à Montigny-le-Ganelon, d'où je vous adresserai quelques lignes...

XV

Montigny-le-Ganelon, 11 juin 1891.

... Le soleil, ce matin, se lève tout radieux et déchire le voile qui assombrit depuis deux jours ce beau pays. Saint-Barnabé veut évidemment jouer le tour à Saint-Médard, et nous donner du beau temps. Tant mieux ! Nous en avons eu assez de mauvais depuis un mois.

De la terrasse du château de Montigny, en avant de la façade principale, j'admire le tableau gracieux qni se déroule devant moi.

Le cadre du tableau est ovale : il est formé par les collines verdoyantes qui entourent le vallon de Montigny. Sur le fond du tableau se dessinent de jolis hameaux, de belles rangées de peupliers d'Italie aux allures sveltes et élégantes, le Loir, aux reflets argentés, qui serpente dans les prairies, le solide pont en pierre qui le traverse, des groupes de femmes accroupies sur ses rives pour y laver leur linge, des troupeaux de vaches que des jeunes filles conduisent au pâturage : rien de criard dans

ce tableau ; le ton des couleurs y est doux et nuancé, comme sur cette toile que j'admirais l'autre jour au Louvre, ayant pour sujet: *Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi* [1].

A l'une des extrémités du vallon on aperçoit un petit coin de Châteaudun, et à l'autre extrémité se déroule le grand village de Cloyes [2], où je suis descendu avant-hier, en route pour Montigny-le-Ganelon.

Le marquis de Lévis m'attendait à la gare avec son magnifique équipage; je montai en voiture avec lui et le curé de Montigny [3], qui était aussi venu me rencontrer à Cloyes. En un instant nous eûmes franchi les quelques kilomètres qui séparent Cloyes de Montigny-le-Ganelon.

Le château de Montigny se dresse fièrement sur la crête d'une colline, comme celui de Montuel, et se voit de loin. Il se dégage très bien, au milieu des grands arbres qui l'entourent de chaque côté.

La façade principale, celle qui donne sur le vallon, a été renouvelée, il y a quelques années,

---

1 Virgile, première églogue.

2 Paroisse de 2464 âmes en 1891.

3 L'abbé Graffin, alors âgé de 61 ans, et curé de Montigny depuis 1866. Le curé-doyen de Cloyes était l'abbé Vincent.

par le père du marquis de Lévis ; mais il a su lui laisser ce cachet de manoir seigneurial antique, si apprécié par les hommes de l'art. Les assises du château sont larges et solides ; le toit, avec ses flèches, ses lucarnes et ses culs-de-lampe, est tout-à-fait svelte et gracieux.

L'autre façade, cependant, celle qui donne sur le village de Montigny, m'a plu davantage à cause de ses vieilles tourelles, de ses sculptures très anciennes et de ses étroites fenêtres. C'est une construction du quinzième siècle.

L'origine du château est de date beaucoup plus reculée. Il fut construit primitivement sous Philippe-Auguste. C'était une forteresse avec une vaste enceinte, dont il y a encore des souvenirs et des reliques, à l'entrée du village, entre autres, ce que l'on appelle le « Quartier » et la « Porte-Roland. »

Il fut rasé, durant la guerre de Cent-Ans, dans la crainte qu'il ne tombât aux mains des Anglais, puis rebâti au quinzième siècle par les seigneurs de Montigny.

Pénétrons dans l'intérieur par la porte de la tour : ce magnifique escalier gothique, en pierre, qui monte à la chapelle, au troisième, ce plafond, ces fortes solives, ce splendide cloître ogival, surtout, tout cela porte le cachet

d'une architecture très ancienne, tout cela est bien moyen-âge.

Le château de Montigny fut acheté en 1833 du comte de la Ferronnays [1], ministre des Affaires-Étrangères sous la Restauration et père de Mme Craven, par le duc Adrien de Montmorency-Laval, arrière-grand'père du marquis de Lévis. Le duc ne l'habita que trois ou quatre ans: il mourut en 1837. Mais il l'a rempli de souvenirs de toutes sortes: objets d'art, peintures, dessins et portraits.

C'est un véritable musée historique: tout y est parfaitement catalogué et numéroté.

J'ai vu là les portraits des principaux personnages de la famille Montmorency-Laval, et je ne crois pas qu'il y ait aucune maison en France où l'on puisse trouver autant de souvenirs de cette illustre famille: le duc de Laval, l'arrière-grand'père du marquis de Lévis et du marquis de Pimodan; son fils Henri de Laval, mort prématurément à Naples, en 1819, à l'âge de vingt-huit ans, des fièvres typhoïdes, à la suite d'une excursion à Pom-

---

1 L'homme d'honneur et de vertu, par excellence. Quand on a lu ses *Souvenirs*, édités par le marquis Costa de Beauregard, ou bien le *Journal* de M. Chesnelong, édité par M. de Marcey, on ne peut s'empêcher de s'écrier: « Ah, les bons Français! »

péi ; — c'était un jeune homme de beaucoup d'espérance ; il était né à Paderborn, où la famille avait émigré pendant la Révolution ; — le premier évêque de Québec ; son neveu, qui fut grand vicaire de Fénelon, puis nommé à l'évêché d'Ypres[1] ; le maréchal de Laval, grand'père d'Adrien ; les sept connétables de Montmorency ; le cardinal de Montmorency : tous ces personnages et une foule d'autres ont passé successivement devant mes regards.

J'ai vu là aussi deux grands tableaux, représentant, l'un, le mariage du connétable Mathieu I de Montmorency avec Adélaïde de Savoie, veuve du roi de France Louis-le-Gros, l'autre, le mariage de Mathieu II de Montmorency avec Emme de Laval, veuve du comte d'Alençon et héritière du nom de Laval, qui a donné naissance à la branche cadette des Montmorency.

Le duc Adrien de Montmorency-Laval fut ambassadeur de France auprès des principales cours d'Europe : Rome, Vienne, Madrid, Londres[2]. On voit dans l'une des salles du châ-

---

1 J'ai une photographie de ce neveu de Mgr de Laval, que je dois à la bienveillance du marquis de Lévis.

2 « Sous une apparence légère et mobile, le duc de Laval était un noble cœur et un esprit élevé. Il géra

teau les portraits en grand des princes qu'il a servis, Louis XVIII et Charles X, et aussi les portraits des souverains auprès desquels il était accrédité comme ambassadeur : Guillaume IV et George IV, François II, Ferdinand VII, Pie VII et Léon XII.

On voit aussi, dans une autre pièce qui porte son nom, — la chambre du duc de Laval, — les portraits des principaux personnages de son temps, Talleyrand, Metternich, Pitt, Aberdeen, Burke, Guizot, Thiers, etc., dont plusieurs visitèrent le château.

De cette pièce, l'on jouit d'un coup d'œil admirable sur la vallée de Montigny et les coteaux qui l'entourent. M. Ampère, qui l'habita un jour, ainsi que Mme Récamier, l'illustre pensionnaire de l'Abbaye-aux-Bois [1], ne pouvait, paraît-il, se rassasier de cette vue délicieuse. M. Ampère consigna ses impressions dans une charmante lettre que le marquis a bien voulu me montrer.

---

les plus grandes ambassades, et fut partout à la hauteur de sa tâche. » (*Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. IV, p. 391).

1 Dans un article intitulé : *Autour de Mme Récamier*, M. Doumic se moque finement des « rites de ce culte de chapelle organisé autour de l'idole ; » et parlant des hommes supérieurs qui lui faisaient la cour : « Aucun d'eux ne mourait, dit-il, mais tous étaient frappés... » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1905).

Le duc de Laval avait rapporté de ses ambassades beaucoup de souvenirs. Il reçut du du pape Léon XII, pour sa petite-fille Félicité de Lévis, le corps de sainte Félicité, et légua plus tard cette précieuse relique à l'église de la paroisse, où elle repose dans une châsse sous le maître-autel. On la porte tous les ans en procession lors du grand pèlerinage qui a lieu à la fête de sainte Félicité.

Adrien de Laval était un homme sincèrement chrétien, dévoué à l'Eglise, accomplissant ses devoirs religieux avec fidélité, mais sans ostentation. Lorsqu'il tomba gravement malade, l'archevêque de Paris se présenta pour le voir et lui offrit ses services: « J'ai mon confesseur, répondit-il tranquillement : faites-le venir. »

Sa fille Charlotte, épouse de Gustave de Lévis-Mirepoix, grand'mère du marquis de Lévis, n'est décédée qu'en 1872. C'était une femme d'une éminente vertu; elle était par sa charité la providence du pays.

Il y a au pied de la colline de Montigny des moulins qu'elle fit construire à grands frais dans le but de procurer de l'ouvrage et de l'emploi aux ouvriers.

Durant la guerre de 1870, elle convertit en hôpital son château de Montigny, et fit tous

les frais de l'installation : on compta à la fois plus de cent personnes dans sa maison, y compris les infirmiers et les médecins.

C'était une femme de caractère, [1] vraiment digne du premier baron chrétien, dont elle descendait. Je cite un autre épisode de 1870 :

Châteaudun, qui est à trois lieues de Montigny, est tout en feu et succombe sous les obus des Prussiens ; [2] il y a même des escarmouches dans le vallon de Montigny et de Cloyes, et l'on supplie la comtesse de s'éloigner : « Non, non, dit-elle, je resterai ici, à mon poste. Si les Allemands viennent jusqu'ici, ils respecteront peut-être une vieille dame comme moi, et je garderai le château pour mes enfants. »

Montigny-le-Ganelon, heureusement, fut épargné.

Toutes les traditions d'honneur et de vertu dont je viens de parler se conservent au château, non seulement à l'état de souvenir, mais vivantes, dans les personnes qui l'habitent.

---

1 « Ce qui m'inquiète surtout, de nos jours, c'est l'abaissement des caractères. » (Cornudet à Montalembert, dans le *Correspondant* du 10 déc. 1904).

2 « L'héroïque défense de Châteaudun est un fait si beau, si digne de nos anciennes mœurs patriotiques, que tout notre Paris tressaillira de fierté en l'apprenant. » (*Mémoires de Mme Adam*, t. III, p. 132).

La mère du marquis de Lévis, Juliette des Balbes Berton de Crillon, veuve de Sigismond de Lévis, est une femme aussi distinguée par ses manières et par sa piété que par sa naissance.

Elle appartient à la noble famille des Crillon, qui donna à la France le fameux Crillon, dont on voit la statue à Avignon. Crillon prit part à tous les principaux faits d'armes de Henri IV, excepté toutefois celui d'Arques (1589); et après la victoire : « Pends-toi, brave Crillon, lui écrivit le bon roi ; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas ! »

La marquise de Lévis, Marie-Thérèse de D'Hinnisdäl, descend directement par sa grand-mère, née Villeneuve, par les Grignan et les Sévigné, de sainte Jeanne de Chantal. Elle aussi et son mari sont la distinction même, la bonté et la bienveillance.

C'est un Lévis, membre de l'Académie française, qui le premier a dit : « Noblesse oblige. » La famille a toujours été fidèle à cette belle devise.

Il n'y a pas moins de trois blasons au château de Montigny, avec chacun sa devise particulière : celui des Montmorency-Laval, *Dieu ayde au premier baron chrétien !* celui des Lévis, *Dieu ayde au second chrétien Lévis !*

et celui des Crillon, *Fais ton devoir!* Ils sont gravés à plusieurs endroits sur les murs, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Partout, sur les massifs de fleurs et sur les cadres des plate-bandes du jardin, on remarque les lettres L.-M., qui signifient aussi bien *Laval-Montmorency* que *Lévis-Mirepoix.*

En arrivant au château, on aperçoit aussi ces lettres, dont l'or scintille aux rayons du soleil, sur la grande porte en grillage de l'avenue. Au-dessus, on en distingue deux autres, A.-M., séparées par une épée verticale, qui signifient *Anne de Montmorency*, grand connétable de France, et plus haut encore le mot grec *Aplanos*, qui veut dire *sans tache:* c'était le cri de guerre des Montmorency.

Bien qu'il ait fait presque toujours mauvais temps depuis que je suis ici, j'ai profité cependant de quelques accalmies pour visiter le village [1].

Au cimetière, en compagnie du marquis, j'ai récité un *De profundis* près du monument qu'on y a élevé aux victimes de la guerre de 1870 décédées à Montigny.

Tout autour du château, s'étendent de ma-

---

1 La commune de Montigny-le-Ganelon contenait, en 1891, 636 âmes.

gnifiques pelouses, des jardins bien entretenus : il y a des maronniers en fleurs, de jolis orangers, des peupliers d'Italie : à quelques pas, une forêt de chênes, de tilleuls, de hêtres et de sapins, au milieu desquels, sous un immense dôme de feuillage, s'alignent de longues et larges allées.

Une de ces allées porte le nom de Montmorency-Laval. On dit que le jour de la Saint-Jean-Baptiste, la veille et le lendemain, le soleil se couche précisément au bout de cette longue avenue : le spectacle de ce disque rouge qui la ferme complètement, est tout à fait ravissant à voir à l'autre extrémité de l'allée.

Je vous ai dit qu'il y a dans une des tours du château une petite chapelle. J'ai eu le plaisir d'y célébrer la messe ces deux jours-ci. Elle est tout à fait charmante, avec le cachet d'antiquité qui y règne partout. Il y a là des richesses de reliques : les murs en sont tapissés : j'y ai même vénéré une épine de la sainte Couronne. La petite statue au-dessus de l'autel est une copie de la statue miraculeuse de Notre-Dame-de-Lévy-Saint-Nom [1].

---

1 Lévy-Saint-Nom, à quelques lieues de Versailles, est une petite commune du département de Seine-et-Oise, qui doit son nom à la famille de Lévis : elle y avait autrefois un château. On vénère dans l'église paroissiale une statue de la sainte Vierge, qui appartenait à l'ancienne abbaye de Notre-Dame de la Roche, aujourd'hui

Les hôtes distingués qui m'avaient accueilli avec tant de bienveillance dans leur château, eurent l'extrême complaisance de venir me conduire jusqu'à la gare de Cloyes, à mon départ pour Paris. Le marquis et la marquise ne m'ont quitté que lorsque je suis monté sur le train...

---

disparue, et qui attire, chaque année, depuis le treizième siècle, un immense concours de pèlerins. Devant l'autel où repose cette statue, allait souvent prier cette humble servante de ferme, Marie-Jeanne Langlois, morte sur l'échafaud en 1794, dont M. l'abbé Guéry, aumônier du lycée d'Evreux, vient d'écrire la biographie, et dont les réponses à ses juges iniques sont vraiment dignes des premiers martyrs. On va, paraît-il, introduire sa cause en cour de Rome pour la béatification.

Voici le titre de la brochure de M. l'abbé Guéry : « Une fleur des champs. Marie-Jeanne Langlois, née à Faverolles (Eure) le 26 novembre 1771, morte sur l'échafaud, à Paris, le 12 juin 1794 ».

Le titre porte l'épigraphe suivante : « Tout ce qui se fait ici-bas, hors le salut, n'est qu'un amusement et des jeux d'enfant. » (Réponse de Marie Langlois).

Il y a dans l'église paroissiale de Notre-Dame-de-Lévis, près Québec, une reproduction de la statue de Notre-Dame de Lévy-Saint-Nom, qui a été gracieusement offerte à cette église, il y a quelques années, par le marquis de Lévis.

XVI [1]

Fontaine-lez-Dijon, 16 juin 1891.

... Dijon se prépare par un triduum solennel, commencé dimanche dernier, à célébrer demain, mercredi, le huitième centenaire de la naissance d'un de ses plus glorieux fils, saint Bernard. Des milliers de pèlerins accourent ici de toutes les parties de la France, et même des pays étrangers. *Defunctus adhuc loquitur* [2]. La voix du grand moine est encore irrésistible, et il entraîne à sa suite les populations entières. On se croirait revenu au temps des croisades, où rois, princes, ducs, vassaux et simples guerriers quittaient tout à la voix de Bernard, et volaient en Orient au cri de « Dieu le veut ».

Vous connaissez la vie de saint Bernard, et vous admettrez, j'en suis sûr, qu'il a été l'un des hommes les plus extraordinaires, non seulement du douzième siècle, mais de tous les temps. Un simple moine qui devient pour

---

1 Extrait de la *Semaine Religieuse* de Québec.
2 Hebr., XI, 4. « Mort, il parle encore. »

ainsi dire l'oracle de l'Eglise et des pouvoirs civils, qui dépose les rois ou les affermit sur sur leurs trônes, qui ne cherche qu'à rester caché au fond de son cloître, et qui cependant en demeure éloigné presque toute sa vie, parce que Dieu l'appelle à pourvoir aux intérêts du monde entier.

« Cet incomparable saint, dit Mgr de Ségur, semble avoir tout réuni en sa personne : l'innocence de l'enfant, l'énergie du guerrier, la science d'un docteur couronné, la simplicité de l'homme le plus ignoré, l'austérité et la solitude d'un anachorète de la Thébaïde, la vie active et les voyages incessants d'un missionnaire, l'obéissance d'un pauvre frère convers, l'autorité et le commandement d'un souverain et d'un pontife. Il était infirme à en mourir, et se trouva le premier et le plus infatigable dans toutes les grandes luttes de son siècle. Sa vie était un miracle continuel, sa sainteté égalait son patriotisme. Il était tendre comme une mère et fort comme un chevalier. »

Tendre comme une mère ! C'est bien ainsi, surtout, que nous le montrent les touchantes homélies que nous lisons au Bréviaire, surtout celles qu'il a faites sur la sainte Vierge ou sur le saint Nom de Jésus. Le cœur a-t-il jamais mieux parlé? Les sentiments de Bernard

trouvent de l'écho dans toutes les âmes chrétiennes.

Pour moi, je vous l'avouerai ingénuement, ce grand Saint est un de ceux que j'ai toujours aimés davantage ; et lorsqu'il y a sept ans j'eus le bonheur de faire le pèlerinage de Fontaine-lez-Dijon, lieu de sa naissance, je ne quittai cet endroit qu'avec le pieux désir de le revoir un jour.

L'occasion était toute trouvée. Je quittai Paris dimanche midi pour venir au triduum préparatoire à la grande fête, et, en arrivant à Dijon, je montai tout droit à Fontaine.

La route, qui a bien une demie lieue de parcours, était littéralement couverte de pèlerins qui avaient assisté aux offices de la journée. Des milliers d'oriflammes flottaient au vent, et au pied de la colline se dressait un arc de triomphe sur lequel on lisait : *Saint Bernard, honneur et lumière de Fontaine.*

Les maisons du village s'échelonnent sur les pentes de la colline, entourées de vignes et de bosquets. A mi-côte est le petit étang, où Bernard, assailli un jour par une tentation violente, se jeta, en plein cœur d'hiver. Il en sorti à demi-mort, mais victorieux de lui-même pour toujours.

La colline est couronnée par l'église parois-

siale et les restes rajeunis d'un antique château féodal. C'est dans ce château que naquit Bernard en 1091. La chambre où il est né est convertie en chapelle où l'on dit la messe, et le reste du château est occupé par les missionnaires de saint Bernard, qui font construire actuellement une magnifique église. Leur supérieur, l'abbé de Bretenières, [1] a déjà mis là une partie de sa fortune personnelle. Mais les fidèles du monde entier tiendront à honneur de contribuer à l'érection de ce beau monument.

Je cours faire une petite visite aux bons missionnaires, qui m'accueillent avec une grande bienveillance. Je m'entends avec eux sur l'heure à laquelle je pourrai faire demain mon pèlerinage ; puis après dîner je redescends à Dijon.

On avait eu la bonté de me retenir une chambre dans le magnifique hôtel de Mme Siraudin, qui donnait aussi l'hospitalité à Mgr Turinaz, évêque de Nancy.

De bonheur, hier matin, je remontais à Fontaine pour dire la messe au lieu de nais-

---

1 Frère de Just de Bretenières, martyrisé en Corée en 1866. (Voir mon article *Un martyr du 19e siècle*, dans le *Canada-français*, t. III 53 et 200).

sance de saint Bernard. Son Eminence le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, y faisait lui aussi son pèlerinage.

Après avoir satisfait ma dévotion, je me rendis sur le terrain du château pour jouir du point de vue que j'avais tant admiré il y a sept ans.

Au pied de la colline s'étend une vaste plaine, où l'œil rencontre tout d'abord la ville de Dijon avec ses flèches et ses clochers qui s'en détachent comme des mâts de navires sur la mer, puis une infinité de bosquets et de hameaux, des grandes routes parfaitement alignées, et là-bas l'antique abbaye de Cîteaux où semble planer encore l'auréole de saint Bernard. De l'autre côté, de hautes et riches collines, séparées par des ravins que traverse le chemin de fer de Paris à Dijon ; ça et là, sur les sommets, de magnifiques châteaux ; et partout, cet air de prospérité générale, de richesse et de bien-être, qui a justement fait appeler ce pays la *Côte d'or*.

C'est de cette colline de Fontaine-lez-Dijon, c'est de ce château que partit autrefois Bernard, à l'âge de vingt-deux ans, pour embrasser la vie religieuse. Sa mère, Aleth de Montbard, était une sainte, qui l'avait consacré à Dieu pendant qu'elle le portait dans son sein. Il

avait cinq frères, et une sœur, Hombeline. Tous suivirent son exemple et embrassèrent la vie religieuse. Le père lui-même, Tescelin, entraîné par l'exemple de ses enfants, arrive un jour à la porte du monastère dont Bernard est le supérieur. Il demande à son fils la faveur d'y être admis, il prononce ses vœux, et termine ses jours dans la vie monastique.

Tous ces souvenirs et bien d'autres se pressaient à ma mémoire, en même temps que j'admirais la beauté du paysage qui se déroulait devant mes yeux. J'admirais encore plus la grandeur d'âme et l'esprit de sacrifice qui avait fait renoncer Bernard à tous ces biens pour ceux de l'éternité ; et je me disais : « Pour nous, du moins, *sic transeamus per bona temporalia, ut non amitamus æterna* [1]. »

Je me hâtai de descendre à Dijon pour la messe pontificale qui devait avoir lieu à dix heures. Il y avait, en effet, messe pontificale chaque jour du triduum. Dans l'après-midi, à quatre heures, un sermon, suivi de la bénédiction du saint Sacrement. Tous ces exercices avaient lieu dans l'église Saint-Michel, à Dijon. Chaque jour, cependant, il y avait

---

1 Oraison du 3e dimanche après la Pentecôte.

aussi, dans l'après-midi, salut et sermon à Fontaine.

Deux choses resteront à jamais gravées dans mon esprit : le discours du P. Didon, le lundi, et celui de Mgr Perraud, le mardi.

Une heure et demie avant le discours du P. Didon, l'église Saint-Michel était déjà remplie ; et pourtant on ne pouvait y pénétrer qu'avec une carte d'admission.

Cette église a trois nefs, et est à peu près grande comme la basilique de Québec ; mais elle n'a pas de tribunes ; on en avait fait deux, pour la circonstance, dans le transept, une pour les musiciens et l'orchestre, l'autre pour le public. J'avais un siège dans cette tribune, en face des musiciens et de la chaire, bien placé par conséquent pour voir et entendre.

Il règne dans cette église un bruit tumultueux, semblable à celui d'une place publique, qui me fait apprécier, par le contraste, le silence religieux si bien observé dans nos églises du Canada. Le bruit diminue lorsque les évêques font leur entrée solennelle, à quatre heures ; il cesse tout-à-fait lorsque le P. Didon monte en chaire.

Le célèbre Dominicain a une stature haute et imposante, une forte carrure ; et son habit

lui donne encore de l'ampleur. Son visage est un peu basané. Il porte des lunettes.

Avant de commencer, il promène longtemps son regard sur l'auditoire; puis il adresse un compliment très élogieux à l'évêque actuel de Dijon, Mgr Oury, et à son prédécesseur, Mgr Lecot, actuellement archevêque de Bordeaux. Ces deux évêques lui ont toujours témoigné beaucoup de sympathie.

Il entre ensuite en matière, et nous rappelle dans un langage magnifique, les grands services rendus par les moines, en général, par saint Bernard, en particulier, à l'Église et à la société civile et politique.

Son sermon sera certainement publié. Vous me dispenserez donc de l'analyser, ce qui m'entraînerait trop loin.

Le P. Didon a une voix forte et puissante; le timbre cependant n'en est pas tout-à-fait agréable. Il n'a pas, comme le P. Monsabré, ces accents qui partent du cœur et font la conquête des âmes. Il parle plutôt à l'esprit, et il intéresse infiniment par l'exposition nouvelle, piquante et bien développée de son sujet.

On l'écoute avec une attention toujours soutenue. Dans cet auditoire si foulé, où l'on se pressait les uns sur les autres, où l'on se sentait suffoqué par la chaleur, pas le moindre

bruit, pas le moindre désir de s'en aller, bien que le sermon dure une heure et demie.

Et cependant on ne peut pas dire que Didon empoigne et soulève son auditoire comme Monsabré. On l'écoute avec plaisir, mais on ne va pas à lui. Il reste quelque réserve dans notre intérieur. Un esprit bien pondéré, disons mieux, un esprit chrétien ne peut approuver tout-à-fait ces hardiesses provocatrices, ces défis portés, même contre une société digne de tout blâme; ces paroles pleines d'ironie et de dureté, même contre des persécuteurs qui méritent toute notre réprobation.

J'aime encore mieux l'ancienne manière de convertir les âmes, qui est d'éclairer l'esprit et de toucher les cœurs, pour les ramener à Dieu.

En vous parlant l'autre jour de Monsabré, je vous disais que durant son sermon, à la basilique de Montmartre, j'entendais dire tout autour de moi : *Ah, que c'est bien cela ! Ah, que c'est vrai !* Plusieurs fois, au contraire, pendant le discours du P. Didon, j'ai entendu des abbés français — il y en avait un très grand nombre — chuchoter : *Cui bono? A quoi bon tout cela* ?

Ces réserves faites, — et pourquoi ne pas les faire comme on le pense ? — disons de suite

que le P. Didon n'est pas un orateur ordinaire ; c'est un homme d'une très grande valeur, c'est un orateur aux vues larges, aux horizons élevés, aux aperçus nouveaux. Sa parole est de celles qu'on écoute avec un vif intérêt [1].

Cette après-midi, c'est le tour de Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Même affluence à l'église, même bruit, mêmes trépignements d'impatience avant l'arrivée des évêques.

Mgr Perraud monte en chaire. Cet homme si distingué, cet écrivain si pur, cet académicien si renommé et si estimé a l'air d'un pauvre évêque missionnaire. Tout dans son extérieur respire l'austérité et la sainteté. Son visage est maigre, osseux, anguleux : c'est une figure d'ascète. Dans son œil, un rayon de bonté et le vif éclair de l'intelligence.

Il commence son discours : *Ad ea quæ sunt priora, quæ sursum sunt. Toujours en avant, toujours en haut !* [2] voilà son texte. Tout le monde est déjà sous le charme de cette parole inspirée. On se sent en présence d'un homme

---

1 Sur le socle de son petit monument, à Arcueil, sont gravées ces paroles : « Heureux celui qui croit ! Plus heureux celui qui aime ! » (Le *Correspondant* du 25 juillet, 1902 p. 385).

2 Philip., III, 13.

supérieur, qui ne peut rester dans la sphère du médiocre, mais qui plane dans les hautes régions du beau, du bon et du vrai.

Quelle grande et magnifique parole ! quelle diction pure, noble et simple à la fois, digne et relevée, quoique toujours sans prétention ! Ah, voilà bien un maître de la langue française ! Et puis, quelle chaleur communicative ! quelle dignité dans le geste et dans l'action ! quel respect de la chaire et des âmes auxquelles il s'adresse !

Sa voix n'est pas forte, mais pure, nette, très claire et bien accentuée. On ne perd aucune de ses paroles, et on l'écoute avec un intérêt toujours croissant, bien qu'il prêche, lui aussi, près d'une heure et demie.

Pour moi, je vous l'avoue, pas la moindre réserve ne s'est présentée à mon esprit. J'ai été ravi tout le temps en entendant ce sermon si bien dit, si bien prononcé, et en même temps si apostolique.

Il sera sans doute publié ; on peut le résumer en trois mots : saint Bernard, religieux ; mêlé aux affaires de l'Eglise et de l'Etat ; homme privé.

Très souvent durant le discours revenaient les mots sublimes du texte : *toujours en avant*, *toujours en haut*, nous montrant saint Bernard

préoccupé, durant toute sa vie, non pas, comme tant d'autres, du désir de « faire sa carrière, » mais de la pensée de sa perfection, et vérifiant la parole du prophète : *Ascensiones in corde suo disposuit* [1].

Il y a eu surtout quelques passages véritablement enlevants : comme par exemple lorsque l'orateur s'est demandé s'il ne faudrait pas aujourd'hui un saint Bernard ou des saints Bernards pour résoudre les problèmes sociaux, politiques et religieux qui agitent l'Europe ; ou encore, lorsque faisant allusion à l'Alsace-Lorraine, à la plaie douloureuse qui saigne encore au côté de la France, et à la plaie encore plus grave des armées permanentes qui ruinent l'Europe, il s'est adressé à saint Bernard, cet ancien oracle du monde civilisé, le conjurant d'obtenir de Dieu, pour le monde moderne, les bienfaits de la véritable civilisation.

Il m'a fallu sortir de l'église avant la fin du discours, et me rendre en toute hâte à la gare prendre le train pour Paris, afin de chanter demain le service de Mgr Labelle à Sainte-Clothilde.

Demain aura lieu à Fontaine-lez-Dijon la grande fête de saint Bernard. Je me conten-

1. Ps. 83, v. 6.

terai de m'y associer d'esprit et de cœur. Il y aura une messe pontificale en plein air sur la terrasse du château : des milliers de pèlerins y assisteront. Mgr de Nancy donnera le sermon ; et, d'après sa réputation, ce sera un grand morceau oratoire. Le soir, il y aura de Dijon à Fontaine une immense procession aux flambeaux, et la solennité se terminera sur la colline par un magnifique concert.

Vous voyez, cher ami, que les Bourguignons ne font pas les choses à moitié, et que, quand on les a connus, il est bien difficile de ne pas s'attacher à eux...

XVII [1]

Paris, 18 juin 1891.

La journée d'hier marquera comme une des plus belles qui se soient jamais levées pour le Canada à Paris.

Elle a commencé par un service que M. Mercier a eu l'heureuse idée de faire célébrer pour le repos de l'âme du Prélat qui fut son collaborateur au ministère de l'Agriculture et travailla si efficacement à faire connaître le Canada en France ; mais la cérémonie funèbre a donné occasion à une grande démonstration patriotique canadienne, à laquelle toute l'élite parisienne a bien voulu s'associer.

Vous connaissez Sainte-Clothilde, l'église paroissiale de l'archevêché de Paris, l'église fréquentée par les ducs, les marquis et les comtes du boulevard Saint-Germain, à quelques pas du Palais-Bourbon, du Pont de la Concorde et des Champs-Elysées. C'est une église bien pieuse. Le square Bellechasse, qui est en

---

1 Extrait du *Paris-Canada*.

avant [1], avec ses bosquets et ses parterres, la protège contre le bruit de la rue et lui fait un rempart de solitude.

C'est l'église choisie par M. Mercier pour le service de Mgr Labelle. Le curé Gardey accéda volontiers à son désir et facilita les arrangements que notre Commissaire canadien, M. Fabre, prit pour la circonstance.

Comme prêtre canadien, M. Mercier m'avait prié de chanter le service. Je dus abréger mon pèlerinage au sanctuaire de saint Bernard à Fontaine-lez-Dijon, et rentrai à Paris dans la nuit qui précéda le service de Sainte-Clothilde.

Je ne faisais là que mon devoir. Mais que direz-vous de Mgr Lagrange, l'éminent évêque de Chartres, qui, lui aussi, était allé à Dijon pour les fêtes de saint Bernard, et qui, apprenant qu'on allait célébrer à Paris un service pour Mgr Labelle, revint en toute hâte à la capitale pour y assister?

Je l'avais vu à Dijon, mais n'avais pas eu connaissance de son retour. Quelle ne fut pas mon agréable surprise, lorsqu'en entrant hier matin à Sainte-Clothilde je l'aperçus dans le chœur, à côté d'un autre évêque que vous avez

---

1 J'y ai remarqué une statue de la Bonne Sainte Anne.

dû connaître au Canada, Mgr Soulé, le prédicateur de Notre-Dame de Montréal !

Plusieurs prêtres du Canada et du clergé de Paris étaient aussi venus à Sainte-Clothilde rendre un dernier hommage public à Mgr Labelle et prier pour le repos de son âme.

On avait disposé dans le chœur des prie-Dieu et des sièges pour M. Mercier et ses collègues, ainsi que pour M. Fabre.

La grande nef de Sainte-Clothilde était remplie ; et il y avait aussi beaucoup de monde dans les nefs latérales. C'est vous dire la grande popularité de Mgr Labelle en France, puisque non seulement la colonie canadienne, mais un si grand nombre de personnages distingués de Paris, des hommes d'affaires, des banquiers, des représentants de la haute société, avaient voulu sacrifier au moins deux heures de leur journée, pour assister à cette cérémonie.

Dans cette magnifique assistance, je ne mentionnerai que deux noms, parce qu'ils sont particulièrement chers au Canada : le marquis de Montcalm et le comte de Lévis-Mirepoix.

Il est dix heures : le service commence. Le chœur de Sainte-Clothilde exécute admirablement une messe de *Requiem* harmonisée : un orchestre nombreux accompagne le chant,

et l'orgue, à son tour, répand des flots d'harmonie.

C'est la voix extérieure de la prière, exprimant les sentiments dont tout le monde est pénétré : voici maintenant la voix de la reconnaissance pour les services rendus, j'allais dire l'apothéose.

La messe est terminée ; les évêques et tout le clergé, ainsi que M. Mercier et ses collègues, se rendent au banc d'œuvre. Un prêtre monte en chaire pour rappeler à l'assistance ce qu'a été Mgr Labelle comme prêtre, comme citoyen et homme politique, comme homme privé. Tout le monde se tourne vers lui : un religieux silence accueille chacune de ses paroles.

Je n'entreprendrai pas d'analyser le discours de l'abbé Lacroix, vicaire d'une paroisse importante de Paris [1]. Qu'il me suffise de dire que ce prêtre de talent a parlé de Mgr Labelle en vrai patriote canadien, et avec une chaleur communicative qui a fait verser des larmes à plus d'un assistant. Dans ce panégyrique si bien fait, tout est à sa place, tout se tient et s'enchaîne, rien n'est oublié, pas même ces petits détails touchants que les Canadiens

---

1. Il devint ensuite aumônier du lycée Michelet, à Vanves, près d'Issy, puis évêque de Tarentaise.

aiment à rappeler au sujet de Mgr Labelle, comme par exemple son admirable attachement à sa vieille mère.

En acceptant de prononcer ce panégyrique, et surtout en remplissant si bien sa tâche, l'abbé Lacroix s'est acquis la reconnaissance de tous les Canadiens.

Le sermon fut suivi de l'absoute. Il était midi lorsque la foule sortit de l'église et défila sous les portiques.

Ce fut alors une touchante occasion pour les Canadiens de se serrer la main et de remercier leurs frères de la vieille France, qui étaient venus leur donner un si précieux témoignage de sympathie.

Il y a à Paris, en pareille circonstance, des garçons d'église qui reçoivent, sous les portiques, dans des plateaux d'argent, les cartes de ceux qui ont assisté au service. Plus de mille personnes étaient au service de Mgr Labelle. N'avais-je pas raison de dire que la journée avait bien commencé pour le Canada ?

Elle se continua chez les Jésuites de la rue Vaugirard, et ce fut sous des auspices plus joyeux.

Vous connaissez le grand collège de la rue Vaugirard, avec ses parcs délicieux, ses vastes cours pour les élèves, ses jardins et ses terrasses.

Il n'y a aujourd'hui qu'un petit nombre de Jésuites; et encore ces bons Pères sont-ils obligés, par suite des fameux décrets Jules Ferry [1], de s'effacer à l'abri d'une administration laïque. Leur collège s'appelle tout simplement « l'Ecole libre de l'Immaculée-Conception. »

Etant à l'extrémité de Paris, mais à portée de toutes les communications, il jouit des avantages réunis de la ville et de la campagne.

Tout près de là, au milieu d'un grand jardin, est la maison où mourut M. Olier, fondateur de la Société de Saint-Sulpice, une autre Compagnie vénérée au Canada [2].

M. Mercier était invité à déjeûner chez les Jésuites, puis à présider une séance littéraire donnée à l'occasion du troisième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague [3].

---

1 « Le médiocre Jules Ferry, » écrit de lui M. Paul Bourget. « Il est, ajoute-t-il, un exemplaire accompli du Prudhomme Jacobin. » (*Etudes et Portraits*, t. III, p. 115 et 118). « C'est lui, écrivait en 1903 M. de Lamarzelle, qui a engagé la troisième république dans la voie fatale où M. Combes la mène. » (Le *Correspondant* du 10 nov. 1903, p. 447).

2 Jean-Jacques Olier, né à Paris en 1608, était, comme Mgr de Laval, d'une famille originaire du pays Chartrain.

3 Saint Louis de Gonzague mourut à Rome le 21 juin 1591, à l'âge de 24 ans, victime de sa charité pour de pauvres malades attaqués d'une maladie épidémique qui sévissait à cette époque. J'eus le bonheur de dire la

La salle du collège où se donne cette séance est immense : elle peut contenir au moins mille personnes, et elle est remplie.

Sur le théâtre s'élève, au milieu d'un massif de verdure et de fleurs, la statue de Louis de Gonzague, héros de la fête.

La séance commence à deux heures précises. Le programme, pour la partie musicale, ne laisse rien à désirer. Il y a plusieurs ouvertures d'opéras, entre autres celles de *Si j'étais roi* et de *la Dame blanche.* Ces morceaux sont exécutés par l'orchestre avec un brio et un entrain admirables.

Que dirai-je de la partie littéraire ? Tout y était fort bien agencé. Les Jésuites étaient,

---

messe, le 5 février 1884, dans la chambre qu'il occupait au Collège romain, et voici ce que j'écrivais dans mon journal, à cette occasion :

« Messe dite dans la Chambre de saint Louis de Gonzague, à côté de celle du bienheureux Berchmans. Quel parfum de suavité l'on respire ici ! C'est le même pavé, ce sont les mêmes fenêtres, les mêmes murs que de leur temps... Il n'y avait qu'une chambre qui les séparait : elle sert aujourd'hui de sacristie, et l'on y voit une foule de reliques de saint Louis de Gonzague, eutre autres son crucifix, plusieurs de ses lettres, un cahier écrit de sa main : il avait une très belle main, et écrivait très proprement et très régulièrement : ce cahier est délicieux à voir. J'ai vu là, aussi, une lettre autographe de saint François de Sales, signée *François, év. de Genève* : il écrivait très mal ; son écriture a mauvaise mine... Les chambres de saint Louis de Gonzague et du bienheureux Berchmans ont la dimension des plus grandes du grand séminaire de Québec... »

du temps de Mgr de Laval, — leur élève, notre premier évêque — les grands éducateurs de la jeunesse ; ils le sont encore : voyez, ils ont dans leur collège les enfants des meilleures familles de Paris [1].

Le drame historique du P. Delaporte, *Louis de Gonzague*, avec ses scènes émouvantes, a été rendu avec un rare bonheur par ces jeunes élèves de Vaugirard. Il me semblait être au collège Sainte-Marie de Montréal, où j'assistai un jour à une magnifique représentation de *Polyeucte*.

Les rôles, surtout, de Louis de Gonzague et de son jeune frère Rodolphe [2] m'ont paru exécutés d'une manière parfaite. Qui n'aurait admiré la grâce charmante de cet enfant, qui semble ébloui tout d'abord par l'offre séduisante de son frère aîné renonçant en sa faveur à tous ses droits à l'héritage paternel, mais qui paraît aussi deviner ce que cette résolution

---

1. « Ne reconnaissons-nous pas aujourd'hui encore, l'éducation des Jésuites partout où nous voyons des enfants soumis, des fils respectueux, des jeunes hommes qui daignent encore aimer Dieu, leurs devoirs et la monarchie? » (*Souvenirs du Baron de Frénilly*, p. 522). — « Personne ne formait aussi bien la jeunesse. » (*Mémoires de Charles Bocher*, t. I, p. 9).

2. Ils appartenaient à une riche famille ducale italienne, de la province de Mantoue, pays natal de Virgile. *Mantua me genuit.*

a de généreux et d'héroïque? Cela me rappelait une autre scène qui se passait cinq siècles auparavant à Fontaine-les-Dijon : Bernard dit adieu au château de son père, pour aller s'enfoncer dans un cloître; et apercevant, en sortant, son jeune frère Nivard : « Je te laisse tout cela, » lui dit-il, en lui montrant cette magnifique propriété. — Oui, répond Nivard, avec une grandeur d'âme au-dessus de son âge, oui, à moi la terre : à toi la meilleure part ! »

Mais on me dira peut-être : « Qu'y a-t-il donc dans cette séance, à part M. Mercier qui préside, de si intéressant pour le Canada ? »

Eh bien, lisez maintenant sur l'avant-scène cette devise toute canadienne : *Nos institutions, notre langue et nos lois ;* et voyez, au milieu de ces décorations, les armes pontificales, qui proclament bien haut que c'est par notre attachement à l'Eglise que nous avons conservé le trésor précieux de nos libertés religieuses et politiques.

Lisez encore : *Québec*, *Montréal*, *Montcalm*, *Champlain !* Ne vous semble-t-il pas que vous êtes au Canada? Le drapeau canadien est là, à côté du drapeau français. Est-ce bien la Nouvelle-France qui est venue visiter l'ancienne mère patrie? ou n'est-ce pas plutôt

l'ancienne France qui entoure sa fille d'un affectueux embrassement?

Tout était donc, dans cette belle fête littéraire et musicale, glorieux pour le Canada.

L'exergue qui se lisait sur l'avant-scène fournit à M. Mercier le sujet de son discours, et il le développa avec bonheur:

« Nos institutions religieuses et politiques, dit-il, nous en sommes fiers. Nous sommes fiers de nos collèges, de nos universités, de nos couvents, de nos écoles, où tout le monde peut aller puiser le bienfait de l'éducation. C'est le clergé qui a fait notre pays ce qu'il est. Après la conquête, surtout, ou plutôt après la cession du Canada à l'Angleterre, alors que la plupart des nobles quittèrent la colonie pour rentrer en France, et que le peuple fut abandonné à lui-même, que serait-il devenu s'il n'avait pas eu ses prêtres pour soutenir son courage et lui montrer l'étoile de l'avenir?

« Nos institutions politiques, nous les avons gagnées à la sueur de notre front: il a fallu les arracher à l'Angleterre. Elles nous procurent maintenant la vraie liberté, la liberté pour tout le monde, sans exclusion de personne, la liberté fondée sur la tolérance religieuse.

« Voyez notre système scolaire: personne n'est obligé de payer d'impôt pour des écoles

qui ne sont pas conformes à sa croyance religieuse. Le père de famille envoie ses enfants aux écoles de son choix, et il ne paie que pour ces écoles.

« Notre langue française, vous voyez que nous l'avons assez bien conservée, et si elle n'est pas aussi pure et aussi élégante que nous le voudrions et que vous le désirez peut-être, avouez, ajoute-t-il, que vous en êtes bien un peu la cause. Vous nous avez abandonnés, et nous sommes restés avec des Anglais, qui ne savaient pas généralement un mot de français. Avouez que ce n'était guère le moyen de conserver la langue française au Canada ; et cependant nous l'avons gardée, et veuillez croire que nous n'y renoncerons jamais.

« Nos lois civiles, c'est l'ancienne législation française, c'est la vieille coutume de Paris. Vous autres, avec vos idées modernes, vous trouveriez peut-être cela un peu démodé ; mais pour nous, cela suffit parfaitement à notre bonheur. »

Puis, jetant un coup d'œil sur l'Europe, et voyant se dresser tant de problèmes sociaux dont les meilleurs esprits cherchent la solution :

« Pour moi, dit-il, il n'y a qu'un moyen qui me semble propre à résoudre tous ces problèmes : ce moyen, c'est de ramener et de reprendre

partout l'idée chrétienne, dans la législation, dans la famille et dans l'école. »

Il était cinq heures. M. Mercier dut se hâter de quitter la séance et de rentrer chez lui, ayant invité à dîner, à six heures, les deux évêques et quelques-uns des ecclésiastiques qui avaient pris part à la cérémonie du matin. Il y avait, d'ailleurs, dans la soirée, une autre séance littéraire, à laquelle il devait aussi assister.

Cette séance avait lieu à l'Institut Catholique de Paris, et se donnait sous les auspices de la Conférence Olivaint [1]. Cette Conférence est une société littéraire et historique, où l'on se réunit plusieurs fois l'année pour entendre la lecture de travaux importants et sérieux sur différents sujets.

M. Mercier préside sur l'estrade, ayant à ses côtés les principaux officiers de la Conférence. L'un d'eux lui souhaite la bienvenue dans les termes les plus flatteurs. Puis le secrétaire de l'association est invité à lire le compte-rendu des travaux de l'année.

---

1 Ainsi appelée du nom du P. Olivaint, l'un des cinq Jésuites qui furent victimes de la Commune de Paris, en 1871.

Le P. Olivaint fut un grand éducateur de la jeunesse, à Vaugirard.

Ce rapport m'a semblé un chef d'œuvre du genre. Jamais je n'ai vu plus adroite, plus fine et plus délicate distribution d'éloges et de blâmes, de blâmes surtout. Qui pourrait se sentir blessé par une critique toujours si aimable et si bienveillante ? Qui pourrait s'enorgueillir d'éloges si adoucis par les réserves ?

M. Mercier, invité à prendre la parole, retrace à grands traits l'histoire de notre pays depuis qu'il appartient à l'Angleterre, et les différentes phases de luttes et de triomphes, de gloire et de détresse, de joie et de malheur que nous avons traversées avant d'arriver à l'état relativement parfait de régime constitutionnel dont nous jouissons maintenant.

Mgr d'Hulst, [1] recteur de l'Université catholique de Paris, assistait à la séance. Heureuses les institutions qui ont à leur tête des hommes de cette valeur et de ce prestige, des hommes vraiment supérieurs ! Il se leva après M. Mercier, et dans une allocution aussi courte que spirituelle, prononcée avec un entrain charmant, il lui fit un compliment des plus aimables :

« Vous nous donnez aujourd'hui, dit-il, M.

---

1 « C'est un bel homme, à la figure agréable, à la voix grave, au maintien très distingué, mais sans prétention. » (Extrait de mon journal de voyage de 1884).

le premier ministre, une grande leçon et un grand exemple. Vous êtes venu ici pour encourager par votre présence et vos paroles la jeunesse catholique qui se livre aux travaux difficiles et sérieux de l'intelligence. Merci en son nom; merci au nom de l'Institution dont je suis le Recteur.

« Il y a longtemps que nous avions désappris à voir des ministres de si près. Il y a longtemps que nous n'avions vu des ministres catholiques comme vous, des ministres qui, voyant dans le trésor public des sommes qui n'appartiennent pas à l'État, ne veulent pas les laisser là, mais ont la naïveté de les rendre à leurs véritables possesseurs, ces possesseurs et ces propriétaires fussent-ils des Jésuites. »

Cette allusion au règlement de la question des Biens des Jésuites par M. Mercier, est accueillie par un tonnerre d'applaudissements.

La séance est close, et ce que j'ai appelé « notre journée canadienne », terminée aussi...

XVIII

Paris, 24 juin 1891.

M. le Principal, je ne songeais pas à retourner à Chartres. L'incident de la Conférence Sainte-Geneviève, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres [1], a donné occasion à M. Mercier d'aller y faire un discours, sur l'invitation et sous les auspices de Mgr Lagrange. J'en ai profité moi-même pour revoir l'ancienne cité des Carnutes.

C'était lundi dernier. Je me rendis à Chartres dans la matinée, et j'eus tout le temps de visiter les principaux endroits de la ville, ainsi que le musée et la bibliothèque. Celle-ci contient quatre-vingt mille volumes, parmi lesquels plusieurs incunables et de précieux manuscrits.

La conférence de M. Mercier eut lieu le soir, vers cinq heures, dans la salle Sainte-Foi, la plus grande dont on puisse disposer à Chartres.

---

1 Voir plus haut, p. 27.

Tous les principaux personnages de la ville étaient là. Le clergé, surtout, était largement représenté.

Mgr Lagrange présidait sur une estrade, ayant à sa droite le conférencier ; et il ouvrit la séance par une allocution tout-à-fait sympathique au Canada :

« Soyez le bienvenu à Chartres, dit-il, s'adressant à M. Mercier, vous qui vous êtes fait un nom si justement estimé, non seulement dans votre pays, mais aussi dans notre vieille France. Soyez le bienvenu dans cette ville, que des liens tout particuliers rattachent au Canada.

« C'est d'ici que partit autrefois [1] l'un des plus zélés missionnaires de la Nouvelle-France, le P. Bouvard, un enfant de ce pays [2].

« Nous avons dans la crypte de notre cathédrale deux reliques que nous conservons avec soin : deux colliers de rassades qui furent envoyés à Notre-Dame de Chartres par vos anciennes tribus indigènes, les Hurons et les Abénakis.

---

1 En 1673. Il resta au Canada jusqu'en 1710. Nous avons de lui une magnifique lettre qu'il adressa au chapitre de Chartres le 12 novembre 1680.

2 M. Dupré, curé de Québec après M. de Bernières, était aussi un enfant du pays chartrain. (Voir *Henri de Bernières*, p. 110, 280).

« Nous avons l'honneur de compter parmi les chanoines de cette église l'un de vos vénérés prélats, Mgr l'archevêque de Montréal [1].

« Mais ce qui fera surtout à jamais la gloire et l'honneur de ce diocèse, c'est d'avoir donné le jour au saint et illustre premier évêque de votre pays, le fondateur de l'Église du Canada, Mgr de Montmorency-Laval, dont la splendide histoire vient d'être écrite avec tant de talent par le prêtre canadien dont je salue en ce moment la présence au milieu de nous. »

M. Mercier, dans sa conférence [2], n'eut pas de peine à venger le Canada des assertions injustes de l'abbé Lelong [3], qui avait prétendu, dans un discours, à Paris, que notre affection pour la France n'était pas sincère, que Mgr Labelle avait trompé les Français, et que ceux qui émigrent au Canada y sont traités comme des esclaves. M. Mercier fut applaudi à outrance.

Mgr Lagrange le remercia chaleureusement

---

1 Outre Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, Mgr Joseph-Alfred Archambault, évêque de Joliette, est aussi chanoine d'honneur de la cathédrale de Chartres.

2 Elle fut publiée les jours suivants dans le *Paris-Canada*.

3 Il paraît que cet abbé avait passé près de deux ans à Montréal.

des paroles chrétiennes et patriotiques qu'il venait de faire entendre :

« Nous n'avions pas besoin sans doute de cette magnifique conférence, dit-il, pour être assurés de l'attachement dévoué des Canadiens à la France. Il y a longtemps que nous connaissions ce dévouement et cette affection.

« Mais votre discours s'ajoutera à tant de glorieux témoignages que nous avions déjà, et les couronnera, pour ainsi dire. Il s'ajoutera au témoignage si bien inspiré de vos poètes et de vos historiens, dont toutes les œuvres ne respirent que le culte et l'amour de la France. »

Il annonce ensuite que, pour perpétuer le souvenir de cette conférence et de la visite de M. Mercier à Chartres, il a résolu de lui faire un don précieux qu'il n'a encore accordé à personne :

« C'est, dit-il, un morceau du voile de la sainte Vierge, qui se conserve depuis des siècles dans notre cathédrale. Chartres reçut cette relique, en 816, de Charles-le-Chauve, lequel le tenait de Charlemagne, qui l'avait reçu lui-même de l'impératrice Irène.

« Vous emporterez dans votre beau Canada cette portion de notre relique, comme un souvenir de votre visite à Chartres et du plaisir que vous nous avez causé, à nous Français,

par l'expression de vos sentiments si généreux et si chrétiens[1]. »

A la suite de la séance, un grand dîner, auquel Mgr Lagrange avait invité quelques-uns des principaux personnages de la ville, attendait à l'Evêché le premier ministre et les Canadiens qui l'avaient accompagné à Chartres.

Nous rentrâmes à Paris très tard dans la soirée.

* * *

1 De retour au Canada, M. Mercier n'eut rien de plus pressé que de remettre à S. E. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, la relique reçue de Mgr Lagrange; et le cardinal écrivit à l'évêque de Chartres la belle lettre suivante, qui fut publiée dans la *Semaine Religieuse* du 29 septembre 1891 :

« Monseigneur, au nom de tout le Canada et en particulier du diocèse de Québec, je remercie Votre Grandeur de nous avoir envoyé une précieuse relique du Voile de la Vierge Immaculée.

« Nous devions déjà beaucoup au diocèse de Chartres, dans lequel est né le Vénérable premier évêque de Québec, et d'où nous sont venus nos premiers apôtres. La dévotion envers la Mère de Jésus nous est aussi venue de ce diocèse et s'est conservée dans nos familles. Cette relique contribuera à la conserver et à l'augmenter.

« Un voyage en Amérique est maintenant une chose facile. Je puis le dire avec connaissance, car j'ai traversé l'Océan seize fois, et en treize jours j'ai pu me rendre de Rome à Québec.

« Nous serions très heureux de voir Votre Grandeur dans cette Nouvelle-France qui doit à l'Ancienne tout ce qu'elle a de foi.

« En attendant ce beau jour, je prie Votre Grandeur d'agréer l'assurance de mon dévouement et de ma reconnaissance.

« E.-A. Card. TASCHEREAU, arch. de Québec. »

C'est aujourd'hui la Saint-Jean-Baptiste. Notre fête nationale a été célébrée ce matin avec grande pompe à Sainte-Clothilde.

Beaucoup de Français, et au premier rang le marquis de Montcalm, se sont associés aux Canadiens en cette circonstance. La grande nef de Sainte-Clothilde était remplie.

MM. Mercier et Fabre, sur l'invitation de M. le curé Gardey, avaient pris place dans le chœur.

J'avais été prié de dire la messe, et à la demande pressante du premier ministre, j'ai dû faire aussi une petite allocution. Je vous l'envoie telle quelle, comme souvenir d'une parole canadienne à SainteClothilde de Paris :

« Messieurs, Avec la permission de M. le curé de Sainte-Clothilde, je suis heureux de pouvoir vous adresser un mot pour vous remercier d'être venus en si grand nombre commencer à l'église la célébration de notre fête nationale. Merci d'abord à vous tous, mes compatriotes, qui avez tenu à affirmer ainsi hautement votre foi et vos sentiments religieux. Merci à vous, MM. les Français, qui avez voulu, en cette occasion, comme en tant d'autres, vous associer avec bienveillance à vos frères du Canada, prendre part à leurs réjouissances patriotiques, célébrer avec nous la

Saint-Jean-Baptiste, et mettre à votre boutonnière notre feuille d'érable.

« Les Canadiens-français ont choisi pour patron saint Jean-Baptiste, et ils ont pris pour emblême national la feuille d'érable : il y a dans ces deux faits quelque chose qui me fait bien augurer de l'avenir de notre pays.

« La sainte Écriture dit de saint Jean-Baptiste « qu'il a été le plus grand des enfants des hommes ». [1] Pourquoi cela ? Si ce n'est pour nous rappeler que nous devons tous aspirer, les sociétés comme les individus, à la véritable grandeur, celle de la vertu et du mérite : *« Ad ea quæ sunt priora, quæ sursùm sunt.* Toujours en avant, toujours en haut [2] ! » Ce sont les paroles que j'entendais, il n'y a que quelques jours, aux grandes fêtes de saint Bernard, à Dijon ; et ces paroles devraient être constamment la devise de l'homme privé comme de l'homme public, des nations comme des individus.

« Le Canada est encore bien jeune ; il n'a pas la prétention de compter parmi les grandes nations. Mais il peut et doit avoir la prétention de s'élever et de marcher toujours en

---

1 « *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista* » (Matth., XI, 11).

2 Voir plus haut, p. 209. — Philip., III, 13.

avant dans la voie du véritable progrès matériel, social et religieux. Nous arriverons à devenir un grand pays, si nous savons nous inspirer des grands principes chrétiens, des principes de cette justice dont il est dit dans la sainte Écriture « que c'est elle qui élève les nations : *justitia elevat gentes* »[1].

« Nous avons choisi pour emblême national la feuille d'érable ; et ce n'est pas sans raison : elle est le symbole tout naturel de la richesse et de la vitalité de notre pays.

« C'est la feuille d'un arbre qui, tous les printemps, grâce à sa sève merveilleuse, répand l'abondance dans toutes les campagnes du Canada. Elle est donc pour nous un symbole de richesse ; elle vante à sa manière le pays dont nous sommes si fiers, la fertilité de son sol, et les avantages immenses que l'on peut trouver dans ce pays encore jeune, mais plein d'avenir.

« C'est la feuille d'un arbre fort et vigoureux, plein de sève, capable de résister aux efforts du vent et de la tempête : symbole de la vitalité avec laquelle nous avons déjà traversé tant d'époques orageuses dans notre carrière nationale, et avec laquelle aussi, je l'es-

---

1 Prov., XIV, 34.

père et j'ose l'augurer, nous traverserons de même les phases plus critiques encore peut-être que nous réserve l'avenir.

« Les Canadiens-français nous offrent aujourd'hui un bel exemple de cette vitalité, de cette vigueur, de cette exubérance de patriotisme. Non seulement dans la Province de Québec, mais dans toute l'Amérique du nord,de l'Atlantique au Pacifique, partout où il y a quelques Canadiens-français, fut-ce dans le plus humble hameau ou la plus petite ville, en cette belle fête de la Saint-Jean-Baptiste, l'hymne national se fait entendre, on se réunit à l'église au pied des saints autels, on marche en procession, on arbore les couleurs nationales, on organise si l'on peut des banquets patriotiques. Nous nous rappelons tous avec quel entrain et quelles magnifiques démonstrations la Saint-Jean-Baptiste se célèbre tous les ans, même aux Etats-Unis.

« Associons-nous, messieurs, à ce grand concert patriotique que donnent aujourd'hui nos concitoyens par delà les mers, ou plutôt, puisque nous sommes ici quatre heures en avant d'eux, commençons les premiers et entonnons de tout cœur l'hymne national. Il est naturel que les Canadiens de Paris célèbrent la Saint Jean-Baptiste, cette année, avec une joie plus

qu'ordinaire, puisqu'ils ont au milieu d'eux le premier ministre de la province de Québec.

« Faisons des vœux pour notre Canada. Aimons notre pays : attachons-nous à lui de toutes les forces de notre âme. Mais n'oublions pas que pour que le Canada devienne grand et prospère, il lui faut la bénédiction du Dieu des nations. « Tout don parfait vient d'en haut, du Père des lumières.»[1] Faisons descendre du ciel ces grâces et ces bénédictions par nos prières ferventes. Assistons à cette messe de la Saint-Jean-Baptiste avec un pieux recueillement, et que le plus grand des enfants des hommes nous apprenne à tous le chemin de la véritable grandeur, celle de la vertu et de la sainteté. Ainsi soit-il. »

Je comptais partir pour Rome aussitôt après la Saint-Jean-Baptiste. Mais je reçois à l'instant un billet d'invitation du vénéré M. Bieil, sulpicien, que vous avez dû voir il y a quelques années au Canada : en voici une copie :

« Séminaire de Saint-Sulpice, Paris, 24 juin. Monsieur l'abbé, M. le comte Mercier nous fait l'honneur de venir déjeûner au séminaire

---

1 Jacq., I, 17.

de Saint-Sulpice à Issy-près-Paris mercredi prochain premier juillet. Nous vous serions reconnaissants de vouloir accompagner Son Excellence. Le déjeûner aura lieu à onze heures et demie ; mais M. Mercier arrivera d'assez bonne heure. Veuillez agréer, monsieur l'abbé, l'hommage de mon respectueux dévouement en N. S. V. Bieil.»

Comment décliner une si aimable invitation? Je resterai donc pour la fête d'Issy, et tâcherai, M. le Principal, de vous en écrire un mot...

XIX [1]

La Briantais, 26 juin 1891.

... Je vous adresse quelques lignes du Château de la Briantais, où j'accompagne M. Mercier dans son voyage à Saint-Malo pour l'inauguration de la chapelle du général Charette, qui aura lieu demain aux Basses-Mottes.

Nous sommes ici les hôtes de M. Lachambre, député de Saint-Malo au Palais-Bourbon ; et c'est son fils, celui-là même qui accompagna le comte de Paris au Canada l'année dernière, qui nous fait les honneurs du château, son père étant retenu à Paris par ses devoirs de député.

Des fenêtres de ma chambre, j'admire le portique en cristal, entouré de fleurs, par où l'on entre au château, les jardins, les vertes pelouses, les parcs délicieux qui composent ce domaine vraiment princier. Les bosquets qui s'éclaircissent cà et là, ménagent des aperçus

---

1 Extrait du *Paris-Canada*.

magnifiques sur la Rance qui coule tout près d'ici, et sur la mer, dont l'azur se confond avec celui du ciel. La colline de Dinard et celle de Saint-Malo s'avancent l'une vers l'autre, et dessinent cet admirable port qui mettait en verve le vieux chansonnier breton :

> A Saint-Malo, beau port de mer,
> Trois gros navires sont arrivés.
> Nous irons sur l'eau,
> Nous y prom'-promener,
> Nous irons jouer dans l'île.

L'île dont il est ici question est évidemment celle que je vois là-bas, l'îlot du Grand-Bey, où reposent les restes de Chateaubriand. Voilà bien le tombeau du célèbre Royaliste ; ses mânes semblent reprocher aux maîtres qu'il a servis avec une si noble et si touchante fidélité, tout en restant toujours un peu frondeur, la perte de cette belle colonie du Canada, pour la découverte de laquelle les vieux marins bretons, partis d'ici, s'exposèrent à tant de sacrifices et de dangers.

A l'entrée de l'avenue qui conduit au Château de La Briantais flotte le drapeau tricolore, où l'on a mis une couronne de feuilles d'érable, au milieu de laquelle se lit le mot : QUÉBEC.

Nous avons laissé Paris de bonne heure ce

matin par la ligne de Brest, et ne sommes arrivés à Saint-Malo que tard cette après-midi. Le jeune M. Lachambre nous attendait à la gare.

Ce soir, nous arrive à La Briantais le docteur Récamier, un autre compagnon du comte de Paris au Canada. C'est un aimable Français, qui a conservé des Canadiens, comme M. Lachambre, le meilleur souvenir.

Tous ensemble, après dîner, nous causons agréablement sur la terrasse du Château ; puis nous allons nous reposer, afin d'être prêts à partir de bonne heure demain matin pour la cérémonie de Basses-Mottes.

Basses-Mottes, 27 juin.

Il y a deux choses que les Français prisent par-dessus tout : la bravoure et le désintéressement ; et ce sont ces deux choses qui font l'auréole du général Charette, l'intrépide défenseur de Pie IX, le héros de Patay [1]. Il est

---

1. Le combat de Patay eut lieu le 2 décembre 1870. L'armée de la Loire avait vaincu les Prussiens à Coulmiers et à Longjumeau ; mais ceux-ci prirent bientôt leur revanche : « Le deux décembre, écrit Mgr Lagrange, nous étions écrasés aux deux extrémités de notre ligne : à Patay, combat héroïque, et à Chilleurs, déroute lamentable. » (*Vie de Mgr Dupanloup*, t. III, p. 212).

un brave entre tous les braves ; il est désintéressé et n'a rien à lui ; il est pauvre. Mais il a une légion d'amis fidèles et d'admirateurs qui lui sont tout dévoués. Jamais je n'ai été témoin d'un enthousiasme semblable à celui qui régnait ce matin au château de Basses-Mottes.

Ce château est perdu, pour ainsi dire, au milieu d'une forêt. On y arrive par une avenue coupée par des fossés et de nombreuses barrières. C'est bien là la demeure d'un général en retraite.

Dès le matin, les allées du parc sont remplies d'équipages qui se croisent en tous sens. Il règne dans cette solitude une activité et un mouvement extraordinaires ; et lorsque nous arrivons nous-mêmes au château, nous le trouvons déjà envahi, ainsi que tous les environs, par une foule innombrable, hommes, femmes et enfants, qui vont et viennent, et paraissent tout à fait chez eux comme dans la maison d'un père.

Charette est cloué sur un canapé par un mal douloureux : la goutte. Il est enveloppé de fourrures, et ressemble à un lion blessé, qui gémit de ne pouvoir se remuer.

Mais le cœur, lui, n'est pas malade ; l'œil est vif et plein d'éclairs ; le visage, souriant et

aimable. Il donne des poignées de main à tout le monde, et voit défiler devant lui cette légion d'admirateurs et d'amis dont je parlais tout-à-l'heure, depuis l'ancien roi de Naples, François II, et le duc d'Alençon, jusqu'au plus humble des zouaves qui ont servi sous ses ordres.

Mme Charette, Miss Polk, fille d'un officier des Etats-Unis, fait les honneurs de sa maison avec une amabilité parfaite.

C'est le cardinal Place, archevêque de Rennes, évêque de Dol et de Saint-Malo [1], qui fait la bénédiction de la chapelle. Bien peu de personnes peuvent y assister. La chapelle est très petite, mais c'est un bijou d'architecture gothique. Charette a fait inscrire sur les murs les noms de ses anciens compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour l'Eglise ou pour la France. J'y ai remarqué plusieurs noms canadiens, à la suite desquels se trouvait entre parenthèse le mot CANADA.

Dans les allées du parc, sous les arbres, ainsi que dans les différentes pièces du château,

---

1 Ce prince de l'Eglise, qui réside à Rennes, réunit ainsi sous sa houlette trois évêchés, qui avaient chacun leur évêque avant la Révolution. Dol et Saint-Malo sont aujourd'hui deux de « ces vieilles citées découronnées » dont parle quelque part le cardinal Mathieu. (*Le Correspondant* du 25 oct. 1909, p. 369).

sont dressées des tables chargées de mets, où, à la suite de la cérémonie, chacun peut prendre un copieux déjeûner.

Nous quittons le château de Basses-Mottes assez tard dans l'après-midi, et rentrons à La Briantais, qui en est éloigné d'au moins dix kilomètres.

Les routes sont belles et ombragées, les campagnes couvertes d'une végétation luxuriante; les hameaux respirent le bien-être. L'œil jouit de délicieux points d vue sur la mer et sur les plages si renommées de Dinard, de Paramé et de Saint-Briac.

Mais la chaleur a été accablante toute la journée: c'est la plus grande que nous ayons encore eue; et nous sommes heureux de nous reposer, le soir, sur le balcon de La Briantais.

Saint-Malo, dimanche, 28 juin.

Aller dire la messe à Saint-Malo, dans l'antique cathédrale d'où partit autrefois Jacques Cartier pour découvrir le Canada; dans cette église où l'évêque du lieu — car il y avait alors un évêque à Saint-Malo — bénit sa personne et ses drapeaux et lui souhaita bon voyage; puis visiter ensuite cette bonne ville de Saint-Malo, si intéressante et si catholique, son port

si renommé, et pousser une pointe jusqu'à Limoilou et aux Portes-Cartier : *Hoc erat in votis !* Mes vœux furent exaucés.

Saint-Malo est à cinq ou six kilomètres de La Briantais. A huit heures, ce matin, nous étions à la cathédrale. Cette église, dont la construction remonte, paraît-il, au douzième siècle, est l'une des plus belles de la France.

Le curé-archiprêtre, M. Bourdon, excellent ecclésiastique, au regard ouvert et sympathique, nous attendait, car j'avais eu soin de le prévenir, la veille. Il nous accueillit avec une grande bonté, et fit disposer dans la chapelle de la Vierge des prie-Dieu et des sièges pour M. Mercier et ses compagnons. C'est donc dans cette chapelle que j'eus le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la messe.

M. Mercier se propose de faire poser dans le pavé du sanctuaire de la cathédrale une petite mosaïque où sera gravée une inscription [1] qui dira qu'à cet endroit Jacques Cartier et ses

---

1 Voici cette inscription :

Ici
S'est agenouillé
Jacques Cartier
Pour recevoir la bénédiction
De l'Evêque de Saint-Malo
A son départ pour la découverte
Du Canada, le 16 mai 1535

compagnons s'agenouillèrent et reçurent la bénédiction de l'évêque avant de partir pour le voyage de la découverte du Canada.

La messe dite et la visite de la cathédrale terminée, nous parcourons les principaux endroits de la ville, où il y a tant de souvenirs et de reliques des âges passés ; puis nous montons en voiture pour Limoilou.

La journée est belle, le soleil, ravissant. Rien de ces brumes qui souvent enveloppent les rivages bretons : un orage survenu la nuit dernière a abaissé la température ; une brise charmante nous apporte le parfum délicieux de l'air salin.

De Saint-Malo à Limoilou il y a bien une dizaine de kilomètres. Le chemin n'est pas, à proprement parler, sur le rivage, mais sur la colline, au milieu de jardins, de riches campagnes, de splendides villas, dont plusieurs portent des noms de saints : la villa Saint-Jean-Baptiste, la villa Saint-Joseph, par exemple. Nous sommes ici dans un pays tout catholique ; le dimanche y est fort bien observé.

Limoilou et la Porte-Cartier sont deux fermes distinctes, qui se touchent cependant l'une l'autre et appartiennent à un riche propriétaire, lequel n'a rien de commun avec la famille de Jacques Cartier. Ces deux fermes dépendent de la commune de Rotheneuf. L'église est à deux kilomètres environ.

Nous avons visité les deux fermes, et surtout la Porte-Cartier, avec un respect patriotique et religieux.

Les gravures que nous avons au Canada, représentant le vieux château de Jacques Cartier, sont bien exactes. Il y a une partie de l'habitation qui est évidemment moderne ; mais l'autre, où il y a deux tourelles, est très ancienne et remonte sans doute à l'époque où l'on avait à se défendre contre des ennemis répandus partout et pouvant survenir à l'improviste à toute heure.

Dans le mur d'enceinte se trouve une grande porte, par où l'on pénètre dans la cour, puis dans l'habitation : de là sans doute le nom de Porte-Cartier donnée à la ferme.

La maison est simple, propre et confortable, comme toutes les bonnes fermes françaises : un beau fourneau, toujours luisant, de nombreux ustensiles de cuisine et de ménage, en ordre parfait, une longue table à manger, quelques

chaises, des lits à deux étages, quelques armoires : voilà à peu près tout le mobilier.

Ce serait se faire illusion que de se représenter la maison de Jacques Cartier comme un grand château, une demeure princière. Jacques Cartier n'était ni prince, ni duc, ni marquis ; il a découvert le Canada : n'est-ce pas assez pour sa gloire ? et en faut-il davantage pour que tout Canadien aime à visiter le lieu qui l'a vu naître ?

La fermière de la Porte-Cartier présenta à M. Mercier plusieurs fleurs cueillies dans son jardin : il les emporte au Canada comme un doux souvenir de son excursion à Limoilou.

Notre pèlerinage patriotique terminé, nous sommes revenus à Saint-Malo, ou plutôt un peu en deça, à Saint-Servan, où nous attendait, à l'hôtel Bellevue,un excellent déjeûner auquel M. Mercier avait invité MM. Lachambre et Récamier à vouloir bien prendre part : témoignage de reconnaissance pour l'aimable hospitalité dont nous avions été l'objet à La Briantais.

A midi et demi nous étions à la gare et prenions nos billets de chemin de fer « pour Bordeaux ».

Faire tout d'un trait six cent quatre vingt kilomètres en chemin de fer, de Saint-Malo à

Bordeaux, après en avoir parcouru quatre cent cinquante-cinq, de Paris à Saint-Malo, deux jours auparavant : il n'y a que des Canadiens pour voyager ainsi ! C'est du moins ce que disent les Français.

Il y a cependant une couple d'heures d'arrêt au Mans. Nous en avons profité pour visiter la ville, et surtout la cathédrale, qui est une merveille.

Nous entrions en gare à Bordeaux le jour de la Saint-Pierre, au matin.

Bordeaux, 29 juin.

M. Mercier allait à Bordeaux sur l'invitation pressante de la Société Ozanam, fondée il y a une quinzaine de mois sous les auspices du cardinal Guilbert, et composée de l'élite de la jeunesse catholique de Bordeaux. Pouvait-il refuser l'invitation de ces bons jeunes gens, tous catholiques pratiquants, désireux d'assurer à leur pays la véritable liberté civile et politique, et à l'Eglise la jouissance de tous ses droits ? La Société Ozanam désirait avoir une conférence de M. Mercier ; et les Bordelais voulaient aussi s'entretenir avec lui du désir qu'ils avaient de nouer de bonnes et sérieuses relations commerciales avec le Canada.

Le président et le chapelain de la Société Ozanam l'attendaient à la gare et le conduisirent au grand hôtel de France, où une suite d'appartements avaient été mis à sa disposition.

La conférence ne devant avoir lieu que le soir à huit heures, nous eûmes toute la journée pour visiter Bordeaux et nous faire une idée de l'étendue, de la richesse et de la beauté de cette ville, l'une des plus importantes et des plus industrieuses de la France.

Dans la matinée, je visitai la cathédrale, en compagnie d'un archéologue très instruit, M. Drouyn, qui me fit remarquer et m'expliqua les principales beautés de ce monument. Jamais je n'oublierai la verve et le talent avec lesquels il me raconta une fameuse légende populaire au sujet du pape Clément V [1] et des cardinaux dont les statues ornent une des portes latérales de l'édifice.

La Société Ozanam nous offrit un déjeûner

---

1 Un Français, De Gouth, qui fut pape de 1305 à 1314. C'est ce pape qui fixa la résidence du Saint-Siège à Avignon. Ce fut le commencement de ce que l'on a appelé « l'exil de Babylone », qui dura jusqu'en 1377. Sainte Catherine de Sienne réussit à ramener à Rome le souverain pontife, qui était alors Grégoire XI. Mais à la mort de ce pape commença cette autre période, si lamentable, connue dans l'histoire sous le nom de « grand schisme d'Occident », qui ne se termina qu'en 1431.

dans une des grandes salles du bâtiment mis à sa disposition.

Le président ayant souhaité la bienvenue à M. Mercier, dans les termes les plus élogieux, celui-ci fit une de ces improvisations pleines d'esprit et de cœur dont il a le secret. Sa parole vibrante remua profondément ses jeunes auditeurs et parut leur faire un plaisir indicible.

Ils venaient d'entendre parler du Canada, de ses ressources, de son avenir. L'un d'eux se leva alors pour demander s'il ne serait pas possible de nouer des relations commerciales entre l'ancienne mère patrie et le Canada : et cette question, posée avec chaleur, entrain et patriotisme, fournit à M. Bernatchez l'occasion de faire un excellent discours, dont tout le monde se déclara satisfait.

Quelques-uns des plus jeunes membres de la Société Ozanam, ayant sans doute deviné l'attrait qu'ont pour moi les endroits élevés d'où l'œil embrasse une vue d'ensemble de tout un paysage, me proposèrent d'aller avec eux en dehors de la ville, sur la colline de Senon. C'est une excursion charmante.

De la colline, près de l'église, l'on se fait une bonne idée de la grandeur de Bordeaux, de son importance, de son activité. La Ga-

ronne, sans être notre Saint-Laurent, est une rivière très considérable, où peuvent mouiller des navires d'un fort tonnage. Il y a dans Bordeaux de magnifiques boulevards, plusieurs jardins publics, et surtout la belle promenade des Quinconces, qui en rendent le séjour sain et agréable.

Pendant que nous nous promenions ainsi, M. Mercier préparait sa conférence du soir ; et lorsque nous arrivâmes à l'hôtel, vers cinq heures, il était encore à l'œuvre.

Vous lirez sa conférence sur Ozanam, et vous serez ravi, j'en suis sûr, de la manière dont il a parlé de ce grand chrétien, qui revendiqua toujours si haut les libertés de son pays, mais qui sut aussi pratiquer avec fidélité les devoirs de sa religion, et surtout le grand devoir de la charité, de cette charité évangélique qui est l'âme de la Société Saint-Vincent de Paul, dont il a été l'un des principaux fondateurs [1].

Tout, dans le programme de la séance, était disposé de manière à faire plaisir aux Canadiens.

---

1 Ozanam a son tombeau dans la crypte de l'église des Carmes, à Paris, que je visitai dans l'automne de 1883; sur ce tombeau Lacordaire a fait poser un humble marbre qui rappelle aux visiteurs cette grande mémoire.

Mais le monument éclatant, impérissable, *ære perennius* d'Ozanam, c'est l'admirable notice biographique que lui a consacrée l'illustre Dominicain. (*Œuvres de Lacordaire*, édition de 1872, t. VIII, p. 197).

Nos airs nationaux, nos poésies, l'éloge de nos écrivains et de nos poètes : rien n'avait été oublié. Il y eut surtout un beau discours à la louange de Fréchette. J'allais oublier de mentionner le dîner que nous donna, avant la séance, M. Bermont, l'un des plus riches négocians de Bordeaux. Ce dîner était présidé par l'archevêque [1]; et il avait ceci de particulier qu'à part M. Mercier et ses deux ou trois compagnons de voyage, il n'y avait que deux familles, celle de M. Bermont, et celle de son frère, mais deux familles si nombreuses que nous étions bien une trentaine à table, deux familles patriarcales, j'allais dire vraiment « canadiennes » sous le rapport du nombre.

Nous quittons Bordeaux demain matin, vers neuf heures, par le train rapide, un train qui fait, paraît-il, ses vingt lieues à l'heure, le plus rapide, dit-on, de toute la France. Nous rentrerons à Paris vers cinq heures.

Paris, 1er juillet.

Je rencontre ce matin le docteur Récamier : « Nous arrivons de Bordeaux, lui dis-je. M. Mercier y a donné une très belle conférence

---

1 Mgr Lecot, qui devint plus tard cardinal.

sur Ozanam. Vous verrez, en la lisant, que vos grands hommes sont bien connus et appréciés au Canada. — Vous êtes, me dit-il, un admirateur d'Ozanam. Eh bien, venez dîner avec moi demain soir chez sa fille, Mme Laporte, et là vous rencontrerez Mme veuve Ozanam elle-même. — Mais je n'ai jamais été présenté encore à cette famille... — Soyez tranquille; j'irai vous prendre à votre hôtel, et vous introduirai moi-même. »

A l'heure convenue, le docteur arrive, et je me rends avec lui à la magnifique résidence de M. Laporte [1], près du boulevard Saint-Germain.

Quelle belle famille j'ai rencontrée là ! Que de personnes aimables et distinguées ! M. Laporte et sa femme, fille du grand Ozanam, dont les traits rappellent beaucoup, dit-on, ceux de son père, une personne sympathique comme lui ; leur fils Frédéric, qui vient de terminer avec succès ses études à l'Ecole polytechnique, et qui n'a pas hérité seulement du prénom de son grand'père maternel, mais aussi de sa modestie et de ses grandes qualités d'esprit et de cœur ; plusieurs de ses jeunes amis, ses émules dans la vertu et le travail ; le docteur Récamier et son excellente épouse ; le père du doc-

---

1 M. Laporte appartient à la magistrature de Paris.

teur, un homme aussi modeste qu'intelligent et instruit, un des directeurs du *Correspondant*, un ami et un admirateur de Mgr Dupanloup, qu'il a personnellement connu ; enfin Mme veuve Frédéric Ozanam, que la lecture des lettres de son mari nous a depuis longtemps appris à vénérer et à aimer.

Que de fois la maison d'Ozanam a reçu la visite de ces hommes de bien et de haute valeur, de ces vaillants champions des libertés et des droits de l'Eglise : les Lacordaire, les Foisset, les Montalembert, les Ampère, les Champagny, les Falloux, les Dupanloup et tant d'autres !

Nous avons causé de ces hommes et des choses du passé, beaucoup plus que des tristesses du temps présent. L'espérance est la vertu qui réconforte toutes les bonnes familles françaises, où se conservent, comme un précieux héritage, les grandes traditions de l'honneur, de la foi et du patriotisme.

Nous avons causé longtemps, surtout, d'Augustin Cochin, que Mme Ozanam et Mme Laporte ont très bien connu. Quelle âme d'élite et quel grand cœur ! Cet homme ne connaissait ni la haine, ni la jalousie ; son cœur était fermé à la passion de l'égoïsme, qui souille tant de mémoires. C'était la charité

même, cette charité douce et affable, qui ne désespère jamais des hommes à cause de leurs faiblesses, mais compte toujours sur ce qu'ils ont de bon avec la grâce de Dieu. Sa piété était de celles qui ne rebutent jamais ; il savait faire aimer la religion.

Augustin Cochin était un grand orateur [1], un écrivain distingué, une intelligence hors ligne ; mais ils restera surtout dans la mémoire des hommes comme le type de l'homme d'honneur et du chrétien accompli [2].

Mme Ozanam a bien voulu, en souvenir de ma visite, me faire hommage d'un exemplaire des lettres de son mari, avec son autographe [3].

---

1 « Sa parole persuasive, pleine d'ampleur et d'élévation. » (Emile Ollivier, dans la *Revue des Deux-Mondes* du Ier juin 1906, p. 587).

2 Voir dans la *Revue Canadienne*, livraison de décembre 1875, mon article sur Augustin Cochin. Ces quelques pages me valurent l'honneur d'une très belle lettre de M. le comte de Falloux, qui avait publié la biographie de Cochin dans le *Correspondant*.

3 Elle est décédée à Paris dans l'automne de 1894.

XX

Paris, 2 juillet 1891.

La journée d'hier, au grand séminaire d'Issy, fera époque dans les annales de Saint-Sulpice. Il y a probablement longtemps, M. le Principal, qu'on n'avait vu pareil mouvement et scène relativement aussi profane sur l'ancien domaine de Marguerite de Valois.

On avait invité M. Mercier à donner une conférence aux élèves, puis à déjeûner avec la Communauté.

Il se rendit de bonne heure à Issy, accompagné de M. Fabre, de plusieurs Canadiens présents à Paris, et de quelques Français spécialement invités par les messieurs de Saint-Sulpice, entr'autres M. Rameau, avec qui j'eus le plaisir de faire le voyage :

« Voyez-vous, me dit-il, en arrivant à Issy, ce vieux pavillon, si vénérable, si modeste, à côté de ces immenses bâtiments modernes? C'est tout ce qui reste de l'ancien Château ; et l'on est en train de le démolir.... »

Il avait des larmes dans la voix, cet excellent archéologue.

Hélas! le courant des exigences modernes emporte tout sur son passage; et les fils de M. Olier eux-mêmes, si attachés pourtant aux traditions, sont bien obligés quelquefois de lui céder un peu. La part des traditions conservées reste d'ailleurs encore bien respectable.

Nous allons présenter nos hommages au vénérable supérieur, M. Icard. Sa chambre est tout ce qu'il y a de plus simple : ses vieux meubles et son pavé en brique me rappellent tout à fait ce que j'ai vu à Montréal.

M. Icard n'est pas seulement la dignité sacerdotale personnifiée, il est la bonté même : il a toujours sur les lèvres un sourire aimable et des paroles obligeantes. C'est le père du clergé de Paris, disons mieux, de toute la France [1].

L'heure de la séance est arrivée. Nous traversons de longs corridors, des pièces nombreuses, et arrivons à la grande salle des exercices.

Il y a là des centaines d'ecclésiastiques. Ces élèves du sanctuaire viennent de toutes les parties de la France, et même beaucoup des

---

1 M. Icard est décédé il y a quelques années.

Etats-Unis d'Amérique. Plusieurs prêtres du clergé de Paris et des environs sont aussi venus grossir les rangs de ce jeune auditoire.

Une petite estrade se dresse au bout de la salle. M. Mercier y monte. Puis M. Bieil récite le *Veni sancte.* C'est comme le prélude d'un exercice spirituel.

Spirituelle et vraiment religieuse, en effet, a été d'un bout à l'autre la conférence du premier ministre de Québec. Elle sera publiée sans doute dans le *Paris-Canada*, où vous la lirez avec plaisir [1].

C'est en quelques mots le résumé de l'œuvre des sulpiciens à Montréal. J'en cite seulement deux ou trois petits passages :

« La joie que j'éprouve aujourd'hui, dit en commençant M. Mercier, en me trouvant dans cette vénérable maison de Saint-Sulpice, est celle du fils de famille dans la maison paternelle. Les sulpiciens ne sont pas, en effet, des étrangers pour nous, Canadiens : ce sont nos pères dans la foi ; et votre Congrégation peut avec raison nous adresser ces paroles du grand Apôtre : « Je vous ai engendrés par l'évangile » [2].

---

1 Voir le *Paris-Canada* du 11 juillet 1891.

2 I. Cor., IV, 15.

Il rend ensuite un juste hommage aux travaux apostoliques de M. Olier [1], de M. de Queylus et de ses compagnons, au zèle de Marguerite Bourgeois et de Jeanne Mance, qui fut si bien secondé par les messieurs de Saint-Sulpice, au dévouement de M. Soüard, de M. de Fénelon [2], de M. Rémy pour l'instruction de la jeunesse canadienne. Il raconte la fondation de la ville de Montréal, et celle du Collège, qui eut lieu plus tard. Il fait allusion aux riches propriétés qui furent données aux sulpiciens pour l'accomplissement de leur œuvre ; puis il ajoute :

« Grâce à leur sagesse et à leur prudence,

---

1 Voici, d'après un auteur, ce que saint François de Sales aurait dit à la mère de M. Olier, encore enfant : « Dieu prépare en la personne de ce bon enfant un grand serviteur en son Eglise. » (*J.-J. Olier*, par G.-M. de Fruges, p. 9.) Les évêques de France écrivaient un jour au sujet de M. Olier au pape Benoit XIII : « Cet excellent prêtre, la gloire et l'ornement de notre clergé.... Le séminaire de Saint-Sulpice lui doit son origine.... C'est de ce séminaire, comme d'une citadelle de la religion, que sort une multitude innombrable de prélats et d'ecclésiastiques de tout rang, puissants en paroles et en œuvres, fermes dans la foi, fondés et enracinés dans la charité, et préparés à toutes sortes de bonnes œuvres. » (Cité par M. Icard, dans ses *Observations sur quelques pages d'une Histoire de l'Eglise relatives à la Cie de Saint-Sulpice*. Paris, 1886).

2 Frère consanguin de l'illustre archevêque de Cambrai. Ses démêlés avec Frontenac sont un des épisodes les plus curieux de l'histoire de l'Eglise du Canada. (*Henri de Bernières*, p. 213.)

vos messieurs ont traversé heureusement les époques les plus orageuses de notre histoire ; et tandis que bien des fortunes ont sombré au milieu des écueils, eux ont pu conserver la possession, d'ailleurs si légitime, de leurs biens, possession dans laquelle, je l'espère, ils ne seront jamais troublés.

« Le clergé a besoin de ressources abondantes pour faire honneur à sa position et pour accomplir les œuvres nombreuses que réclame tous les jours son saint ministère. Notre clergé canadien, grâce à Dieu, et les messieurs de Saint-Sulpice, en particulier, ont toujours employé pour le plus grand bien du pays les ressources dont ils ont pu disposer.

« Quelle reconnaissance le pays ne doit-il pas aux sulpiciens, qui, plus que personne, ont appris aux Canadiens à rester Catholiques et Français ! Quelle reconnaissance ne doit-il pas aux sulpiciens, qui, depuis plus de deux siècles, se dévouent avec tant de zèle à procurer le bien des âmes [1] ! Il y a des années que je les

---

1 Dans une brochure in-4° de 39 pages en style lapidaire, publiée à Rome à l'occasion des fêtes de Mgr de Laval, *Fasti Canadiensium*, 1535-1908, *Gesta Dei per Francos in Novâ Galliâ*, on donne un juste tribut d'éloges aux travaux des Récollets et des Jésuites. J'aurais aimé y trouver mention de l'œuvre des Sulpiciens, qui ont bien fait leur part dans l'établissement de la Vigne du Seigneur au Canada.

vois à l'œuvre dans cette grande ville de Montréal où réside ma famille et où j'aime à aller me reposer aussi souvent que possible des labeurs de la politique ; et toujours j'ai admiré leur grand zèle pour la prédication, pour la visite des malades, pour tout ce qui intéresse le culte religieux

« Les prêtres du Séminaire de Montréal sont l'honneur de l'Église du Canada. Leur grand mérite est reconnu, je le sais, par les protestants eux-mêmes, au milieu desquels nous sommes obligés de vivre, et avec lesquels ils ont toujours été dans les meilleurs rapports.

« J'aime aussi à rendre témoignage aux bonnes relations qu'ils ont toujours su entretenir avec les autorités civiles et politiques de la colonie. C'est une chose remarquable, que n'importe à quelle époque de notre histoire, fût-ce la plus troublée et la plus orageuse, les sulpiciens ne se sont jamais trouvés en conflit avec qui que ce soit. Ils ont toujours été fidèles aux traditions de sagesse et de prudence que leur a léguées leur saint fondateur. »

Il termine sa conférence par ces paroles sympathiques :

« Soyez convaincus, messieurs, que la visite que j'ai le bonheur de faire aujourd'hui au Séminaire d'Issy et la réception cordiale qui

m'y est faite seront un des plus précieux souvenirs que je remporterai de tout mon voyage en France. Ce souvenir m'attachera encore davantage à votre belle et sainte Congrégation, pour laquelle j'ai toujours professé le plus grand respect, et que j'ai toujours associée dans mon esprit aux meilleures et aux plus pures gloires du Canada. »

Le discours de M. Mercier, rempli de faits et d'éloges bien mérités, avait cependant été si court, que tout le monde désirait entendre encore l'orateur. M. Bieil l'invita alors à parler des ressources et de l'avenir du Canada : ce qu'il fit durant près d'une heure avec une verve et un entrain qui soulevèrent à maintes reprises des tonnerres d'applaudissements.

La séance, commencée par le *Veni sancte*, se termine par le *Sub tuum*.

A onze heures et demie précises, tout le monde est rendu au réfectoire, et l'on se met à table.

M. Icard préside, et récite le grand Bénédicité.

A sa droite est placé M. Mercier, et à sa gauche M. Fabre. Vis-à-vis M. Icard se trouve M. Bieil : M. Rameau est à sa droite ; je suis à sa gauche.

Rien ne sera changé aux antiques traditions

de Saint-Sulpice : le repas commencera par la lecture d'un passage de l'ancien Testament. On reprendra ensuite, au lieu où elle a été interrompue la veille, la lecture du livre qu'on lit habituellement au réfectoire; et, après ce juste hommage rendu à un usage séculaire, M. Icard donne *Deo gratias*.

Le repas terminé, le silence est de nouveau requis, par le traditionnel coup de marteau; et ce n'est qu'après la lecture du Martyrologe du jour que M. Mercier peut se lever, et demander à M. le Supérieur la permission d'adresser quelques paroles pour le remercier encore de la cordiale réception qui lui est faite, et exprimer la reconnaissance dont son cœur est rempli pour la vénérable maison de Saint-Sulpice.

Il offre ensuite une médaille d'or à l'élève le plus méritant du Séminaire, au jugement des supérieurs.

« La personne la plus méritante et la plus vénérée de notre maison, s'écrie M. Bieil, c'est notre supérieur ! »

Et tout le monde de ratifier ce jugement si spontané, et d'acclamer M. Icard. La médaille d'or lui est adjugée.

On récite alors la grande prière *post prandium ;* puis, à la suite de M. le Supérieur,

tout le monde se rend à l'Oratoire, qui s'élève dans le jardin, pour y faire quelques minutes d'adoration devant le saint Sacrement.

Le temps est délicieux, la chaleur très supportable, à l'ombre des grands arbres et au milieu des bosquets du jardin. Tout nous invite à nous y promener un peu.

Mais les jeunes gens ne perdent pas de vue M. Mercier ; ils ne s'éloignent pas ; ils se pressent autour de lui et de M. Icard. Le premier ministre est en verve. Mille souvenirs de collège se présentent à son esprit, et il demande la permission d'en raconter quelques-uns.

Jamais je n'ai vu élèves de grand séminaire rire de meilleur cœur et laisser déborder une joie plus exubérante. La gaieté est communicative ; et, dans ce milieu où ne règnent d'ordinaire que des plaisirs sévères, j'ai vu l'hilarité devenir générale, et la gravité elle-même de plusieurs vénérables sulpiciens succomber.

N'oublions pas cependant le café qui nous attend là-bas, au parloir, dans la petite futaille traditionnelle : nous aurions bien tort, car il est aussi bon à Issy qu'à Montréal.

L'après-midi était déjà avancée, lorsqu'il

nous fallut, bien à regret, prendre congé des MM. de Saint-Sulpice, et nous éloigner de leur beau domaine d'Issy...

XXI [1]

Paris, dimanche, 5 juillet 1891.

Vous connaissez les Trappistes de Bellefontaine [2], qui ont fondé il y a quelques années un monastère à Oka, près du lac des Deux-Montagnes. Le gouvernement de Québec apprécie tellement les services rendus par ces religieux à la colonisation et à la cause agricole, qu'il leur a proposé d'établir une autre maison de leur ordre dans la région du lac Saint-Jean.

Le R. P. Jean-Marie, abbé de Bellefontaine, ayant prié M. Mercier d'aller faire une visite à son monastère, celui-ci accepta l'invitation, et nous proposa, M. Fabre, l'abbé de Teil et son frère, M. Dandurand [3] et moi, de l'accompagner, ce qui fut accepté avec plaisir.

Il n'y a pas de ligne directe de Paris à Bellefontaine. Il faut changer de train plusieurs

---

1 Extrait du *Paris-Canada*.

2 La Trappe de Bellefontaine est dans le département de Maine-et-Loire, arrondissement de Cholet.

3 Aujourd'hui membre du Sénat canadien, dout il a été président de 1905 à 1908.

fois et procéder par étapes : de Paris à Tours, de Tours à Angers, d'Angers à la Possonnière, de la Possonnière à Cholet. Mais la Compagnie d'Orléans eut la gracieuseté de mettre à la disposition de M. Mercier et de ses compagnons de voyage un wagon spécial où nous restâmes tout le trajet.

De Cholet [1] à Bellefontaine, il y a trois lieues à faire en voiture : ce qui nous permit de faire connaissance avec la Vendée. Dans ce pays accidenté, pas un pli de terrain, pas un ravin, pas un bosquet qui n'ait sa légende royaliste.

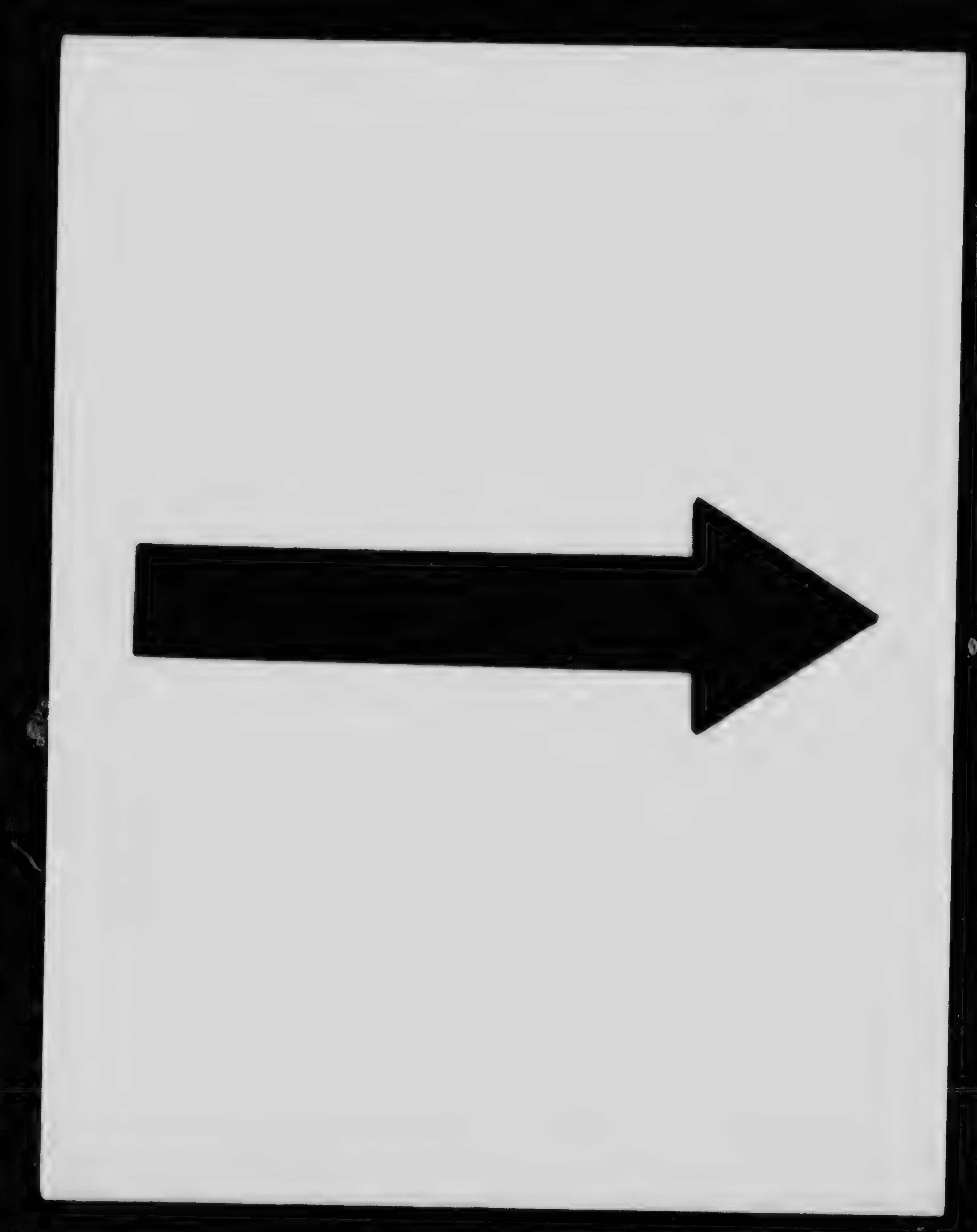
Partout sur notre passage, les habitants de Cholet et des hameaux voisins sortent à la porte de leurs demeures, et nous saluent d'un air souriant.

Les populations, ici, sont encore foncièrement catholiques, les familles nombreuses, les mœurs excellentes. Le luxe y est inconnu ; le costume des femmes, surtout, a conservé la bonne simplicité d'autrefois.

Il y a quelques années, le gouvernement voulut appliquer à la Trappe de Bellefontaine les fameux décrets Jules Ferry, et expulser les

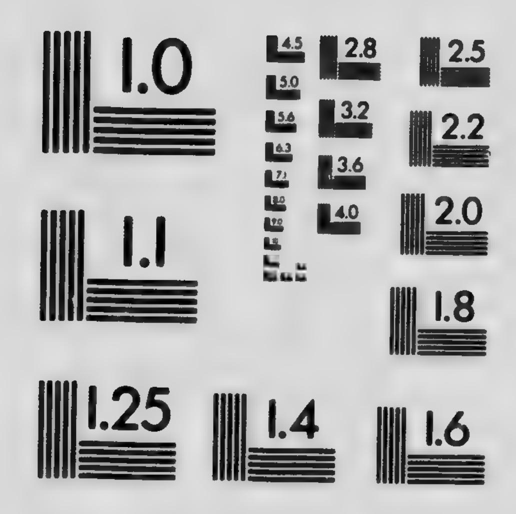
---

1 Cholet, petite ville de 15,000 âmes, est le pays natal du vénérable M. Rousselot, qui fut longtemps curé de Notre-Dame et de Saint-Jacques de Montréal.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





religieux. Tout le peuple accourut à l'entrée du monastère pour protester contre cet acte odieux. Les nobles de l'endroit, entre autres le marquis de Villoutray, et l'évêque d'Angers lui-même, Mgr Freppel, se rangèrent parmi les Trappistes, pour partager leur sort. Il fallut que le gouvernement procédât à main armée et fît une brêche dans le mur d'enceinte du monastère. Les religieux et leurs amis furent expulsés les uns après les autres. Le gouvernement triomphait....

Depuis lors, l'opinion publique a triomphé à son tour. Les décrets subsistent, mais les Trappistes sont rentrés paisiblement chez eux. Ils avaient été cinq semaines en exil.

Nous arrivâmes à Bellefontaine hier matin, sur les huit heures. Le temps était frais ; la journée s'annonçait radieuse.

Les cloches du monastère sonnent à toutes volées, et réveillent les échos d'alentour.

Le Père abbé, avec deux ou trois de ses assistants, attend M. Mercier près de la grande porte, et lui fait l'accueil le plus gracieux.

Je descends de voiture, et jette un regard autour de moi : une magnifique église romane en pierre, avec une flèche élancée et une abside flanquée de sept absidioles, une grande hôtellerie pour les pèlerins, toute neuve, toute pim-

pante ; une vieille maison, bien modeste et bien pauvre, qu'habitent les religieux ; tout autour, de grands jardins, de belles terrasses, de nombreuses dépendances : le tout enfermé dans un mur d'enceinte ; et par delà, de vastes champs de blé, des bocages, des vignes, des pâturages, de nombreux troupeaux : voilà Bellefontaine ; voilà le théâtre où les Trappistes s'acquittent de deux fonctions indispensables à l'homme ici-bas : prier et travailler.

L'abbé de Bellefontaine invite M. Mercier à se rendre à l'église où l'attendent tous les Pères et les Frères de la communauté. La réception qui lui est faite est très imposante et presque semblable à celle des évêques en visite pastorale. Il paraît que c'est ainsi que l'on recevait autrefois tous les pèlerins, en signe de respect pour Notre-Seigneur, qui a voulu, dans l'évangile, s'identifier, pour ainsi dire, avec ceux qui demandent et reçoivent l'hospitalité — *hospes eram, et collegistis me* [1]. Aujourd'hui, la chose ne se pratique plus que rarement, et seulement pour de hautes autorités ecclésiastiques ou civiles.

Tout le monde se met en procession ; et

---

1 Matth., XXV, 35. « J'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé. »

pendant que le cortège défile et se rend au chœur, on chante avec accompagnement d'harmonium les versets si suaves et si touchants du psaume : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* [1]. Le Père abbé entonne quelques versets et chante une oraison, puis donne la bénédiction du saint Sacrement, et la cérémonie est terminée. Chacun sort alors de l'église pour aller déjeûner au monastère, tandis que l'abbé de Teil et moi nous préparons à célébrer la sainte messe.

A l'hôtellerie, le Père abbé souhaite la bienvenue au premier ministre, le remercie de sa visite et lui exprime sa reconnaissance pour la protection qu'il accorde à ses frères au Canada. La réponse de M. Mercier est courte, mais éloqente :

« Mon réverend Père, dit-il, je suis profondément touché de l'accueil que vous me faites aujourd'hui. Ces hommages, je ne les mérite certainement pas ; mais je les accepte avec reconnaissance parce qu'ils s'adressent à mon pays, que je représente.

« En acceptant l'invitation que vous m'avez faite de venir vous visiter à Bellefontaine, j'ai voulu vous exprimer notre gratitude pour les

---

1 Ps. 132.

services que vous nous rendez au Canada. Votre monastère d'Oka est en effet pour nos cultivateurs une grande école de progrès, de travail et d'industrie. Vous ne vous contentez pas de leur apprendre à être de bons chrétiens et de bons citoyens, mais vous leur montrez par votre exemple à marcher toujours de l'avant dans la voie du progrès, à ne rien négliger pour sortir de la routine et pour améliorer le sol que la Providence leur a donné.

« Merci donc pour tout le bien que votre communauté a déjà fait au Canada. Puisse la mission d'Oka continuer de prospérer ! Qu'elle s'étende, qu'elle se dilate, pour son propre avantage et pour le bien du district de Montréal où elle se trouve !

« Mais, laissez-moi vous le dire, mon réverend Père, ma joie et ma reconnaissance ne seront complètes que lorsque vous aurez étendu votre influence à un autre district, et que vous aurez accepté la proposition que nous vous avons faite d'établir une autre mission, au lac Saint-Jean.

« Nous avons besoin de vous dans cette partie si intéressante du Canada. Nous avons besoin d'une communauté de Trappistes qui enseigne à nos populations les bienfaits du travail, de l'économie, le respect des lois, de

la justice, de l'autorité, l'amour et la pratique de toutes les vertus qui font les bons citoyens.

« Venez donc le plus tôt possible profiter des avantages que nous vous avons faits. Rien n'égale la fertilité du sol qui vous attend... Le domaine que nous vous avons réservé est sur les rives du grand lac Saint-Jean. Il renferme une petite île où vous ferez une retraite délicieuse pour ceux de vos religieux que la maladie ou les infirmités réduisent au repos.

« Vous avez fait allusion, en effet, à quelques-uns de vos Pères que la maladie a obligés de revenir du Canada en France. Laissez-moi espérer qu'ils se rétabliront promptement, que la Providence donnera de nouvelles recrues au monastère de Bellefontaine, et que de vos sages délibérations sortira la résolution généreuse et bien arrêtée d'accepter la proposition du gouvernement canadien et de vous établir au lac Saint-Jean.

« Soyez assuré, mon révérend Père, que le jour où vous prendrez cette résolution sera pour le Canada un jour de joie. Nous vous accueillerons avec toute la cordialité possible. Vous y recevrez la faveur et la protection du gouvernement. Comptez non seulement sur notre estime et notre sympathie, mais aussi

sur notre concours et sur l'influence dont nous pouvons disposer.

« Merci, encore une fois, de la réception si touchante que vous me faites aujourd'hui ainsi qu'à mes compagnons. »

Ce discours terminé, les uns font la visite du monastère et de ses dépendances, les autres, moins pratiques, s'amusent à folâtrer dans les jardins, sur les pelouses, au milieu des fleurs, sur les bords d'un étang poissonneux où se dessine une jolie petite île reliée à la terre ferme par un pont gracieux.

Mais voilà que la cloche de l'église nous invite à assister à la grand'messe qui va se chanter. Nous y allons tous. Elle est courte, mais pieuse, et les cérémonies se font d'une manière parfaite. On chante tout simplement la messe de la sainte Vierge, et l'harmonium soutient efficacement la voix suave et pénétrante des bons religieux.

Durant la messe, sont accourus au monastère un grand nombre d'ecclésiastiques et de citoyens distingués, de plusieurs lieues à la ronde. La Trappe de Bellefontaine est évidemment populaire.

Un dîner magnifique a été préparé dans une des grandes salles de l'hôtellerie. Nous nous mettons à table vers une heure.

La salle est décorée des écussons du monastère de Bellefontaine, de celui d'Oka, des armes de l'abbé de Bellefontaine et de celles de Mgr Freppel, l'évêque diocésain. En face de moi se dresse, entourée de fleurs, la statue de saint Bernard, la gloire de l'ordre Cistercien, dont relèvent les Trappistes, et au-dessus j'aperçois une peinture à l'huile représentant le Christ en croix, qui me semble une copie parfaite du chef-d'œuvre que nous avons dans la basilique de Québec.

Le repas est excellent ; mais pas de viandes : plusieurs espèces de poissons, des œufs apprêtés de différentes manières, des légumes, des salades, beaucoup de desserts succulents.

Après le dîner, force discours : le Père abbé, M. Jules Baron et le comte de la Bouillerie, deux citoyens de l'endroit, M. Mercier, M. Fabre : tous rivalisent d'éloquence.

Mais il faut se hâter : une grande séance agricole nous attend après le repas ; et le départ pour Paris est fixé à cinq heures.

Une centaine de cultivateurs se promènent dans le jardin, et attendent avec impatience que nous sortions de table.

Enfin la séance commence, sous la présidence de M. de la Bouillerie, du syndicat agricole de l'Anjou. Il fait un long discours, suivi d'un

autre par le Père François de Sales, cellerier du monastère, puis d'un troisième par M. Mercier, qui profite de l'occasion pour faire connaître à ces braves cultivateurs angevins l'étendue, la situation et les ressources du Canada :

« Je ne vous conseille pas, dit-il en terminant, de quitter votre beau pays de France, où la nature vous a favorisés de ses dons les plus précieux. Mais si jamais vous êtes obligés de vous expatrier pour gagner votre vie, venez chez nous, venez au Canada. Vous trouverez là aussi un beau pays ; vous y trouverez des terres immenses et fertiles qui n'attendent que des bras pour être exploitées et produire des richesses abondantes ; vous y trouverez surtout des cœurs amis, des frères parlant votre langue, pratiquant votre religion : vous trouverez la France au Canada. »

La séance est levée. Il est cinq heures. Nous n'avons que le temps de dire adieu au vénérable abbé de Bellefontaine et à sa communauté. Nous montons en voiture, et filons en toute hâte vers Cholet, afin d'y prendre le train pour Paris.

Ce matin, de très bonne heure, nous sommes

à la gare d'Orléans; et comme c'est aujourd'hui dimanche, je me rends de suite à la Madeleine pour y célébrer la sainte messe. M. Mercier m'y accompagne...

XXII [1]

Cannes, dimanche, 12 juillet 1891.

Vous connaissez le proverbe : « Tous les chemins sont bons qui mènent à Rome. » Pour y aller, j'ai pris celui des écoliers ! Au lieu de passer tout droit par le mont Cenis, j'ai préféré prendre le chemin plus long mais si pittoresque de la Corniche, qui cotoie presque toujours le littoral de la Méditerranée, et nous permet de nous arrêter un instant à Cannes, Nice, Monaco, Menton, Bordighera, etc. On s'y approvisionne d'air frais et pur, avant de pénétrer dans cette fournaise ardente, comme je me représente Rome en plein cœur d'été.

Je me suis d'abord reposé une journée à Marseille, l'antique cité des Phocéens, convertie au christianisme par Lazare, Marthe et Marie-Madeleine [2], Marcelle et Maximin, qui

---

1 Extrait de la *Semaine Religieuse* de Québec.

2 Sainte Marie-Madeleine, la patronne et la consolatrice des âmes pécheresses qui veulent sincèrement se convertir, l'amie de cœur de Jésus, dont la pénitence et les larmes ont été immortalisées par les récits évangéli-

y abordèrent, vous le savez, d'une manière si merveilleuse [1]. Ces saints personnages veillent encore évidemment sur leur ville : Marseille est une des meilleures cités de la France au point de vue religieux.

La vieille cathédrale est bâtie sur le bord de la mer, à l'endroit même où sainte Marthe, à laquelle elle est dédiée, débarqua, suivant la tradition : et c'est pour cela, sans doute, que l'on a construit au même endroit, bien qu'il soit peu convenable, la nouvelle cathédrale, qui est une merveille de richesse, de grandeur et de proportions.

Le monument m'a paru un peu raide et lourd à l'extérieur ; mais l'intérieur, tout en marbre poli et de différentes couleurs, est vraiment éblouissant, presque à l'égal de Saint-Paul hors des murs, à Rome.

De l'autre côté du port, sur un rocher élevé, de forme conique, complètement aride, dénudé, sans la moindre végétation, de couleur blanchâtre comme toutes les collines qui entourent

---

ques, et aussi par les pages admirables que lui a consacrées Lacordaire : « Sainte Marie-Madeleine, dit-il, plane sur toute l'Eglise de Provence comme la souveraine de l'apostolat qui l'a fondée. » (*Œuvres de Lacordaire*, édition de 1872, t. IX, p. 412).

1 Voir Bréviaire romain, à la fête de sainte Marthe, 29 juillet.

Marseille, s'élève l'église de Notre-Dame de la Garde. Elle est un peu grêle, et n'a pas bonne mine. Mais c'est l'église de la « bonne Mère », comme disent les Marseillais. C'est elle qui veille sur le port de Marseille.

Il y a, à l'entrée de ce port, des fortifications vraiment dignes de ce nom. Mais la meilleure protection de Marseille, c'est la Vierge qui est honorée sur le haut de la colline : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[1].

Au pied de la colline, au fond de cette baie entourée de rochers, s'étend cette immense ville, la deuxième de la France en population. Elle est très belle, gaie et bien bâtie, coupée de larges rues, parmi lesquelles le fameux boulevard de la Cannebière, la gloire des Marseillais.

Il n'y a qu'une chose qui assombrit, à certains jours, Marseille, et toute la vallée qui avoisine l'embouchure du Rhône : c'est le « mistral ». Quand il souffle avec violence, il produit quelquefois des dégâts terribles[2].

---

1 « Terrible comme une armée rangée en bataille. » (Cant., VI, 3.)

2 « Le mistral, écrit un voyageur, n'a pas la même intensité sur tous les points de la côte. Il est redoutable dans la vallée du Rhône. Il y déracine parfois les arbres et y renverse les cheminées. C'est un véritable fléau

Lorsque je montai faire mon pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, ce fils enragé d'Eole, sans être dans toute sa fureur, se montrait très désagréable. Il fallait se bien tenir pour ne pas être renversé; les portes de l'église étaient clouées par le vent; je voyais tout autour de moi, sur les toits des maisons, d'énormes cailloux qu'on *y* avait placés pour empêcher les tuiles de voler partout; et je me demandais comment la grande statue de la Vierge, plantée sur la tour de l'église, pouvait résister aux attaques de ce mistral lorsqu'il devient furibond.

Bien différentes sont les brises qui viennent caresser les rivages et les collines de Cannes. Ici tout est délicieux, tout est enchanteur.

L'on jouit à Cannes de ce printemps éternel rêvé par les poètes. J'ai vu cet endroit l'hiver [1], et la température y était douce et charmante:

---

pour Avignon, Arles, Aix, Marseille et même Toulon. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1895, t. IV, p. 139).

1 J'étais à Cannes au mois de janvier 1884. J'écrivais le 12 janvier dans mon journal : « Le temps est magnifique. J'écris dans ma chambre, à deux heures après-midi, la fenêtre toute grande ouverte, et il fait chaud. Quel beau climat! » Le lendemain, j'étais aux îles de Lérins, et j'écrivais : « Le climat est ici splendide. Aujourd'hui, 13 janvier, les petits pois sont en fleurs, dans les jardins, ainsi que beaucoup de plantes sauvages. Je lis mon bréviaire, assis sur l'herbe, à l'ombre des pins parasols. »

les hôtels et les villas regorgeaient de touristes. Je le revois l'été ; et je ne puis comprendre le préjugé qui fait que cette plage magnifique est presque déserte en cette saison de l'année.

Du mont Chevalier, d'où je vous écris ces lignes, quel panorama superbe se déroule devant moi : le boulevard de la Croisette, sur le bord de la mer, belle promenade bordée de palmiers et de plantes tropicales ; une infinité de villas échelonnées sur le versant des collines, au milieu de jardins, de vignes et de bosquets ; à deux ou trois lieues en arrière, la petite ville de Grasse [1], si renommée par ses fleurs et ses parfums ; les rives de la Méditerranée gracieusement découpées et le golfe de Juan, aux formes arrondies ; la baie de Cannes et la baie de Napoule ; puis cette vaste nappe d'azur qui s'étend à perte de vue !

La pointe de la Croisette s'avance très loin dans la mer, comme pour rejoindre deux îles charmantes qui se dressent en face de Cannes, les îles de Lérins, si intéressantes au point de vue historique et religieux.

---

1 Siège épiscopal de l'évêque Godeau, dont le nom apparaît dans les premières négociations qui eurent lieu à Paris, en 1645, pour obtenir la nomination d'un évêque pour le Canada. Godeau était membre de l'Académie française.

L'une d'elles s'appelle l'île Sainte-Marguerite. C'est là, dans ces vastes bâtiments, dont les fondations semblent plongées dans l'eau comme celles du palais de Westminster, à Londres, que vécut longtemps dans le mystère le plus profond, — mystère qui n'a pas encore été éclairci — le fameux « Masque de fer ». C'est là aussi que de nos jours fut enfermé cet autre « masque » qui s'appelait le maréchal Bazaine. Grâce à des intelligences dignes de lui, il réussit à s'échapper de cette prison, mais pour aller trouver ailleurs le sort effacé qu'il méritait [1].

La seconde île de Lérins, tout-à-fait sœur de

---

1. Ce n'est pas le talent qui faisait défaut à Bazaine, c'est le caractère. Quelle conduite louche, mystérieuse, inexplicable, au Mexique, à l'égard du pauvre Maximilien ! Quelle honteuse désertion de son devoir, à Metz, en 1870 ! Faut-il avoir si peu de souci de sa réputation dans l'histoire !

Metz fut assiégée par Charles-Quint, au seizième siècle (1552-53) : « Charles-Quint avait su intéresser à sa querelle la vanité germanique : comment laisser entre les mains des Français le duché de Lorraine et les trois évêchés : Metz, Toul et Verdun ? N'était-ce pas terre allemande ? »

Mais Metz fut alors défendue par un homme de cœur, le duc de Guise : « Guise avait 4500 hommes de pied et 620 hommes de cavalerie. Il savait que cette petite armée était composée de gens de bien, et il se résolut à s'enfermer dans la place et à la défendre jusqu'à la mort. » (*Histoire anecdotique de la France*, par Ch. d'Héricault, p. 318 et 319).

Quelle différence avec Bazaine !

la première comme forme et comme étendue,— elles sont toutes deux presque rondes et ont chacune un mille environ de superficie — s'appelle Saint-Honorat, du nom du célèbre moine qui y fonda un grand monastère au commencement du cinquième siècle (410).

Elle était infestée de serpents, lorsque le saint y mit les pieds pour la première fois. Mais il n'eut qu'à lever les mains au ciel, puis à les abaisser vers la terre et y faire le signe de la croix, pour conjurer ces reptiles et en délivrer le domaine que Dieu lui avait légué.

Plus tard, d'autres ennemis redoutables, les Sarrazins, vinrent s'acharner contre l'île Saint-Honorat, et infester aussi les lieux avoisinants. Cette fois, la Providence voulut que les moines se servissent des moyens naturels pour triompher de ces ennemis.

Voyez cette énorme tour, un peu délabrée, mais capable de résister encore aux injures du temps, qui s'élève à l'extrémité nord de l'île. Elle est l'œuvre des moines de Lérins. Elle correspond avec celle du mont Chevalier, d'où je vous écris, et avec cette autre que vous voyez là-bas à l'extrémité de la baie de Napoule.

Les moines de Lérins avaient toujours des gardiens au guet dans ces fortifications; et lorsque quelque descente subite des Sarrazins

était annoncée, les secours venaient de toutes parts, on n'était jamais pris au dépourvu, et l'on faisait victorieusement face à l'ennemi.

Le monastère de Lérins était donc comme une sentinelle avancée qui sauva maintes fois de la ruine cette partie de la chrétienté.

C'était aussi pour l'Eglise un phare lumineux, une grande école de science et de vertu. Quel immense laboratoire d'études de toutes sortes, que ce monastère de Lérins! que de grands hommes, que de saints illustres, que d'immortels pontifes cette île Saint-Honorat a donnés à l'Eglise!

C'est à un moine de l'île Saint-Honorat, saint Vincent de Lérins, que nous devons la formule classique de la tradition catholique: *Id teneamus, quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est* [1].

Aujourd'hui, ce sont des moines Cisterciens, des fils de saint Bernard, qui habitent l'île Saint-Honorat. Ils ont un grand monastère, que j'eus le plaisir de visiter il y a sept ans.

Ce monastère est entouré de jardins, qui procurent aux bons religieux la plus grande partie de leur subsistance.

---

1 « Tenons comme vérité ce qui a été cru de tout temps, en tout lieu, et par tous. »

A la tête du couvent est un abbé mitré, qui se montra plein de bienveillance à mon égard et me fit même entrer dans une association de prières dont il est le chef.

J'ai le regret de ne pouvoir cette fois traverser à son île pour aller lui présenter mon respect. Il n'y a pas, l'été, de communication régulière entre Cannes et les îles de Lérins.

Je dois me contenter de saluer de loin cette belle île Saint-Honorat, toute couverte de sapins, de chênes et de platanes, au-dessus desquels s'élève à une grande hauteur la tour de l'église du monastère, et plus loin le Fort majestueux dont j'ai parlé tantôt.

Demain, je reprendrai tranquillement le chemin de Rome, mais non sans aller auparavant dire de nouveau la sainte messe dans l'église de Notre-Dame du Bon Voyage, où j'ai eu le bonheur de célébrer ce matin.

Il y a plusieurs églises et chapelles à Cannes; il y a surtout la vieille église paroissiale, qui couronne le mont Chevalier. Mais de toutes ces églises, la plus belle, la plus riche et la plus pieuse, c'est Notre-Dame du Bon Voyage. Elle est bâtie sur la plage même de Cannes.

Quelle heureuse idée l'on a eue d'élever ici un sanctuaire en l'honneur de Celle qui veille

sur tous ses enfants, sans doute, mais particulièrement sur ceux qui, dans les périls du voyage, ont besoin d'une protection toute spéciale!...

———

XXIII

Rome, 16 juillet 1891,
Fête de N. D. du Mont-Carmel.

Eminence [1], ma première visite, en arrivant hier dans la ville éternelle, a été pour la basilique de Saint-Pierre, la seconde, pour l'église de Votre Eminence.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie et quels sentiments d'admiration j'ai revu la colonnade et la grande place de Saint-Pierre, cette immense basilique, la gloire de la chrétienté [2], et le palais du Vatican [3], demeure vénérée du chef de l'Eglise.

Après avoir prié quelque temps devant l'autel de la Confession, j'ai fait plusieurs fois le tour de l'église, pour en contempler les merveilles ;

---

1 Son Eminence le card. Taschereau, archev. de Québec. Il avait été fait cardinal dans le consistoire du 7 juin 1886.

2 « Quand on a vu Saint-Pierre de Rome, écrit Lamartine, il ne faut plus rien voir. Que pourrait-on admirer après ce chef d'œuvre du génie et de la puissance de l'homme? » (Le *Correspondant* du 25 juillet 1908, p. 271).

3 Nom de la colline où il est bâti, laquelle n'est pas une des sept collines, fameuses dans l'histoire, de l'ancienne Rome de Servius-Tullius. Ces sept collines sont : le Capitole, le mont Palatin, l'Aventin, le mont Cœlius, l'Esquilin, le Quirinal, le Viminal.

mais je n'ai pu me rassasier : je reviendrai ici souvent durant mon séjour à Rome, quelque court qu'il soit.

Il vaut mieux en effet y venir souvent que d'y rester longtemps. L'été surtout, il fait un froid mortel dans ces grandes basiliques de Rome, relativement à la chaleur extérieure.

L'église de Votre Eminence est tout près du séminaire Canadien, où je suis descendu. Votre nom et votre souvenir planent au-dessus de cette partie de Rome, fréquentée désormais et habitée par tant de jeunes ecclésiastiques canadiens [1].

---

1 La première pierre du séminaire Canadien, fondé à Rome par les messieurs de Saint-Sulpice, fut posée le 24 février 1887. La cérémonie fut présidée par le cardinal Howard, protecteur de Saint-Sulpice : le cardinal Taschereau était présent. Voici l'inscription lapidaire qui rappelle ce mémorable événement :

Anno Chr. MDCCCLXXXVII
Die XXIV Februarii
Leone XIII pontifice Maximo
Victoriâ Britanniæ Majoris Reginâ
Canadiensis Regionis Dominâ
Indiarum Imperatrice
Eduardus Howard
Card. Episcopus Tusculanus
Sodalitatis Presbyterorum a S. Sulpitio Patronus
Seminario Canadiensi
Sub præsidio et tutelâ
B. Patriarchæ Joseph
Aedificando
Lapidem sacrum auspicalem
Ritè posuit.

Un prêtre n'est jamais un étranger à Rome. Mais nous, prêtres canadiens, nous nous y trouvons encore bien plus « chez nous », maintenant que nous y avons le « Séminaire du Canada », où nous sommes accueillis avec tant de bienveillance, et, à quelque distance seulement, l'église du premier cardinal canadien.

J'ai été émerveillé de la beauté et de la richesse de votre église de Notre-Dame de la Victoire[1]. Ses marbres sont d'un éclat éblouissant. Ses tableaux et ses œuvres de sculpture sont pour la plupart des chefs-d'œuvre.

Mais ce qui m'a causé le plus de plaisir, ça été de trouver cette église remplie de fidèles, qui y priaient avec une grande dévotion. On y terminait une neuvaine préparatoire à la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui se célèbre aujourd'hui ; et la piété italienne, toujours si expansive, s'y déployait avec un abandon admirable.

D'immenses banderolles de toutes couleurs descendaient de la voûte et se repliaient avec grâce sur les murs de la grande nef. Les lustres étincelaient de lumières.

---

1 Cette église, bâtie en 1605 par le pape Paul V, fut agrandie et nommée Notre-Dame de la Victoire à l'occasion d'une grande victoire remportée à Prague, en 1620, par l'Autriche sur les princes protestants de l'Allemagne.

Je me présentai aux bons Pères Carmélites, qui sont chargés de la desserte de l'église, et me fis connaître comme un ecclésiastique de Québec. Ils parurent enchantés de voir un prêtre de « leur Cardinal Canadien », pour lequel ils professent la plus grande vénération ; et je pris avec eux des arrangements pour dire la messe dans leur église à l'occasion de la fête du Mont-Carmel, fête principale de leur Ordre.

Ce matin, en effet, j'ai eu le bonheur de célébrer le saint sacrifice, à l'autel de sainte Thérèse, là où se trouve ce magnifique groupe sculptural que vous connaissez, chef-d'œuvre de Bernin.

Je n'ai pas manqué de prier, avec toute la ferveur dont je suis capable, pour Votre Eminence, afin que Dieu lui accorde la santé, le courage et les forces nécessaires pour gouverner encore longtemps son immense diocèse, et la conserver encore de nombreuses années à notre estime et à notre affection [1].

1 Je n'oublierai jamais le contentement que le Cardinal avait paru éprouver, lorsque j'allai lui apprendre que j'avais terminé la *Vie de Mgr de Laval*, et lui demander la permission de la publier : « Je vais immédiatement, dit-il, vous préparer une lettre d'introduction. » Et le bon vieillard m'écrivit en effet de sa propre main la jolie petite lettre qui est en tête de mon édition de 1890. Puis, me rencontrant plus tard, après la publication de mon livre : « Tout le monde, me dit-il, en est content. Jusqu'à

J'ai l'espoir bien fondé d'obtenir la faveur de voir le saint-père. Mgr Persico, le nouveau secrétaire de la Propagande, que j'avais été voir à Naples, dans mon premier voyage, et qui a paru content de me revoir, vient de me donner une lettre pour Mgr della Volpe, afin de faciliter mon admission au Vatican. Voir Rome et ses monuments, qu'on ne se lasse jamais d'admirer, c'est déjà un grand bonheur pour un prêtre : voir le pape, le chef immortel de l'Eglise, c'est le couronnement de ce bonheur.

Veuillez agréer, Eminence, l'expression de mon dévouement et de mon respect filial...

Mgr Langevin, de Rimouski, qui est pourtant assez difficile, ajouta-t-il avec son fin sourire, qui m'a déclaré en être parfaitement satisfait... »

On me pardonnera, je l'espère, de citer ici l'opinion de l'illustre archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, sur mon édition abrégée, celle de 1906. Un ami la lui ayant envoyée, il l'en remercia et lui écrivit : «...It was very good of you to put such an interesting book in my hands. I am very busy and when I opened its first pages I did not think I should it read through, but having once began I could not but finish it. It is really a very interesting work and gives much light on the early days of Canada. It is also written in excellent french style. »

XXIV [1]

Rome, dimanche, 19 juillet 1891.

... J'ai eu le bonheur d'assister ce matin à la messe du saint-père, de lui être présenté ensuite et de recevoir sa bénédiction.

Vous rappelez-vous la réflexion si touchante des disciples d'Emmaüs, à la suite de leur rencontre avec le Sauveur ressuscité : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dùm loqueretur...* ? [2] C'est un sentiment analogue que l'on éprouve lorsqu'on a le bonheur de voir le pape, de lui baiser les mains, de recevoir quelques paroles de sa bouche. En se voyant si près du vicaire de Jésus-Christ, le cœur se réchauffe, se dilate, et l'on se sent porté à de généreuses résolutions.

C'était la seconde fois que je voyais Léon XIII ; et comme il était déjà très vieux lorsque j'eus la faveur de lui être présenté, il y a sept ans, je m'attendais bien de le trouver

---

1 Extrait de la *Semaine Religieuse* de Québec.
2 « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait... ? » (Luc, XXIV, 32).

encore plus cassé et brisé par l'âge. Je n'ai donc pas été surpris, lorsque je l'ai vu entrer dans la petite chapelle où il devait dire la messe, péniblement voûté et incliné vers la terre. Il est bien permis à un vieillard de quatre-vingts ans, surtout lorsque ce vieillard a sur ses épaules la responsabilité et la sollicitude de toutes les églises, de pencher un peu vers la tombe.

Ce qui est admirable, c'est la vigueur et le courage avec lesquels cet homme extraordinaire, dont on peut dire, comme de saint Basile : *Præter ossa et pellem nulla præterea corporis parte constare videtur* [1], semble se raidir contre la vieillesse, c'est l'intrépidité avec laquelle il porte le poids ans, c'est la puissance qu'il fait paraître seulement pour les choses de l'esprit, — sa dernière lettre encyclique [2] en est une preuve frappante — mais même pour les exercices purement extérieurs.

Voyez : sa messe est annoncée pour sept heures et demie ; il arrive à l'heure précise. Nous sommes une vingtaine environ qui l'at-

1 Bréviaire romain, office du 14 juin.

2 L'encyclique *Rerum novarum* sur la *Condition des ouvriers*.

tendons à genoux. On lui présente le goupillon ; il s'asperge d'abord, puis nous asperge nous-mêmes d'eau bénite. Il s'agenouille ensuite, et fait au moins une dizaine de minutes de préparation au saint sacrifice.

Sa messe, servie absolument comme celle d'un évêque ordinaire, dure près de trois quarts d'heure. C'est un grand spectacle de foi et de culte religieux.

Il est impossible d'observer avec plus de fidélité et d'exactitude toutes les cérémonies et les rubriques. J'ai remarqué surtout avec quel soin le pieux vieillard faisait jusqu'à terre toutes ses génuflexions.

Léon XIII a une voix caverneuse, quasi sépulcrale. Il scande et accentue fortement tout ce qu'il prononce. Rien de plus beau que de lui entendre réciter les oraisons de la messe, la préface, le *Pater*. Rien de plus saisissant que de l'écouter lire l'épître et l'évangile. C'est une lecture faite avec intelligence, avec âme, avec une attention toujours soutenue. Pas une phrase, pas un mot dont tout le sens ne paraisse actuellement saisi, souligné, pour ainsi dire, et ne soit relevé par l'accent avec lequel tout est prononcé.

Le saint-père accompagne même sa lecture de beaucoup de signes de tête qui font voir

combien il entre profondément dans le vif du sujet, et devient triste ou joyeux, radieux ou abattu suivant les circonstances.

L'évangile d'aujourd'hui, neuvième dimanche après la Pentecôte, nous réprésentait le Sauveur pleurant sur sa chère Jérusalem et sur les désastres qui l'attendaient : *Cum appropinquaret Jesus Jerusalem, videns civitatem, flevit super illam, dicens : quia si cognovisses et tu, et quidem in hâc die tuâ, quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis*[1]...

Ah, si vous aviez entendu avec quels accents de détresse et quelles larmes dans la voix Léon XIII a lu cet évangile ! Comme il était facile d'en faire l'application à la ville de Rome, devenue le siège de la Révolution, à cette Rome capitale de l'Italie, qui, elle aussi, lapide ses prophètes, dépouille les religieux de leurs biens et de leurs propriétés, et réduit le souverain pontife à l'état misérable de servitude où nous le voyons ! Que va devenir la Rome chrétienne, la Rome de la prière et des nombreuses églises,

---

1 « Quand Jésus fut proche de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle, et dit : « Ah ! si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui te peut donner la paix ! mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. » (Luc, XIX, 41).

— *domus mea, domus orationis vocabitur* [1] — entre les mains de ces sectaires, qui n'ont aucun respect de la propriété ecclésiastique — *et illam fecistis speluncam latronum* [2]?

Espérons que la Providence mettra bientôt fin aux maux de l'Eglise, et fera sortir des événements un état de choses qui garantira au souverain pontife l'indépendance parfaite, la souveraineté et la liberté dont il a besoin pour sa sublime mission.

C'est dans ce but que Léon XIII a ordonné ces prières publiques qui se disent dans le monde entier à la suite de toutes les messes basses. Ces prières, il les récite lui-même ; et avec quels accents de ferveur, de piété et de foi extraordinaire ! Avec quelle vigueur, surtout, il élève sa voix tremblante, lorsqu'il dit : *Pro libertate et exaltatione sanctæ matris Ecclesiæ preces effundimus !*

Ce grand pontife, en effet, n'est pas seulement *lumen in cœlo ;* il n'est pas seulement remarquable par sa haute intelligence, par ses lumières et ses connaissances supérieures, par la puissance de son administration, c'est un

---

1 « Ma maison sera appelée la maison de prière. » (Matth., XXI, 13).

2 « Et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Ibid.

homme d'une admirable piété, c'est l'*homo Dei*[1] dans toute la force de cette expression. Le pape est le premier anneau de cette chaîne mystérieuse qui unit le ciel et la terre ; et en assistant à la messe de Léon XIII on est frappé de la piété admirable avec laquelle il remplit sa mission.

La messe terminée, le pape dépose ses ornements pontificaux et se met à genoux pour faire son action de grâces. Un des camériers qui lui ont servi la messe vient alors célébrer à son tour en sa présence.

Cette seconde messe a duré près d'une demi-heure. La chaleur était suffocante, l'air raréfié et mauvais ; le pape devait être épuisé de fatigue. Et cependant il est resté à genoux tout le temps de cette messe.

Ce n'est pas tout. Après avoir fait la part si large à la prière et à la piété, il a voulu faire celle de la charité : assis dans un fauteuil, il nous a tous admis l'un après l'autre à lui présenter nos hommages, à lui baiser la main et à solliciter les faveurs spirituelles que nous avions à lui demander.

C'est surtout alors que j'ai pu admirer la grande vigueur intellectuelle qu'il conserve

---

1 2 Tim., III, 17.

malgré ses quatre-vingts ans. Dans Léon XIII, rien n'a vieilli de ce qui touche de près à l'intelligence : la tête, les yeux surtout sont pleins de vie ; la mémoire est admirable.

Le saint-père a bien voulu me bénir, ainsi que les travaux historiques que j'ai entrepris. Il a béni toutes mes intentions, mes parents, mes paroissiens, mes amis, parmi lesquels je puis vous assurer que vous et votre excellente Semaine religieuse aviez une part spéciale dans mon esprit.

Je remercie d'autant plus la Providence de m'avoir procuré le bonheur de voir le saint-père et d'assister à sa messe, que je m'attendais peu à cette faveur. En arrivant à Rome, en effet, j'appris aussitôt que le pape ne recevait plus personne, à cause des grandes chaleurs, et que bon nombre d'abbés français, y compris le vicaire général de Perpignan, après avoir passé plus de quinze jours à Rome, avaient été obligés de s'en retourner sans le voir.

Je ne me découragеai pas cependant ; je fis immédiatement ma demande : c'était jeudi matin. Hier soir, je recevais au séminaire Canadien, de la part de Mgr della Volpe, [1]

1 Aujourd'hui cardinal-diacre, du titre de Sainte-Marie *in Aquiro*, une vieille église dont la première fondation remonte au commencement du cinquième siècle.

une lettre d'admission à la messe du saint-père.

A qui surtout devais-je cette faveur, sinon à la recommandation du cardinal Taschereau? Notre saint archevêque, jouit évidemment à Rome de tout le crédit qu'il a su mériter par ses vertus, par sa grande sagesse, et par la modération avec laquelle il a traversé toutes les difficultés qui se sont présentées dans son épiscopat. Son nom, à Rome, et partout, est une grande protection pour ses prêtres. Il suffit de le prononcer et de s'en servir pour recevoir partout un accueil favorable.

J'ai célébré ma première messe à Rome dans sa magnifique église de Notre-Dame de la Victoire, où je vous assure que le nom du cardinal Taschereau est en honneur et en vénération.

Le nom canadien, en général, est bien coté à Rome; et soyez convaincu que M. Mercier n'y a pas peu contribué par les bonnes relations qu'il a su entretenir avec le Vatican, et par le courage avec lequel il a réglé la question des Biens des Jésuites. Le saint-père l'a comblé d'honneurs: qui pourrait s'en étonner? « Est-ce tous les jours, disait Mgr d'Hulst, que l'on voit un premier ministre proclamer en toute occasion ses principes chrétiens, et restituer à

l'Eglise les biens que l'État lui a volés? [1]»

J'ajouterai que le clergé canadien, spécialement, jouit d'une excellente réputation auprès des autorités romaines. Il suffit de s'annoncer comme prêtre canadien pour exciter partout un véritable intérêt.

N'allons pas perdre cette bonne réputation par des discussions oiseuses qui ont compromis le clergé et les catholiques en général dans certains pays. Sous prétexte de zèle pour la doctrine et les bons principes, n'allons jamais nous afficher comme plus catholiques que le pape. Restons toujours humblement dans les rangs de l'armée chrétienne sous la conduite de nos évêques, et attachons-nous de plus en plus à la sainte Eglise notre mère et à son Chef infaillible.

Plus grandes sont les épreuves de l'Église, plus aussi le souverain pontife a droit à toute notre sympathie.

Redoublons de zèle et de générosité pour le Denier de Saint-Pierre. A nous Canadiens, surtout, que Rome considère comme ses enfants de prédilection, de ne pas nous montrer les derniers dans cette offrande au Père commun de tous les fidèles...

---

1 Voir plus haut, p. 226.

XXV

Interlaken (Suisse), dimanche, 2 août 1891.

Je vous ai promis, M. le Principal, de vous adresser quelques lignes de la Suisse : je tiens ma parole. Aussi bien, je vous écris d'un des endroits les plus charmants de ce pays si pittoresque.

Vous avez vu par ma lettre à la *Semaine Religieuse*, que j'ai pris pour aller à Rome le chemin des écoliers. C'est aussi par le chemin des écoliers que je rentre en France.

Je n'ai été que neuf jours à Rome : la crainte de la chaleur m'en a éloigné plus tôt que je n'aurais voulu. Je dis la crainte de la chaleur, plus que la chaleur elle-même ; car, après tout, je ne crois pas qu'il soit impossible, même à un étranger, de se faire un *modus vivendi* très supportable à Rome, en plein cœur d'été. Si le soleil est trop ardent, on reste à la maison, comme on est obligé de le faire souvent à Québec et ailleurs ; et, du moment qu'on peut sortir, je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde plus agréable que le Pincio pour respi-

rer le bon air, tout en jouissant de ce panorama si grandiose que vous connaissez.

Mes neuf jours ont été bien employés. J'ai revu avec un bonheur inexprimable toutes les grandes basiliques de Rome : [1] Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix, Saint-Paul hors des murs, Sainte-Agnès, Saint-Laurent, etc. J'ai visité aussi, et plusieurs fois, grand nombre d'autres églises, mais surtout Sainte-Sabine [2] et Saint-Alexis, sur le mont Aventin,[3] Saint-Pierre ès-liens, sur le Janicule, Saint-Bonaventure, sur le mont Palatin, l'Ara Cœli, la Minerve, etc.

Plusieurs de ces édifices ont terriblement souffert de l'accident du 23 avril. J'ai trouvé

---

1 « Rome n'est pas une ville, écrivait M. Chesnelong, c'est un musée et un reliquaire. » (*Charles Chesnelong*, par M. de Marcey, t. III, p. 407).

2 Y compris le couvent des Dominicains, y attenant. De la galerie de ce couvent, on a vue admirable sur le Tibre et une partie de Rome. C'est un endroit que l'on n'oublie jamais.

3 « La beauté des panoramas que l'on découvre du sommet de l'Aventin : la vallée du Tibre, les croupes du Palatin et du Cœlius, l'arrière-plan des hauteurs de la Sabine, et, au sud, la plaine qui s'étend jusqu'à la barrière abrupte des monts Albains. Les riches Romains aimaient ces « longues perspectives de campagne » dont parle Horace : *laudaturque domus longos quæ prospicit agros ;* il est naturel qu'ils soient allés les chercher dans le quartier de l'Aventin.... » (*Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1909, p. 190).

presque tous les vitraux de Saint-Paul entièrement ou partiellement détruits : les fenêtres et les portes de Sainte-Sabine, également.

Rome a pris beaucoup d'extension en dehors des murs, surtout du côté de la Porta Pia, de la gare du chemin de fer, et de la voie qui mène à Saint-Laurent. On comprend la nécessité de bâtir des églises dans ces quartiers nouveaux, surtout pour ces populations accoutumées à avoir des églises à presque toutes les portes.

La grande église du Sacré-Cœur que l'on vient de construire dans le quartier de la gare est magnifique, et comparable aux plus beaux monuments de la ville sainte.

Il en est de même du nouveau couvent et de l'église des Franciscains, près de Saint-Jean-de-Latran. On est frappé de la richesse et de la grandeur de ces constructions. La Providence rend à ces bons religieux ce que la persécution leur enlève :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

J'ai quitté Rome avec un vif regret. Il n'y a pas de ville où l'on aime mieux à séjourner. [1]

---

1 « Cette ville de Rome, qu'on ne peut quitter pour la première fois, ou pour la seconde, ou pour la dixième, sans désirer la revoir encore une fois... » (René Bazin, *Questions littéraires et sociales*, p. 271).

Pour un prêtre, surtout, quoi de plus intéressant que la Rome chrétienne, la ville des grands souvenirs religieux, la ville des nombreuses églises où sont entassées tant de reliques et où l'on peut admirer partout tant de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture ?

De Rome, j'ai filé presque tout droit à Venise, ne m'arrêtant qu'un instant à Florence, toujours par crainte de la chaleur.

Rien de plus désolé que le parcours de Rome à Orte, Orvieto, Chiusi, Terontela, Cortona, et Arezzo [1]. Toutes les campagnes sont rôties par le soleil. De bosquets et d'arbres, nulle part : quelle différence avec la France ! Et cependant, partout où il y a des vignes, elles sont d'un vert admirable, surabondantes de vie ; elles accusent la grande fertilité du sol.

N'est-ce pas ici, d'ailleurs, l'ancienne Etrurie, si renommée pour l'industrie et l'activité de ses habitants ?

Souvenirs du passé ! Comme ils se pressent ici à la mémoire ! Orvieto : c'était un des principaux centres de la civilisation étrusque. Le lac de Trasimène : c'est ici qu'Annibal [2] rem-

---

1 La patrie de Pétrarque, le célèbre poète italien du quatorzième siècle.

2 « Annibal, écrit quelque part M. Thiers, c'est pour moi le plus grand homme de l'antiquité. » (*Revue hebdomadaire* de sept. 1909, p. 14).

porta sur le consul Flaminius une des plus fameuses victoires de l'antiquité : « Deux peuples géants, dit Ozanam, se portèrent ici des coups si terribles, que durant le combat un tremblement de terre renversa des villes, et ne fut pas senti... » Mais la vitesse du train ne nous permet pas de nous attarder sur ces souvenirs.

A partir d'Arezzo, les paysages deviennent plus gais, plus animés et plus riches. On sent que l'on approche de Florence « la belle »[1].

La voici, en effet, avec le magnifique dôme de sa cathédrale, avec ses vastes édifices qui rivalisent avec ceux de Pise [2], de Sienne et de Gênes « la superbe » en grandeur et en richesse, avec ses superbes boulevards et ses grandes places publiques ; et là-bas, sur la colline, repose Fiesole, l'ancienne Fesulanum des Romains, que je visitai avec tant d'intérêt il y a sept ans.

---

1 La patrie de Dante Alighieri et de Michel-Ange. J'y passai quatre jours entiers, lors de mon premier voyage, ne pouvant me rassasier de visiter ses monuments, ses églises, ses musées, ses places publiques.

2 D'après Augustin Thierry, la fameuse tour de Pise ne devrait pas son inclinaison à un accident, mais à un calcul : « Les petites républiques du moyen-âge, dit-il, cherchaient à se surpasser l'une l'autre en magnificence, et quelquefois en bizarrerie..., et il paraît que la fameuse tour de Pise doit à une vanité de ce genre son architecture singulière. » (*Lettres sur l'histoire de France*, XVIII, p. 194).

La route de Florence à Bologne, à partir de Pistoie, surtout, est extrêmement pittoresque. Je ne la connaissais pas encore. On traverse la chaîne des Apennins, par la vallée du Réno ; il y a une infinité de ponts et de tunnels et l'on a des aperçus magnifiques sur les précipices, les ravins et les montagnes au milieu desquels on se fraie un chemin.

La traversée des Apennins n'offre pas, sans doute, les scènes grandioses que l'on admire dans les Alpes ; mais elle en donne un avant-goût aux voyageurs.

J'arrivai à Venise au beau milieu de la nuit. Le silence éternel qui plane sur l'antique cité des Doges était, à cette heure, vraiment horripilant. J'entrai dans la première gondole qui se présenta à moi.

Elle n'ont de poétique que le nom, ces gondoles de Venise : leur couleur noire, surtout, leur donne une apparence sinistre. La nuit, lorsqu'elles s'avancent, avec un flambeau allumé, au milieu des ombres des maisons qui se projettent sur les eaux, le spectacle a quelque chose de funèbre : l'imagination se crée mille spectres fantastiques, qui deviennent encore plus terribles lorsque l'on passe sous le *Pont des Soupirs*. J'avais hâte de quitter cette gondole et me sentis soulagé lorsque je mis

les pieds dans l'hôtel Victoria, sous la protection du drapeau britannique.

Vous connaissez Venise [1], cette grande cité construite sur les lagunes de la mer Adriatique. Du haut de la tour Saint-Marc on se fait une idée parfaite de son étendue et de sa position [2].

Elle pourrait encore s'agrandir du côté de l'Adriatique jusqu'au Lido; mais Venise n'est plus la république florissante et industrieuse d'autrefois.

C'est aussi sur la tour Saint-Marc que l'on se fait une idée de ce silence caractéristique qui a fait surnommer Venise « la silencieuse.» Il n'y a rien ici de ce bruit, de ce murmure qui plane au-dessus de toutes les villes ordinaires. A Venise, pas un cheval, pas une voiture. Comment d'ailleurs et pourquoi y en aurait-il ? Il n'y a pas de chemin carossable ; et, à part les canaux, il n'y a que des ruelles et des passages pour les piétons. Je n'ai vu de chevaux, à Venise, qu'à Lido, pour le petit

---

1 « Cette ville enchanteresse.» (Le comte de Mun, dans la *Revue Hebdomadaire* du 27 nov. 1909).

2 « Il n'y a rien de si beau que de voir Venise du haut du clocher de Saint-Marc : on voit les dispositions du Lido et de toutes les îles de la lagune. » (Le *Correspondant* du 10 juillet 1894, p. 47).

tramway qui conduit du débarcadère à l'établissement des bains.

De toutes les choses intéressantes que renferme Venise, aucune ne l'est davantage que la grande basiliqne où repose le corps de notre évangéliste saint Marc. On ne se lasse jamais d'admirer la richesse et la profusion de ses mosaïques, de ses peintures, de ses marbres précieux, l'aspect original de cet édifice qui diffère de presque tout ce que l'on a encore vu, la solidité de cette construction sur des lagunes [1], et surtout sa parfaite conservation après tant de siècles d'existence. Le pavé luimême, ondulé comme les vagues de la mer, est quelque chose de vraiment curieux.

En face de la basilique est la grande place, où voltigent à cœur de jour des milliers de pigeons entretenus par la ville. Lucerne a ses cygnes, Berne ses ours, Rome ses louves : Venise a ses pigeons, auxquels elle est fidèle et dont il semble qu'elle ne peut se passer.

De Venise, je me rendis à Milan où repose, dans la crypte de la cathédrale [2], le corps de

---

1 Depuis que ceci a été écrit, on a éprouvé, paraît-il, des craintes sérieuses au sujet de la solidité de la basilique de saint Marc et de quelques autres édifices de Venise.

2 J'eus le bonheur d'y célébrer la messe, dans mon

saint Charles Borromée, patron de ma paroisse natale, puis à Arona, lieu de sa naissance.

J'étais à Arona le dimanche de la Bonne sainte Anne, et j'eus la consolation de dire la messe dans une église dédiée à sainte Anne, en présence d'un grand concours de fidèles qui se pressaient pour vénérer sa relique.

J'ai beaucoup admiré le tableau du maître-autel. La sainte Vierge y est représentée debout à côté de sa mère, et tenant à la main un livre ouvert. Sainte Anne, assise, les bras étendus et les yeux levés vers le ciel, semble remercier le Seigneur de lui avoir donné une enfant si pleine de grâces et de bénédictions. Saint Joachim, debout, un peu dans l'ombre du tableau, les mains jointes, regarde la sainte Vierge, et semble frappé d'étonnement à la vue de la précocité d'intelligence qu'il remarque en elle.

---

premier voyage, le 23 avril 1884 ; et voici ce que j'écrivis à cette occasion dans mon journal :

« Causé longtemps avec un excellent prêtre, qui me parle du bréviaire ambrosien : il diffère un peu du nôtre, ainsi que le missel. Dans le rite ambrosien, on fait tous les dimanches l'office du dimanche, excepté les premières fêtes de Notre-Seigneur, comme Noël, par exemple. Il n'y a pas d'offices de saints pendant le carême. Le bréviaire et le missel ambrosiens sont pour tout le diocèse de Milan, y compris la partie qui est en Suisse. Le bréviaire ambrosien a, pour Tierce, une hymne magnifique et assez longue, qui commence par ces mots : *Jam lucis hora tertia.* »

Tout dans ce tableau m'a charmé : l'attitude des personnages, l'expression de leurs figures, le ton modéré des couleurs. J'aurais voulu m'en procurer une copie, mais n'en ai trouvé nulle part.

Arona est à l'extrémité inférieure du lac Majeur, à peu de distance de Sexto Calende, où ce lac se décharge dans le Tessin. Située au fond d'une petite baie, et entourée de vertes collines, cette ville est un endroit charmant. J'y étais attiré surtout par les souvenirs de saint Charles Borromée. C'est à quelques pas d'ici qu'il est né, sur une hauteur, dans le château de ses ancêtres.

Ce château n'existe plus ; mais tous les matériaux de la chambre natale ont été conservés, transportés un peu plus loin, et la chambre a été reconstruite telle qu'elle était. Elle est sous la garde des directeurs du Petit Séminaire de Saint-Charles. J'ai visité cette intéressante institution : elle est bâtie tout près de la grande statue de saint Charles, dont vous avez, sans doute, entendu parler.

Cette statue, en bronze, a près de soixante-dix pieds de hauteur et repose sur un piédestal en pierre qui en a trente-cinq. Elevée sur une très haute colline, on la voit de bien loin sur le lac Majeur, et elle semble dominer tout

le pays. Saint Charles n'a ni chape, ni mitre, ni crosse : il est tout simplement en rochet, nu-tête, tenant d'une main le livre des saints évangiles, et faisant de l'autre le geste énergique d'un prédicateur qui veut convaincre son auditoire. Cette statue qui représente saint Charles Borromée dans l'attitude de la prédication, et qui donne à sa figure tous les traits caractéristiques qui lui étaient propres, m'a toujours semblé d'un très grand effet. On ne l'oublie jamais, une fois qu'on l'a vue. Elle est vraiment digne du royaume des Borromées; car c'est bien ici, pour ainsi dire, le royaume des Borromées. Ils ont des châteaux sur presque toutes ces collines, et surtout dans ces îles enchanteresses du lac Majeur qui portent leur nom.

Rien de plus gracieux qu'une excursion sur le lac Majeur depuis Arona jusqu'à Locarno. [1] Ce lac repose au milieu de superbes montagnes, aux formes les plus variées, couvertes d'une luxuriante végétation. Au fond de toutes les baies qui l'environnent, il y a de charmantes petites villes. Çà et là, sur les hauteurs, de splendides châteaux, et d'immenses hôtels, rendez-vous des touristes du monde entier.

---

1 C'est à Locarno que s'élève, sur un rocher abrupt, le célèbre sanctuaire de la *Madonna del Sasso*. Voir la *Semaine Religieuse de Québec*, 1891-92, p. 280.

Locarno, à la tête du lac Majeur, est arrosée par le Tessin ; et c'est la vallée de ce fleuve que l'on suit, en chemin de fer, de Locarno à Bellinzona, puis de Bellinzona à Airolo, à l'entrée du tunnel du Saint-Gothard : vallée magnifique ; le trajet est l'un des plus pittoresques de l'univers.

Les Américains vantent beaucoup leur chemin de fer des Montagnes Blanches. Il n'est pas à dédaigner, sans doute ; mais qu'est-il en comparaison du chemin de fer du Saint-Gothard qui grimpe dans les Alpes à une hauteur incroyable, traverse le mont Saint-Gothard dans un tunnel que les trains les plus rapides mettent une demi-heure à franchir, puis redescend vers le lac des Quatre-Cantons ?

Il y a là des points de vue magnifiques ; à tout instant, l'œil plonge dans les abîmes, ou se repose agréablement sur de jolis villages, sur de belles cascades qui descendent en poussière des montagnes, sur des torrents impétueux qui se précipitent au milieu de rochers abrupts, ou sur de riants oasis, bien cultivés, ménagés par la divine Providence dans ces vallées sauvages.

Souvent le chemin de fer, pour traverser ces montagnes, est obligé de les contourner en spirale ; de sorte que d'un instant à l'autre on

rencontre la même rivière qui monte ou qui descend ; de sorte aussi que l'on se retrouve souvent au même point, vis-à-vis le même village, seulement à des niveaux différents. C'est ainsi qu'en descendant les Alpes, après Goschenen, l'on contourne la même montagne au moins quatre fois, se retrouvant chaque fois vis-à-vis la même église, qui semble monter à mesure que l'on descend.

En suivant ainsi la vallée de la Reuss, à partir de Goschenen, on arrive à Flüelen, « la ville des Fleurs », à la tête du lac des Quatre-Cantons. C'est un endroit délicieux, et tout catholique. Il est à quelques pas de cette plaine fameuse, où, suivant la tradition, Guillaume Tell et ses deux compagnons jurèrent de délivrer leur patrie de la tyrannie de Gessler ; à quelques pas aussi de cet autre endroit où Tell échappa à la violence de son persécuteur, et, mettant pied à terre, fit sombrer la barque où se trouvaient ensemble le tyran et sa victime. Il y a une petite chapelle catholique qui rappelle aux touristes cet événement.

Vous connaissez le lac des Quatre-Cantons, la limpidité de ses eaux, les montagnes admirables qui l'encadrent. C'est sans contredit le plus beau de la Suisse.

Le bateau met environ deux heures à le

traverser, de Flüelen à Lucerne, où il déverse ses eaux dans la Reuss, qui traverse cette dernière ville avec l'impétuosité d'un torrent.

Lucerne est une ville très ancienne : sa fondation remonte au temps des Romains. Son histoire est écrite en cent-cinquante tableaux, que l'on a suspendus sous le toit d'un des ponts couverts qui unissent les deux rives de la Reuss : admirable école de patriotisme, où tout le monde, jeunes et vieux, ont sans cesse sous les yeux les gloires passées de la patrie, et où il est facile de constater la puissance de la religion pour la formation d'un pays. Comme au Canada, c'est la religion, c'est le clergé qui a créé en Suisse la meilleure part de toutes les grandes institutions nationales.

En arrivant à Lucerne, j'aperçus le pavillon Suisse — croix blanche sur fond rouge — flottant sur presque tous les édifices, et des milliers d'oriflammes suspendus au-dessus des ponts, des rues et des places publiques. On célébrait le six-centième anniversaire de l'établissement de la confédération des Cantons, dont la fête principale doit avoir eu lieu à Schwyz, hier premier août.

Lucerne était magnifique à voir du haut de la colline des Trois-Tilleuls, ou bien de la tour du château de Gütsch. On monte aujourd'hui

à ce château par un ascenseur funiculaire semblable à celui qui relie notre bonne ville de Québec à la terrasse Dufferin : et du sommet de la tour l'on jouit d'un des plus beaux panoramas qu'il soit possible d'imaginer.

Il s'est fait beaucoup de grands travaux en Suisse depuis mon premier voyage. On fait aujourd'hui l'ascension du Pilate avec autant de facilité que celle du Rigi. De plus, il y a maintenant un chemin de fer qui traverse le col du Brünig, et relie Lucerne au lac de Brienz : je fis ce trajet en diligence, il y a sept ans.

L'on n'a rien perdu au changement : au contraire. Je renonce à vous décrire les beautés pittoresques de ce chemin de Brünig. C'est quelque chose d'incroyable, et qui surpasse même en grandeur tout ce que l'on admire sur la voie du Saint-Gothard. C'est ici un véritable chemin pour les touristes : la locomotive prend son temps, et gravit tranquillement les hauteurs au moyen de roues à engrenage, ce qui permet aux voyageurs de contempler à leur aise toutes les beautés que la Providence a semées sur leurs pas.

On arrive ainsi, après deux heures d'émotions sans pareilles, au beau lac de Brienz, où

nous attend un joli bateau à vapeur qui nous transporte à Interlaken.

Interlaken, comme son nom l'indique, est entre deux lacs, celui de Brienz, et celui de Thoune. C'est une vallée charmante, [1] arrosée par l'Aar, cette rivière mouvementée qui prend son cours dans le col de Brünig et va se perdre là-bas dans le Rhin : vallée très étroite, étouffée pour ainsi dire entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, dont quelques-unes, comme la Jungfrau (la jeune femme), sont couvertes de neiges éternelles. Il y a à Interlaken un immense boulevard, et, de chaque côté, des hôtels splendides, comme ceux de Saratoga, de Manhattan Beach ou de Old Orchard, remplis de touristes de toutes nations. Interlaken est vraiment un endroit hors de pair.

Seulement, c'est un peu ici comme ailleurs : c'est beau, quand il fait beau. Quand il pleut souvent, comme depuis quelques jours, la Jungfrau se voile d'un nuage de brume, et Interlaken devient un marais boueux.

Malgré cela, j'ai réussi à faire plusieurs excursions dans les montagnes ; et c'est entre

---

1 « C'est, selon moi, le lieu le plus beau et le plus délicieux de la Suisse. » (*Souvenirs du Baron de Frénilly*, p. 73).

ces excursions que j'ai pu vous écrire ces quelques lignes.

Je termine ma lettre, aujourd'hui dimanche, à la suite de la messe paroissiale que je viens de célébrer dans l'église de l'ancienne abbaye des Augustins, fondée au douzième siècle, et supprimée à l'époque de la Réforme [1]. Cette église, autrefois catholique, sert maintenant à au moins trois cultes différents, et malheureusement les catholiques n'y ont pas même la meilleure part. La nef est séparée en deux, une partie pour les catholiques, et une autre pour l'église écossaise. Ce sont les Anglicans qui officient dans le chœur. Ces arrangements, nécessaires peut-être, mais bien tristes, me rappellent quelque chose d'analogue qui eut lieu à Québec après la conquête : l'église des Ursulines ayant servi quelque temps pour les offices catholiques et pour les offices protestants [2].

Demain matin, je quitterai Interlaken pour Fribourg, Lausanne, puis Genève.

A Fribourg, j'irai revoir, près du séminaire

---

1 L'auteur principal de la Réforme, le malheureux Luther, était, comme on le sait, un moine Augustin.

2 *Les Ursulines de Québec*, t. III, p. 45.

du bienheureux Canisius, « le vieux Tilleul »[1], monument du patriotisme suisse.

Vous savez son histoire, ou sa légende : elle remonte aussi loin que l'an 1476, à la grande victoire de Morat que les Suisses remportèrent sur les Bourguignons.

Un soldat ayant arraché un arbuste pour en faire une guirlande à son chapeau, le replanta ensuite ; et c'est cet arbuste qui, d'après la tradition, devint ce grand arbre que les Fribourgeois vénèrent avec un respect religieux.

Le tilleul fléchit sous le poids des ans : pour le protéger, et appuyer ses branches, on a construit en dessous une charpente qui le soutient de tous côtés : emblême du soin filial que les bons enfants ont pour leurs vieux parents.

De Genève, je retournerai à Paris, pour me préparer à rentrer au Canada, en passant de nouveau par le lieu de naissance de Mgr de Laval et la Normandie.

Je viens d'assister, ce soir, à un grand concert, en plein air, au Kürsaal d'Interlaken. Vers le milieu du concert, il y a eu, à l'occasion du six-centième anniversaire de la confédération Helvétique, un magnifique feu d'artifice, et

---

1 Voir la *Semaine Religieuse de Québec* de 1891-1892, p. 508.

l'on a représenté la Croix, symbole national, au moyen de la lumière électrique.

Pour faire honneur, sans doute, à la nombreuse colonie britannique qui, chaque été, fréquente Interlaken, on a joué le *Rule Britannia* et le *God save the Queen*. Le concert s'est terminé par une « ouverture d'opéra », la belle et inoubliable ouverture de *Guillaume Tell*...

XXVI

Saint-Germain-en-Laye, dimanche, 9 août 1891.

Il y a quatre jours, M. le Principal, que je suis revenu de mon excursion en Italie et en Suisse. En arrivant à Paris, je rencontrai chez M. de Teil, beau-frère de M. Paul de Cazes, son frère l'abbé Gabriel de Teil, [1] aumônier des Sœurs de la Nativité de Saint-Germain-en-Laye, ecclésiastique de grande distinction, qui me fit promettre d'aller, aujourd'hui dimanche, chanter la messe dans son couvent. Et voilà comment il se fait que j'ai le plaisir de vous adresser quelques lignes de Saint-Germain-en-Laye, ce lieu charmant, ce lieu vraiment historique, que j'avais déjà visité, mais que je rêvais de revoir encore quelque beau jour.

C'est ici même, dans le « Château », dont il ne reste plus qu'un pavillon, le « pavillon Henri IV », qu'Anne d'Autriche, après vingt-

---

1 Celui qui nous avait accompagnés dans notre excursion à Bellefontaine.

deux ans de mariage avec Louis XIII, mit au monde, le 5 septembre 1638, celui qui devait être Louis XIV, ou Louis-le-Grand [1].

Quelques mois auparavant, Louis XIII, par un vœu solennel, avait placé le royaume de France sous la protection de la Reine du ciel : « Cette protection, dit un auteur, n'avait pu éclater par un bienfait plus grand que la naissance de cet enfant [2]. »

Le « vœu de Louis XIII » a été, depuis, religieusement observé par l'Eglise de France, sous n'importe quel régime politique. Samedi prochain, jour de l'Assomption, il y a procession solennelle en l'honneur de la sainte Vierge dans toutes les églises paroissiales de la France ; et le dimanche dans l'octave il y a, pour le diocèse de Paris, une messe propre *de Beatâ*, dite « la messe du vœu de Louis XIII ».

A une lieue environ du château de Saint-Germain, au bout de « l'avenue des Loges », dans la belle forêt de Saint-Germain, est le « château des Loges », où Anne d'Autriche aimait à aller en villégiature. C'était son

---

1 Louis XIV a régné de 1643 à 1715, (72 ans, un des plus longs règnes connus) ; Louis XV, son arrière-petit-fils, de 1715 à 1774 (59 ans) ; George III, de 1760 à 1820, (60 ans) ; Victoria, de 1837 à 1901, (64 ans). Ces quatre règnes, à eux seuls, couvrent 241 ans de notre histoire.

2 Mennechet, *Histoire de France.*

Trianon, comme Marie-Antoinette eut plus tard le sien à Versailles.

Dès le moyen-âge, les rois de France avaient élevé à Saint-Germain-en-Laye un château fort, qui commandait le cours et la vallée de la Seine. Plus tard, ils en bâtirent un autre, qui devint une de leurs résidences favorites.

Versailles est plus somptueux et plus brillant; mais sa beauté est toute artificielle. C'est une création de Louis XIV, dans un endroit complètement déshérité par la nature.

La nature, au contraire, a tout fait pour Saint-Germain. Rien ne peut surpasser la beauté de son site, la magnificence de ses collines, et le panorama dont on jouit de la terrasse.

En sortant de Paris, la Seine semble le faire comme à regret. Elle prend d'abord la direction de Sèvres et de Versailles; puis, se repliant sur elle-même, elle contourne la capitale et remonte jusqu'à Saint-Denis, redescend ensuite par Argenteuil jusqu'à Bougival et se replie encore du côté de Saint-Germain-en-Laye. De Paris à Saint-Germain, l'espace de cinq lieues, le chemin de fer la traverse jusqu'à trois fois.

Tous ces méandres de la Seine se dessinent parfaitement du haut de la terrasse de Saint-Germain-en-Laye. On la voit serpenter ainsi

dans la banlieue de Paris comme à travers un immense parc ombragé de bosquets, et rempli de maisons de campagne. Elle vient couler à nos pieds.

Un œil averti distingue parfaitement à l'horizon la colline de Montmartre, Paris, le mont Valérien, puis à droite le château et la forêt de Versailles, à gauche le clocher de Saint-Denis, et la petite ville d'Argenteuil : plus près de nous, les beaux villages du Pecq, du Vézinat, et Nanterre où naquit sainte Geneviève.

La terrasse de Saint-Germain-en-Laye s'étend sur la lisière de la forêt : elle est immense. C'est une des plus belles promenades que l'on puisse imaginer.

Dans la ville, on remarque la maison de Molière et la statue de Thiers : celui-ci, né à Marseille, est décédé à Saint-Germain. Malheureusement, la statue de Thiers le représente assis dans un énorme fauteuil, où il semble comme perdu. Il était très petit de taille : on aurait dû, par conséquent, hausser sa statue sur un grand piédestal.

Au point de vue canadien, Saint-Germain-en-Laye est très intéressant. C'est ici que Louis XIII, en 1618, donna aux Récollets des lettres patentes pour leur établissement au

Canada. C'est ici que fut signé, en 1632, le traité par lequel le Canada et l'Acadie, dont l'Angleterre s'était emparée en 1629, furent rendus à la France.

C'est à Saint-Germain-en-Laye, également, que furent signés un grand nombre d'actes importants pour notre colonie, comme par exemple la révocation de la Compagnie des Indes Occidentales, en 1674, la sanction de l'union du Séminaire de Québec avec celui de Paris, en 1676, les lettres d'amortissement des Biens des Jésuites, 1678, mais surtout les fameuses Ordonnances du 24 mai 1679, réglant définitivement la question des dîmes et des cures, ainsi que la question de la traite de l'eau-de-vie, un peu contre le sentiment de Mgr de Laval, qui était passé en France à cette époque pour plaider les intérêts de son Église [1].

Louis XIV fit vraisemblablement de longs et fréquents séjours à Saint-Germain-en-Laye, surtout de 1672 à 1680 ; et il est probable que dans les deux voyages que le premier évêque de Québec fit en France durant cette période, il alla plusieurs fois rencontrer la cour à Saint-

---

1 C'est à Saint-Germain-en-Laye que mourut notre dernier gouverneur français, un Canadien, le marquis de Vaudreuil. (*Les Ursulines de Québec*, t. III, p. 32).

Germain pour les affaires de son nouveau et lointain diocèse. [1]

---

1 Etrange coïncidence : c'est précisément durant le séjour de deux ans, de 1678 à 1680, que fit en France Mgr de Laval pour le bien de son Eglise, que son fameux cousin, le maréchal de Montmorency-Luxembourg, se trouva impliqué dans ces tristes affaires de sorcellerie et d'empoisonnements qui jettent de si lugubres reflets sur la société française de l'époque. Tandis que Laval se prépare à rentrer au Canada pour y continuer son œuvre apostolique, Montmorency-Luxembourg, sous le poids des plus graves accusations, est obligé de prendre le chemin de la Bastille, où il reste enfermé quatre grands mois en attendant son procès : il n'en sort qu'à la condition de quitter Paris, et de ne pas s'en rapprocher de plus près que vingt lieues, restant ainsi plus d'une année exilé de la cour, ce qui, à cette époque, équivalait presque à être chassé du paradis !

Il n'y a rien comme le malheur pour purifier les âmes, élever et fortifier les caractères. Après ces longs mois de Bastille et d'exil, Montmorency-Luxembourg parut tout changé. Lorsque quelques années plus tard Louis XIV le mit à la tête de son armée de Hollande contre Guillaume d'Orange, il remporta de si grands succès et enleva à l'ennemi tant de drapeaux, qu'il mérita le nom de *Tapissier de Notre-Dame* sous lequel il est connu dans l'histoire. Je ne puis résister au plaisir de citer ici quelques lignes du marquis de Ségur :

« Des voûtes de la vieille cathédrale de Notre-Dame de Paris pendaient, selon l'usage du temps, les drapeaux conquis sur l'ennemi dans ces dernières années. Jamais la vaste nef n'avait été fleurie d'une telle profusion d'étendards ; et de ces centaines de trophées, attestant la gloire de nos armes, Fleurus, Leuze, Steinkerque et Nerwinde avaient fait presque tous les frais. Lorsque Luxembourg arriva pour la cérémonie (Te Deum), l'assistance était au complet ; une multitude immense emplissait le parvis, obstruant l'entrée de l'église. Frêle, chétif et de petite taille, Luxembourg avait quelque peine à se frayer passage. Conti n'était pas loin de là ; il court au maréchal, le saisit par la main, le montre à ceux qui l'envi-

J'ai passé ici une journée délicieuse, joignant l'utile à l'agréable : l'utile en rendant service à un aimable confrère ; l'agréable, en allant avec lui, dans l'après-midi, visiter tout ce que Saint-Germain renferme de plus intéressant, et surtout me promenant plusieurs heures sur la terrasse et dans les allées de la forêt. Quoi de plus agréable, en effet, dans les plus belles promenades, que la compagnie d'un confrère intelligent et bien renseigné ? Béranger a écrit quelque part :

La renoncule, un jour, dans un bosquet,
Avec l'œillet se trouva réunie ;
Elle eut, le lendemain, le parfum de l'œillet.
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

Hier, j'ai été à Meudon, un autre charmant endroit de la banlieue de Paris. C'est là que le séminaire des Missions-Etrangères a sa maison de campagne.

Le château de Meudon, construit par le Dauphin, [1] avec son jardin dessiné par Le Nôtre, était très remarquable. Tout cela a été

---

ronnent : « Place, s'écrit-il d'une voix retentissante, place au Tapissier de Notre-Dame ! » (*Le Tapissier de Notre-Dame*, p. 401).

1 Le « grand Dauphin », fils aîné de Louis XIV, l'élève de Bossuet et de Montausier, le père du duc de Bourgogne, qui, lui, eut Fénelon pour précepteur.

détruit lors de la dernière guerre. Les Allemands avaient installé leurs batteries sur la terrasse du château, d'où leurs projectiles atteignaient le fort d'Issy et les remparts de Paris.

Mais ce que les horreurs de la guerre n'ont pas détruit, c'est la terrasse elle-même, c'est le panorama splendide qui s'y déroule aux regards des visiteurs. Ici, comme à Saint-Germain-en-Laye, l'œil embrasse Paris, mais dans une direction opposée, Paris de la rive gauche de la Seine. L'on aperçoit aussi le Bois de Boulogne, Sèvres et Saint-Cloud.

Sur une des places de Meudon s'élève la statue du fameux Rabelais, qui fut, comme vous le savez, curé-bénéficier de cette ville, dans la première partie du seizième siècle.

La maison du séminaire est grande et confortable. Le jardin est rempli d'arbres fruitiers et traversé en tous sens par de belles allées bordées de fleurs.

Ça et là, de pieux oratoires: celui de l'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie, celui de Notre-Dame de Lourdes, celui de Saint-Joseph, celui de Notre-Dame-des-Bombes.

Dans ce dernier oratoire, la statue de la Vierge est faite avec un gros obus prussien qui

fut trouvé dans le jardin après la guerre de 1870. Un grand nombre d'autres obus servent de piédestal à cette statue : de là le nom de Notre-Dame-des-Bombes.

Je retournerai demain à Montigny-sur-Avre, avant de me préparer à rentrer au Canada...

XXVII

Montigny-sur-Avre, 11 août 1891.

Eminence, Votre Eminence [1] aimera peut-être à recevoir de moi quelques lignes adressées du lieu de naissance de son vénérable prédécesseur sur le siège épiscopal de Québec, Mgr François de Montmorency-Laval, fondateur de notre Eglise du Canada.

Je suis revenu passer quelques jours au château de Montigny, sur l'invitation pressante de ses propriétaires, Mme Saillard, sœur du sénateur Poriquet, de l'Orne, et son gendre, M. Irénée Cauchy, conseiller référendaire à la Cour des Comptes de Paris: famille très chrétienne, la providence, l'exemple et l'âme dirigeante de cette commune, où elle passe les beaux mois de l'été.

M. Cauchy lui-même est le maire de l'endroit, et, ce qui est assez rare en France, le bras droit du curé.

---

1 Son Eminence le cardinal Taschereau, à qui cette lettre était adressée, la communiqua à la *Semaine Religieuse*, qui la publia dans son numéro du 12 septembre 1891.

Tous ces gens sont enchantés d'habiter un lieu qui a vu naître un saint, et qui aura désormais son histoire.

Il y a un siècle et demi, et davantage, que la terre et le château de Montigny ont cessé d'appartenir à la famille Laval, laquelle, d'ailleurs, a disparu. Depuis lors, ils ont changé souvent de propriétaires : j'en ai une liste à peu près complète. Au commencement du siècle, Montigny appartenait au général Baraguay d'Illiers.

Malheureusement, les anciens titres de propriété, qui auraient pu jeter du jour sur la famille de Mgr de Laval, ont disparu, probablement comme tant d'autres, dans la tourmente de la Révolution [1].

Le château, avec ses vieux plafonds, ses énormes poutres, a tous les caractères d'une très ancienne construction. On assure qu'une partie de l'édifice fut bâtie sous la direction de l'architecte Mansart, dans la première moitié du dix-septième siècle : je n'ai pas de peine à le croire.

Il y a un corps principal, avec deux aîles, dont les saillies sont plus avancées sur la façade principale que sur l'autre, et qui se ter-

---

1 Voir plus haut p. 92.

minent par deux tourelles à toit conique, ce qui donne au bâtiment un aspect tout-à-fait moyen-âge.

Le château a deux étages, avec un toit en mansarde. Partie en brique, et partie en silex revêtu de ciment, il a près de cent cinquante pieds de long sur une trentaine de pieds de largeur tout au plus.

L'une des aîles du château baigne dans les eaux de la rivière Avre, qui coule paisiblement au milieu de cette vallée délicieuse, et y répand la fraîcheur et la fertilité. Ces eaux sont si limpides et si pures qu'elles ont excité la convoitise de la ville de Paris, qui a décidé de s'en emparer, et qui a même commencé les travaux de l'immense aqueduc par lequel elles prendront leur cours vers la grande capitale.

Ce qui est certainement encore beaucoup plus ancien que le château de Montigny, c'est le vieux Prieuré, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois, occupée par les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il était autrefois, du temps de Mgr de Laval, la demeure du prieur-curé, ou du moins de son vicaire, car l'autre n'y résidait presque jamais. Il a deux étages,et sert maintenant de demeure au jardinier du château. Ses escaliers, ses plafonds à poutres très drues, son mobilier,

tout cela est très intéressant à voir. Ses vieux murs, ainsi que les clôtures en pierre qui entourent le jardin, sont revêtus d'espaliers chargés de poires et de pêches.

J'ai pris une petite photographie de ce prieuré, que j'aurai le plaisir d'offrir bientôt à Votre Eminence.

Ce prieuré touche presque au chœur de l'église, laquelle est bien à peu près comme je l'ai décrite dans la *Vie de Mgr de Laval* d'après les indications qu'on m'avait données. Elle a été réparée, sans doute, mais elle a dû garder l'apparence humble et modeste qu'elle avait lorsqu'elle fut reconstruite en 1618 par les soins du père de Mgr de Laval.

J'ai fait faire un fac-simile de l'inscription qui se trouve dans le chœur de l'église, et qui constate le fait de la bénédiction de cet édifice par l'évêque d'Evreux du temps de Hugues de Laval, dont il était le beau-frère. Détail bon à noter : au-dessus de l'inscription, se trouvent les armes des Montmorency-Laval.

Le château de Montigny et ses dépendances sont entourés d'arbres magnifiques, et comme perdus au milieu d'une végétation luxuriante. Le parc est traversé en tous sens par de belles allées, où j'aime à me représenter le jeune de Laval se promenant souvent, lorsqu'il était à

la maison paternelle. L'une de ces allées, surtout, bordée de chênes et de pins séculaires a dû le voir bien des fois : elle est vraiment délicieuse, et longe la rivière Avre, où ces arbres vont se refléter comme dans un miroir : elle aboutit à un petit kiosque qui affecte la forme d'un temple antique.

Il y avait autrefois une chapelle dans une des tours du château ; mais elle n'existe plus. Il n'y a, du reste, qu'un pas à faire pour aller à l'église,en passant par le potager et le prieuré dont j'ai parlé tout à l'heure.

Tout le village de Montigny, avec ses jolis bosquets et ses prés verdoyants, repose dans un petit vallon qu'arrose la rivière Avre. Il est entouré de collines boisées : c'est vraiment, comme je l'ai écrit dans la *Vie de Mgr de Laval*, « un bijou dans une riche écrin de verdure ».

Sur ces collines, et tout autour, d'autres châteaux et d'autres villages : Courteilles, Rueil, Montuel, La Gadelière, Revercourt, Fessanvilliers, etc.

Montuel, qui est à une petite distance d'ici, fit partie, durant quelque temps, du domaine de la famille Laval, ainsi que Montbaudry, Alaincourt et Revercourt,autres petits hameaux qui se trouvent dans les environs.

Il y a à Montuel un château encore plus intéressant peut-être que celui de Montigny : ses tours et ses murs crénelés annoncent une origine très ancienne, et la construction en remonte probablement à ces temps reculés où l'on avait sans cesse à se défendre contre l'invasion de quelques ennemis.

Tout près du château est une jolie chapelle gothique, où le curé de Rueil, avec la permission de l'évêque de Chartres, vient dire la messe tous les dimanches pour le châtelain et sa famille.

Montigny-sur-Avre est tout-à-fait sur les confins du diocèse de Chartres. A deux cents pieds environ du château d'où j'écris à Votre Eminence, commence le département de l'Eure, et par conséquent le diocèse d'Evreux, où Mgr de Laval exerça durant plusieurs années les fonctions d'archidiacre.

C'est là aussi que commence la Normandie, qui appartint longtemps à l'Angleterre ; et l'on voit encore, à quelques pas d'ici, entre les départements de l'Eure et de l'Eure-et-Loir, des vestiges de fossés royaux. Le roi d'Angleterre et le roi de France avaient, de chaque côté, des fortifications, d'où leurs armées s'observaient.

Verneuil-sur-Avre, qui est à huit kilomètres

d'ici, était un des centres principaux des opérations anglaises. Il y a encore là une tour ou forteresse très haute, très bien conservée, et qui a nom « la tour grise », dont les murs n'ont pas moins de douze pieds d'épaisseur, et qui fut construite en 1120 par Henri premier, roi d'Angleterre, fils de Guillaume-le-Conquérant. Six cents guerriers pouvaient au besoin se loger dans son enceinte. C'est un des rares monuments subsistants de l'époque de la féodalité française. Du haut de cette tour on a vue admirable, et l'œil distingue facilement au moins vingt clochers.

A quelques pas de là est la vieille église Sainte-Madeleine, l'une des plus anciennes que j'aie jamais vues,et qui porte aussi le cachet de la plus haute antiquité. Elle aussi est bien intéressante à voir, avec ses gracieuses ogives, son peuple de statues et ses campaniles dentelés.

Que de fois, en visitant ces vieux monuments, je me suis représenté Mgr de Laval les visitant lui-même! car il a dû souvent parcourir tous ces endroits, qui touchaient de si près au sol natal.

J'aime à me le représenter vivant encore dans ces lieux, mais surtout priant du haut

du ciel pour ces populations auxquelles il doit s'intéresser.

Elles ont bien besoin, en effet, de ses prières, ces communes si tièdes, si indifférentes sous le rapport religieux.

Elles parurent s'éveiller un peu, lorsqu'au printemps dernier je leur rappelai le souvenir du grand évêque auquel Montigny avait donné le jour, qui avait établi la religion dans le pays lointain d'où je venais, et qui était une de leurs gloires les plus pures. Elles s'associeront sans doute de grand cœur à la fête religieuse que nous célèbrerons, lorsqu'il nous sera permis, comme nous l'espérons, d'honorer Mgr de Laval sur nos autels.

Pour moi, c'est avec bonheur qu'avant de quitter la France pour retourner au Canada j'ai voulu faire de nouveau ce pèlerinage au lieu de sa naissance, afin de me pénétrer de plus en plus de son souvenir.

Veuillez agréer, Eminence, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

XXVIII

Rouen, 20 août 1891.

M. le Principal, me voilà en route pour rentrer au Canada ; et c'est de Rouen, la *Rothomagus* de Jules César [1], que je vous adresse ma dernière lettre de voyage.

J'ai voulu descendre à Rouen, afin de rendre hommage au siège épiscopal qui exerça durant plusieurs années, sinon de droit, du moins de fait, la juridiction sur la mission du Canada, avant Mgr de Laval. [2]

C'est l'archevêque de Rouen qui donna obédience aux premières religieuses de notre Hôtel-Dieu de Québec ; et il fut reconnu durant plusieurs années, même par les Jésuites, comme l'ordinaire de la Nouvelle-France.

---

1 « César, a dit Chateaubriand, l'homme le plus complet de l'histoire, puisqu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier.» (*Le Correspondant* de 1887, t. IV, p. 29).

2 Sur la juridiction exercée par l'archevêque de Rouen au Canada, voir la *Revue Catholique de Normandie* de 1895. — Voir aussi *Jean Bourdon et son ami l'abbé de Saint-Sauveur*, Québec, 1904, p. 39 et suivantes.

Que de souvenirs historiques rattachent d'ailleurs Rouen au Canada! N'est-ce pas ici que résidaient les principaux membres de cette grande compagnie marchande qui faisait la traite dans la vallée du Saint-Laurent, et dont Champlain fut obligé de se servir comme d'instrument pour l'établissement de notre pays? Instrument bien ingrat, que cette société de marchands! Que de fois le fondateur de Québec dut se rendre à Rouen pour essayer de s'entendre avec eux, ou bien pour les accorder entre eux et leurs associés de Saint-Malo et de La Rochelle! Que de fois, surtout, n'eut-il pas maille à partir avec le nommé Boyer, « aussi malicieux que grand chicanier », véritable agent de discorde, qui venait sans cesse se mettre en travers de son œuvre colonisatrice avec des arrêts du Parlement![1]

Terribles gens, ces anciens marchands de Rouen, tout entiers à leur négoce, opposés à toute idée de coloniser le pays et de civiliser les sauvages! Tout ce que Champlain put en obtenir pour nos premiers missionnaires, lorsqu'il alla avec eux leur faire visite, au printemps de 1615, ce fut la promesse de « les entretenir à l'avenir de leur nourriture ».[2]

---

1 *Œuvres de Champlain*, pag. inf. 968.
2 *Ibid.*, p. 496.

Une de mes premières visites, en arrivant à Rouen, fut à la préfecture. Je voulais m'assurer s'il ne se trouverait pas dans les archives départementales quelques documents qui me seraient encore inconnus, relativement à la juridiction exercée par l'archevêque de Rouen au Canada.

L'archiviste départemental de la Seine-Inférieure, M. de Beaurepaire, est un excellent catholique et un homme très érudit. Il a fouillé avec la plus scrupuleuse attention toutes les archives rouennaises, et m'a assuré qu'il n'y a rien de plus, concernant le Canada, que ce qui est mentionné dans l'*Inventaire des Archives de la Seine-Inférieure.* Voici ce que dit cet Inventaire :

« Le Canada et d'autres terres du Nouveau-Monde, soumis à la domination française, paraissent avoir été annexés, pendant plusieurs années, au diocèse de Rouen. On doit le conclure de quelques actes de l'autorité archiépiscopale, cités par Duplessis dans sa *Description de la Haute Normandie*, et qu'on conserve actuellement encore dans les registres du secrétariat de l'archevêché. Ce sont les lettres par lesquelles François II de Harlay confère à maître Gabriel de Queylus de Tubières, prêtre du diocèse de Rodez, abbé de Locdieu, docteur

en théologie, le titre de son vicaire général et de son official dans la Nouvelle-France ; celles par lesquelles il donne à Gabriel Soüart, du diocèse de Paris, bachelier en droit canon, et à Dominique Galinier, du diocèse de Mirepoix, le pouvoir de prêcher l'évangile dans cette colonie, 22 avril 1657 ; une ordonnance du même prélat, qui met fin aux différends qui s'étaient élevés entre l'abbé de Queylus et le supérieur des Jésuites de la maison de Québec, qualifiés l'un et l'autre de ses grands vicaires dans la partie du diocèse de Rouen appelée la Nouvelle-France, 30 mars 1658. »

L'Inventaire ajoute : « Lorsque Québec fut devenu le siège d'un évêché, il ne tarda pas à se soustraire à la dépendance de la métropole de Rouen, et à relever directement du saint-siège. Cependant l'*Almanach de Normandie* de 1789 nomme encore l'évêque de Québec parmi les suffragants de Rouen ! »

L'archevêque de Rouen, qui prétendait à la juridiction sur le Canada, avait lui-même à lutter contre des prétentions analogues, qui venaient d'ailleurs. Je lis en effet dans le même Inventaire :

« L'archevêque de Lyon se fondant sur une bulle de Grégoire VII de 1079, prétendit à la Primatie sur l'Eglise de Rouen. Le procès

qui s'éleva à cette occasion entre Mgr Colbert et Mgr Claude de Saint-George, fut terminé par un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 12 mai 1702, qui maintint le premier dans le droit et possession où était, de temps immémorial, l'Eglise de Rouen de ne reconnaître d'autre supérieur immédiat que le saint-siège.»

M. de Beaurepaire, en compulsant les archives, a pris note de trois faits qui regardent le Canada :

1. Le 8 décembre 1627, l'archevêque de Rouen baptisa dans sa cathédrale un Canadois. Le parrain fut le duc de Longueville ; la marraine, la duchesse de Villars. On avait dressé un théâtre dans la nef de l'église pour la circonstance. Ce fut une grande cérémonie.

2. D'après les archives du chapitre de Rouen, le coadjuteur de Québec, Mgr de Mornay, évêque d'Euménie, fit une ordination à Rouen le 23 décembre 1719, et consacra une centaine de pierres d'autel le 22 décembre 1720.

3. L'année suivante, 1721, on reçut à Rouen une lettre du Canada, annonçant que le jour de la petite Fête-Dieu il y avait eu à Montréal un grand incendie : cent-cinquante maisons avaient été détruites dans l'espace de trois heures.

Et voilà tout ce que M. de Beaurepaire peut me donner sur le Canada !

Le siège archiépiscopal de Rouen est occupé aujourd'hui par un homme très distingué, Mgr Thomas, ci-devant évêque de La Rochelle, natif de Paray-le-Monial. Je suis allé lui faire visite hier après-midi.

Je l'avais vu à Paris, dans mon premier voyage, célébrant un grand mariage dans l'église Saint-Roch [1], au maître-autel qui se perdait, pour ainsi dire, dans des massifs de fleurs, et dans un chœur converti en jardin. Il avait, à cette occasion, prononcé une allocution remarquable sur le mariage chrétien, sur sa dignité, sur les conditions requises pour que le bonheur véritable règne toujours au foyer conjugal. Je lui rappelai ce fait :

« Hélas ! me dit-il, la jeune femme que j'ai bénie alors est morte quelques mois seulement après son mariage. Elle était déjà mûre pour le ciel. »

Mgr Thomas m'a parlé alors d'un évêque canadien qu'il avait rencontré tout récemment, et dont il avait gardé le meilleur souvenir.

---

1 L'église Saint-Roch, à Paris, fut bâtie au 17e siècle. « Les dehors de cette église apparaissent lourds et disgracieux, mais l'intérieur offre une grande noblesse. » (André Hallays, *Le Pèlerinage de Port-Royal*, p. 29).

Seulement, il ne pouvait se rappeler son nom, ni le nom de son évêché :

« N'est-ce pas, lui dis-je, Mgr Bégin, évêque de Chicoutimi ? Il a fait ce printemps son voyage *ad limina.* — Précisément. Il m'a fait l'honneur de venir me voir. J'ai été charmé de faire sa connaissance. C'est un homme aimable, instruit et distingué. Veuillez, s'il vous plaît, me rappeler à son souvenir.—Nous avons l'espoir, monseigneur, qu'il succèdera un jour à Son Eminence le cardinal Taschereau, comme archevêque de Québec. — Je vous le souhaite de tout cœur, me dit-il. »

Mgr Thomas est très attaché à notre pays, qu'il regarde comme ayant fait partie autrefois de son diocèse. Il a toute une bibliothèque d'ouvrages canadiens ; et il m'a fait le plaisir d'accepter l'exemplaire que je lui apportais de ma *Vie de Mgr de Laval.*

Nous nous promenions tous les deux dans la grande et magnifique *Salle des Etats :*

« C'est ici, me dit-il, qu'eut lieu, il y a quelques années, notre grande fête en l'honneur de Cavelier de La Salle. Il y avait là une petite estrade, et c'est sur cette estrade que votre poète canadien, Fréchette, a lu les beaux vers qu'il avait composés pour la circonstance.

« Je reçois à dîner demain soir, ajouta-t-il,

M. Hogan, recteur de l'université catholique de Washington. Voulez-vous me faire le plaisir de venir vous-même ? — Je suis très honoré de votre invitation, monseigneur, et je l'accepte avec plaisir. — C'est entendu ; à demain soir, à sept heures. »

J'ai passé une partie de la journée à visiter, dans Rouen, les endroits où revit de quelque manière le nom de Jeanne d'Arc : la Tour où eut lieu son procès, où elle subit avec tant de courage et d'intelligence le plus insidieux des interrogatoires, où fut rendu cet inique jugement que le duc de Broglie ne craint pas d'appeler quelque part « un véritable assassinat juridique »[1] ; l'église Saint-Ouen, où l'on parvint à lui faire signer une abjuration mensongère ; la place du vieux marché, où elle fut brûlée vive (1431) : la sainte et courageuse jeune fille n'avait que dix-neuf ans. Quelle lugubre page de l'histoire !

Une petite statue de la grande libératrice de la France a été élevée sur une des places publiques de Rouen : faible commencement de réparation pour la mémoire de celle qui, disait le cardinal de Bonnechose[2], « a été l'un des

1 Le *Correspondant* du 25 mars 1869, p. 1107.
2 Cité par l'abbé Sauvage dans son bel opuscule *Le Monument de Jeanne d'Arc à Bonsecours*, p. 15.

types les plus accomplis et les plus sublimes du dévouement à la patrie suscité et vivifié par la foi. »

Mgr Thomas, tout dévoué à la mémoire de Jeanne d'Arc a entrepris de lui élever un grand monument sur une des collines qui entourent sa ville épiscopale. [1] L'endroit choisi est magnifique : il domine Rouen et tous les environs : on se croirait à quelque endroit du chemin du Belvédère, à Québec, d'où l'œil embrasse la belle vallée de la rivière Saint-Charles, et les immenses faubourgs Saint-Roch et Saint-Sauveur [2].

Dans une allocution que Mgr Thomas prononçait il y a quelques semaines dans son église primatiale, il rappelait le vœu qu'avait exprimé Jeanne d'Arc avant de mourir, qu'il fût bâti des chapelles où l'on prierait pour l'âme de ceux qui étaient morts à ses côtés pour la délivrance de la France :

« Ce vœu de notre chère héroïne, dit-il, nous l'avons pieusement recueilli, et, autant qu'il

---

1 Avec quelle joie l'illustre prélat eût applaudi au grand acte de Pie X accordant les honneurs de la Béatification à la libératrice de la France ! — Mgr Thomas qui avait succédé en 1884 au cardinal de Bonnechose, est décédé à Rouen en 1893. Il venait d'être fait cardinal.

2 Voir *Jean Bourdon et son ami l'abbé de Saint-Sauveur*, p. 243.

dépend de nous, il ne cessera pas de s'accomplir sur la colline de Bonsecours, sur la côte des Aigles. Là, devant sa statue, sous son regard, en face de la cité, théâtre de son martyre, est déjà construite une chapelle qui sera dédiée à Notre-Dame des Soldats ; là, on offrira le sang du Rédempteur, pour tous ceux qui, dans les armées de terre et de mer, sont morts au service de la France.

« Là aussi, nous demanderons à Dieu de raviver dans tous les cœurs, avec la flamme du patriotisme chrétien, cette foi des anciens temps, active, ardente, généreuse, qui prépare les libérateurs et engendre les héros [1]. »

Près de l'endroit où s'élèvera le monument de Jeanne d'Arc [2] est la magnifique église du

---

1 Rome vient d'approuver un office et une messe propres, en l'honneur de la bienheureuse Jeanne d'Arc. Cet office et cette messe, accordés à tous les diocèses de France, ont été publiés *in extenso* dans les *Questions Actuelles* du 5 mars 1910. La fête, du rite double-majeur, est accordée à tous les diocèses de France : pour les diocèses d'Orléans, Saint-Dié, Nancy, Verdun, et pour les archidiocèses de Reims et de Rouen, elle est du rite double de seconde classe. La fête est fixée au dimanche dans l'octave de l'Ascension.

Nous devons à Pie X la Béatification de Jeanne d'Arc, et à son prédécesseur, Léon XIII, celle de l'illustre Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes, décédé, lui aussi, à Rouen, « ce grand saint, écrit l'abbé Sauvage, qui a plus fait pour l'instruction publique qu'une génération de ministres. (*Le Monument de Jeanne d'Arc*, p. 58).

2 L'inauguration solennelle de ce monument a eu lieu

pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours. Elle est d'une richesse extraordinaire. Tout le pavé est en mosaïque. Les fresques, les marbres, les dorures, tout cela est éblouissant et merveilleux.

Le dîner, ce soir, chez Mgr Thomas, a été splendide. Il n'y manquait qu'une chose, la présence du principal invité, M. Hogan, qui a télégraphié de Paris, à la dernière heure, qu'il avait manqué son train pour Rouen !

J'ai eu le plaisir de rencontrer à ce dîner les principaux personnages du clergé de la ville et des alentours. Tous m'ont paru des hommes de grand mérite et de haute distinction.

Je pars demain pour le Havre, afin de m'embarquer samedi sur la *Normandie* pour New-York, et de New-York filer vers le Canada...

---

le 30 juin 1892, « presque au jour anniversaire de la réhabilitation de la glorieuse suppliciée, » laquelle avait été prononcée dans le palais archiépiscopal de Rouen le 7 juin 1456. (*Le Monument de Jeanne d'Arc*, p. 31).

FIN

OUVRAGES ET REVUES

CITÉS DANS CE VOLUME

—

Canada-Français. 203.
Revue Canadienne. 255.
Paris-Canada. 148 ; 180 ; 183 ; [illegible] ; [illegible] ; [illegible] ; 25[illegible] ; [illegible]6.
Correspondant. 3 ; 4 ; 20 ; 29 ; [illegible] ; 143 ; 16[illegible] ; 195 ; [illegible] ; 218 ; 242 ; 255 ; 287 ; 307 ; 337 ; 344.
Questions actuelles. 346.
Revue des Deux-Mondes. 179 ; 193 ; 255 ; 280 ; 302.
Revue Hebdomadaire. 155 ; 304 ; 307.
Revue Catholique de Normandie. 327
Réveil de Tourouvre. 162 ; 181.
Semaine Religieuse de Bayeux. 132 ; 134 ; 136 ; 137.
Semaine Religieuse de Québec. 165 ; 200 ; 231 ; 277 ; 292 ; 311 ; 318 ; 329.

Mémoires de Mme Adam. 195.
Rapports sur les Archives du Canada. 6 ; 57.
Arvède Barine, *Louis XIV et la Grande Mademoiselle*. 77.
René Bazin, *Questions littéraires et sociales*. 303.
Costa de Beauregard, *Souvenirs de la Ferronnays*. 45 ; 191.
Mémoires de Charles Bocher. 220.
Dom Bouillart, *Histoire de l'abbaye de S. Germain-des-Prés*. 13.
Paul Bourget, *Etudes et Portraits*. 218.
Broglie (de), *Mabillon et la Société de S. Germain-des-Prés*. 14.
Fasti Canadiensium. 260.

Careeme (l'abbé), *Dictionnaire historique du Départ. de l'Eure*. 101.
Jules César, *Commentarii de Bello gallico*. 22 ; 82 ; 337.
Œuvres de Champlain. 338.
Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*. 184 ; 193.
Journal de Chesnelong. 191 ; 302.
Couronnel (de), *Notes intimes d'un gentilhomme*. 17.
Souvenirs du chevalier de Cussy. 71.
Saintes-Ecritures (les). 23 ; 33 ; 34 ; 61 ; 85 ; 100 ; 154 ; 168 ; 200 ; 209 ; 211 ; 233 ; 234 ; 236 ; 258 ; 263 ; 270 ; 279 ; 292 ; 295 ; 296 ; 297.
Dictionnaire topographique du Département d'Eure-et-Loir. 38.
Annuaire Statistique d'Eure-et-Loir. 41.
Gustave Fagniez, *Le P. Joseph et Richelieu*. 7.
Souvenirs du baron de Frénilly. 230 ; 316.
Fruges (de), *J.-J. Olier*. 259.
Garneau, *Voyage*. V.
Gosselin, *Vie de Mgr de Laval*. 5 ; 6 ; 18 ; 34 ; 38 ; 59 ; 96 ; 106 ; 140 ; 142 ; 182.
" *Henri de Bernières*. 129 ; 228 ; 259.
" *Le Vén. Frs. de Montmorency-Laval*. 106.
" *Jean Bourdon et son ami l'abbé de Saint-Sauveur* 337 ; 345.
Guéry (l'abbé), *Marie-Jeanne Langlois*. 199.
André Hallays, *Le Pèlerinage de Port-Royal*. 342.
Hanotaux, *La France contemporaine*. 29.
Héricault (d'), *Histoire anecdotique de la France*. 282.
Horace. 302.
Icard (l'abbé), *Observations sur une histoire de l'Eglise*. 259.
Relations des Jésuites. 139.
Journal des Jésuites. 144.
Sœur Juchereau, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*. 5.
Œuvres de Lacordaire. 251 ; 278.
Lacroix (l'abbé), *Richelieu à Luçon*. 10.

Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*. 240
Lebœuf, *Histoire de la ville de Paris*. 8.
Marcère (de), *L'Assemblée nationale de 1871*. 186.
Mennechet, *Histoire de France*. 74 ; 321.
Henri Noussane, *Des faits, des hommes, des idées* 77.
Sauvage (l'abbé), *Le Monument de Jeanne d'Arc*. 344 ; 346 ; 347.
Ségur (de), *Le Tapissier de Notre-Dame*. 326.
Lettres de Mme de Sévigné. 184.
Sicotière (de la), *L'Emigration percheronne au Canada*. 180.
Sommervogel, *Table méthodique des mémoires de Trévoux*. 7.
Tacite, *Vita Agricolæ*. 104.
Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*. 305.
Les Ursulines de Québec. 132 ; 317 ; 324.
Correspondance de la Reine Victoria. 3.
Virgile. 189.
Vogüé (de), *Souvenirs et visions*. VI.

TABLE DES MATIERES

Pages

AVANT-PROPOS V

PREMIÈRE LETTRE.—Paris, 30 avril 1891.. 1

But de mon voyage, 1. — A Paris, 2. — Du haut de la tour Eiffel, 3.—L'évêque Gozlin, au premier siège de Paris ; Mgr de Laval, au deuxième siège de Québec, 4. — Le Palais-Royal ; le Louvre, 5. — Saint-Josse et Saint-Merry, 7. — Au quartier-Latin, 9. — Le P. Le Doré, 10. — L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 12. —Les Missions-Etrangères, 14.— La branche cadette des Montmorency, et ses représentants actuels, 16. — Correspondance de la Comtesse de Couronnel, 17. — La famille Cauchy, 19. — Le marquis de Montcalm ; M. Marmier, 20.

DEUXIÈME LETTRE.—Chartres, 3 mai..... 22

L'ancienne cité des Carnutes, 22. — La cathédrale de Chartres, 24. — Au grand séminaire, 25. — Mgr Lagrange et le Canada, 26. — Au mois de Marie, 27. — Le P. Jutteau, 28.—Aux archives d'Eure-et-Loir ; M. Merlet, 30. — Les prieurés de Montigny et de Brezolles, d'après M. Merlet, 32. — Visite à Saint Cheron, 33. — Dîner à l'évêché ; à la maîtrise, 34.

Pages

TROISIÈME LETTRE.—Montigny-sur-Avre, 6 mai 36

Description de Montigny-sur-Avre, 36. — Le printemps de 1891, 37. — Le Thimerais, 38. — Le château de Montigny, 39. — Le château de Montuel, 40. — Les Seigneurs de Montigny et de Montuel, 41. — Au château de Montigny, 45. — L'ancienne chapelle, 46. — Les curés de Montigny, 47. — A propos d'un acte de baptême, 48. — Les registres de Montigny, 50. — L'église, 52. — Il n'y a plus de Laval à Montigny, 54.

QUATRIÈME LETTRE.—Montigny-sur-Avre, 7 mai 57

Inscription murale dans l'église de Montigny, 58. — L'ancien Prieuré, 59. — La fête de l'Ascension à Montigny, 60. — Mon sermon, 61. — Les paroissiens de Montigny, 63.

CINQUIÈME LETTRE. — Saint-André de l'Eure, 8 mai 65

Brezolles ; les curés de canton, 65. — L'abbaye de Saint-Père de Chartres, 67.—L'abbé Chasles; le clergé de France, 68. — Les communes du canton de Brezolles, 70. — Courteilles, 71. — Tillières-sur-Avre, 72. — Le curé Meugnier, 72. — Ivry, 73. — La campagne, en France ; les Français, 74.

SIXIÈME LETTRE. — Evreux, 11 mai 78

La ville épiscopale de l'oncle de Mgr de Laval, 78. — Les canonicats de Mgr de Laval, 79. —

Pages

Le palais épiscopal d'Evreux ; la cathédrale, 80. Saint Taurin, fondateur de l'église d'Evreux, 81. — Les offices à la cathédrale ; Normands et Canadiens, 83. — La chapelle de Boudon, 84. — L'église de Saint-Taurin, 85. — Chez les Lazaristes, 86. — Chez le comte de Maistre, 86. — Chez les Jésuites, 87. — Aux Ursulines d'Evreux, 89.

SEPTIÈME LETTRE. — Evreux, 14 mai..... 91

Aux archives de l'Eure ; M. Lecoq. 91. — A travers les pouillés des archives, 92. — Les canonicats de Mgr de Laval, 93. — Son archidiaconé, 96. — L'abbaye de l'Estrée, 98.

HUITIÈME LETTRE. — Evreux, 16 mai..... 103

L'évêque d'Evreux, Mgr Hautin, 103. — Le mois de Marie à la cathédrale, 104. — Aux archives de l'évêché, 105. — Lettres de M. Glandelet, 109. — Ouvrages de M. Thomas et de M. Delanoe, 113.

NEUVIÈME LETTRE. — Evreux, 17 mai..... 115

Chez l'abbé Guéry, 115. — L'Ecole Normale d'Evreux, 117. — A Navarre, 118. — Sermon de l'abbé Guéry, 119. — Visite à l'asile des Aliénés, 120. — Vêpres à Navarre, 123. — Au musée d'Evreux, 124. — Dîner à l'évêché, 125.

DIXIÈME LETTRE. — Caen, 22 mai......... 127

La ville de Caen, 127. — Les églises, 128. — A l'église Saint-Jean, 120. — L'Ermitage de Caen, 131. — Les Ursulines de Caen, 132. — M. de

Pages

Bernières-Louvigny, 133.—Le mois de Marie, en France, 137.

ONZIÈME LETTRE.— Bayeux, 24 mai...... 139

La mère Catherine de Saint-Augustin, 139. — L'abbé Hugonin, 140. — Lettres de Mgr de Laval à Boudon, 141. — La cathédrale de Bayeux, 144. — Les églises de France, 145. — Excursion à Port-en-Bessin, 146.— Marie des Vallées, 147.

DOUZIÈME LETTRE.— Paris, 2 juin........ 148

Visite à M. Mercier, 148. — Excursion à Tourouvre, 149. — Au presbytère, 151. — A l'église, 152. — Le Canada, en France, 155. — Discours de M. Mercier, 156. — Fête de nuit, 158.— Les adieux de M. Mercier, 159. — Correspondance de l'abbé Marre-Desperriers, 160. — A Nonant-le-Pin, 162.

TREIZIÈME LETTRE.— Paris, 5 juin....... 165

Inauguration de la Basilique de Montmartre, 165. — Le cardinal Guibert, 167. — Allocution du cardinal Richard, 168. — Office de l'après-midi, à Montmartre, 169. — Sermon du Père Monsabré, 170.

QUATORZIÈME LETTRE.— Paris, 7 juin.... 176

Aux archives nationales, 176. — L'abbé Métais, 177. — Portrait de Mgr Pallu, 178. — Portraits de Mgr de Laval, 179. — La Fête-Dieu, aux Missions-Etrangères, 179. — Un mot de l'excursion à Tourouvre, 180. — La Forêt du Per-

Pages

che, 181. — Au collège des Jésuites, rue de Madrid, 182. — A Versailles, 184.

QUINZIÈME LETTRE. — Montigny-le-Ganelon, 11 juin 188

Le paysage, 188. — Le château à l'extérieur, 189. — A l'intérieur, 190. — La « chambre du duc de Laval, » 193. — Le marquis de Lévis, et sa famille, 194. — L'allée Montmorency-Laval, 198. — La chapelle, 198. — Notre-Dame de Lévy-Saint-Nom, 198.

SEIZIÈME LETTRE. — Fontaines-lez-Dijon, 26 juin 200

Huitième centenaire de saint Bernard, 200. — A Fontaines-lez-Dijon, 202. — Le paysage, 204. — La grand'messe à Dijon, 205. — Sermon du P. Didon, 206. — Sermon de Mgr Perraud, 209. — Retour à Paris, 211.

DIX-SEPTIÈME LETTRE. — Paris, 18 juin... 214

Service de Mgr Labelle à Sainte-Clothilde, 213. — Discours de l'abbé Lacroix, 216. — Au collège de Vaugirard, 217. — Troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, 218. — Le Canada, à Paris, 221. — Une séance à l'institut catholique, 224. — Paroles du recteur, Mgr d'Hulst, 225.

DIX-HUITIÈME LETTRE. — Paris, 24 juin... 227

Une conférence de M. Mercier à Chartres, 227. — Allocutions de Mgr Lagrange, 228. — Un morceau du Voile de la sainte Vierge, 230. — Lettre du cardinal Taschereau, 231. — La fête

Pages

de la Saint-Jean-Baptiste, à Sainte-Clothilde de Paris, 232. — Lettre de M. Bieil, de Saint-Sulpice, à l'auteur, 236.

DIX-NEUVIÈME LETTRE. — La Briantais, Basses-Mottes, Saint-Malo, Bordeaux, Paris, 26, 27, 28, 29 juin, 1er juillet... 238

Au Château de la Briantais, 238. — Chez le général Charette, 240. — Bénédiction de la chapelle de Basses-Mottes, 242. — A Saint-Malo, 243. — Un souvenir à Jacques Cartier dans la Cathédrale, 244. — Excursion à Limoilou et aux Portes-Cartier, 245. — Excursion à Bordeaux, 248. — Visite de la cathédrale et de la ville, 249. — Conférence de M. Mercier à la Société Ozanam, 251.— Dîner chez M. Bermont, 252. — Une visite à Paris chez le gendre de Fréderic Ozanam, 253.

VINGTIÈME LETTRE. — Paris, 2 juillet.... 256

Au séminaire d'Issy-près-Paris, 256. — M. Icard, 257. — Conférence de M. Mercier, 258. — Le Dîner, 262. — Dans le jardin, 264.

VINGT-ET-UNIÈME LETTRE.— Paris, 5 juillet............ 266

Excursion à la Trappe de Bellefontaine, 266.— Réception de M. Mercier, 268. — Sa réponse au discours de bienvenue du Père abbé, 270. — La grand'messe ; le dîner, 273. — Une séance agricole, 274.

Pages

VINGT-DEUXIÈME LETTRE. — Cannes, 12 juillet...... 277

Le chemin de la Corniche ; à Marseille, 277. — N.-D. de la Garde, 278. — Le mistral, 279.— A Cannes, 280.—L'île Sainte-Marguerite ; Bazaine, 282.—L'île Saint-Honorat, 283. — Saint Vincent de Lérins, 284.— N.-D. du Bon Voyage, 285.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.—Rome, 16 juillet.............................. 287

A Saint-Pierre de Rome, 287. — Au séminaire Canadien, 288.—A N.-D. de la Victoire, 289.— La fête du Mont-Carmel, 290.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE. — Rome, 19 juillet............................ 292

A la messe de Léon XIII, 292. — Le Pape nous acceuille près de lui, après son action de grâces, 297. — Les Canadiens, à Rome, 299.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.— Interlaken, 2 août.... 301

Mes neuf jours à Rome, 301. — De Rome à Venise ; Florence ; les Apennins, 304. — En gondole, 306. — Sur la tour Saint-Marc, 307. — De Venise à Milan, 308. — A Arona, 309. — La statue de saint Charles, 310. — Le lac Majeur, 311. — Le chemin du Saint-Gothard, 312. — Le lac des Quatre-Cantons, 313. — A Lucerne, 314. — Le chemin de Brünig, 315. — A Interlaken, 316.—Messe à l'ancienne abbaye

Pages

des Augustins, 317. — Le vieux tilleul de Fribourg, 318. — Un concert à Interlaken, 318.

VINGT-SIXIÈME LETTRE. — Saint-Germain-en-Laye, 9 août 320

Le Château de Saint-Germain-en-Laye, 320. — Vue, de la terrasse, 322. — Souvenirs canadiens, 323. — Mgr de Laval, à Saint-Germain, 324. — Une note, au sujet du « Tapissier de Notre-Dame », 325. — A Meudon, 326. — N.-D. des Bombes, 327.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE. — Montigny-sur-Avre, 11 août 329

Un deuxième pèlerinage à Montigny, 329. — Le château, 330. — Le vieux prieuré, 331. — Le parc ; le village, 332. — Montuel, 333. — Verneuil ; la tour Grise ; Sainte-Madeleine, 334. — Les habitants de Montigny, 336.

VINGT-HUITIÈME ET DERNIÈRE LETTRE. — Rouen, 20 août 337

Rouen et le Canada, 337. — Aux archives départementales, 339. — Mgr Thomas, 342. — L'évêque de Chicoutimi, et Mgr de Rouen, 342. — Souvenirs de Jeanne d'Arc, 344. — Son monument, 346. — Dîner à l'archevêché, 347.

OUVRAGES ET REVUES CITÉS DANS CE VOLUME... 349

FIN DE LA TABLE

ages

320

329

337

349